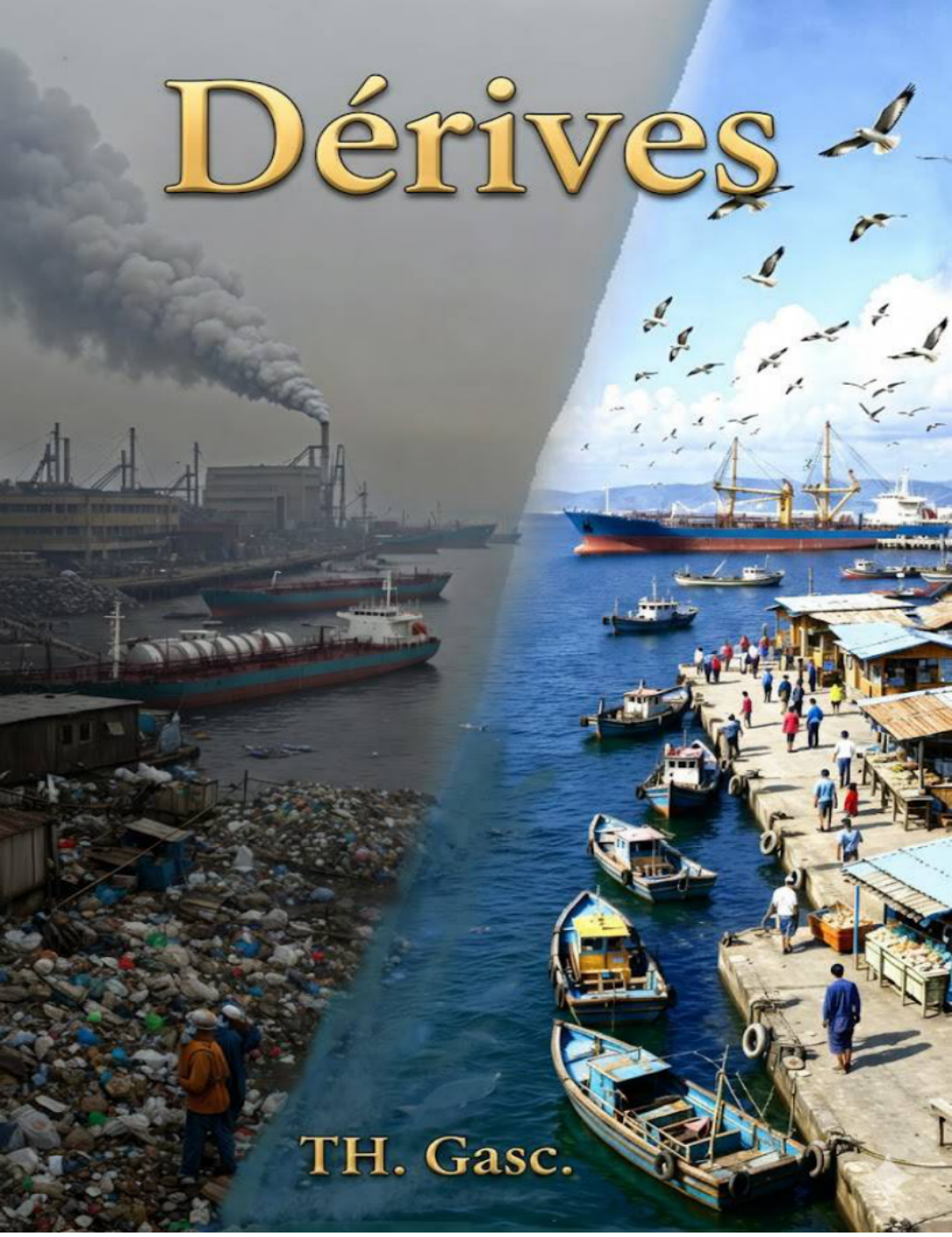
# Dérives



TH. Gasc.

Chapitre 1 : rencontre.

La porte de la maison d'arrêt de Privas se referma derrière Adèle Brisset avec brusquerie, dont l'écho se propagea dans la douceur de ce mois de juin. Elle s'arrêta sur le trottoir, son vieux sac militaire posé sur l'épaule, les yeux parcourant les environs avec la perplexité de celle qui redécouvre un monde oublié. inq années. Cinq longues années d'enfermement pour avoir franchi les barrières de Marcoule, mue par la conviction profonde qu'il convenait de lutter pour ses idéaux, même face aux gendarmes qui l'avaient violemment plaquée au sol alors qu'elle s'apprêtait à projeter de la peinture rouge sur le mur du site militaire.

« Sang sur vos mains », avait-elle eu le temps de taguer avant que le premier coup de matraque ne s'abatte sur son épaule. Elle s'était retournée, avait arraché l'arme au fonctionnaire, la retournant contre lui. Hélas, elle avait manqué de pratique, ou bien la chance lui avait fait défaut : fracture du crâne, coma, pronostic vital engagé, le policier avait finalement repris conscience au bout de 10 jours.

Nul ne l'attendait. Pas la moindre voiture stationnée à proximité, aucun visage familier à l'horizon. Trois semaines auparavant, sa mère s'était exprimée sans détour au téléphone : « Tu as fait tes choix, Adèle. Assume-les. » Son père, quant à lui, n'avait pas daigné répondre à l'appel. À Montélimar, dans leur vaste demeure bourgeoise dominant la vallée du Rhône, les Brisset avaient effacé de leur existence leur fille cadette avec la froideur de celui qui élimine une souillure sur un curriculum vitae irréprochable. Leur nom entaché. Mathieu, son frère, notaire estimé, avait dû endurer les regards gênés de sa clientèle lorsque le procès avait fait la une du Dauphiné Libéré : « Militante écologiste radicale condamnée à cinq ans pour intrusion sur site militaire et violences aggravées contre représentant de l'ordre public. »

D'un geste las, elle remonta la bretelle glissante de son sac, sentit le poids dérisoire de ses possessions restantes, puis s'engagea en direction du centre-ville. Ses baskets rouges, délabrées jusqu'à l'extrême, heurtaient le bitume avec une assurance feinte qu'elle ne ressentait guère. Sa tresse s'était défaite au cours de la nuit, sa dernière nuit dans la cellule, et elle n'eut pas la force de la refaire. Déjà, des mèches brunes s'échappaient, se collant à sa nuque moite.

Tout autour d'elle, Privas s'étendait, modeste préfecture ardéchoise enserrée entre les collines calcaires, ville empreinte d'une histoire

huguenote sanglante et de ses anciens moulinages à soie, aujourd'hui transformés en appartements. L'air, à près de trois cents mètres d'altitude, possédait une légèreté sèche dont elle avait oublié la saveur derrière les murailles épaisses de la prison. Autour du centre-ville, les serres ardéchoises se succédaient, ces collines arrondies couvertes de châtaigniers et de chênes verts qui ondulaient jusqu'aux brumes cévenoles. Elle reconnaissait ce paysage, cette succession de vallées encaissées et de plateaux où le calcaire affleure en grandes plaques blanches. L'Ardèche intérieure, celle que les touristes ignorent, trop absorbés qu'ils sont par la descente des gorges en canoë.

Elle marcha près d'une heure, le pas alourdi par la fatigue, traversa le pont Louis XIII qui franchissait l'Ouvèze, rivière asséchée, comme à l'accoutumée durant l'été, puis suivit la voie douce de la Payre. Déjà, quelques cyclistes matinaux glissaient en direction du Pouzin, la vallée du Rhône en perspective. La chaleur montait avec lenteur, ce type de matin où l'on pressent que la journée s'abattra tel un couvercle, à tel point que même les cigales se tairont.

Finalement, elle parvint devant une station-service située sur la D2, à la sortie de Privas en direction de Montélimar. Enserrée entre un rond-point alangui et un champ de vignes s'accrochant au coteau, la station exhalait une sensation de fin du monde. Une voiture s'arrêta pour la laisser passer, une vieille berline de collection refaite à neuf. Elle s'assit sur un muret bas, à l'ombre relative de la boutique, laissa tomber son sac à ses pieds. Elle fouilla dans la poche de son pantalon et en retira ce vieux Nokia cabossé, celui qu'on lui avait restitué à la sortie, écran fendu, coque éraflée. Nul smartphone, nul accès aux applications, rien que des SMS et la possibilité d'appeler.

Elle l'alluma, attendit qu'une barre de réseau apparût, puis composa le numéro de ses parents. Une sonnerie. Deux. Trois. « Oui ? »Prononça la voix de sa mère, sèche, méfiante, comme si elle pressentait déjà la suite. « Maman, c'est moi. Je suis sortie. » Silence. Elle reconnut le souffle de sa mère, ce souffle précis, annonciateur des sentences qui tombent comme des couperets. « Je ne vois pas ce que tu attends de moi, Adèle.- Rien. Je voulais simplement… que vous sachiez. - On savait déjà. Ton frère nous a prévenus. »

Son frère, bien entendu. Mathieu, le fils exemplaire, jamais un écart, droit depuis le lycée. Notaire, comme leur père, marié à une pharmacienne irréprochable, deux enfants bien élevés, piano, tennis, maison à étage avec jardin. Tout ce qu'Adèle n'était pas, tout ce qu'elle ne serait jamais. « Est-ce que papa… ? - Ton père n'a rien à te dire. Il est en rendez-vous. » Un mardi matin à neuf heures. Elle n'en

crut rien. Sans doute se tenait-il là, dissimulé dans le salon dominant la vallée, feignant de lire son journal pour ne pas entendre la conversation.

« D'accord. -Tu vas où maintenant ? - Je ne sais pas encore. Vers le sud, peut-être. - Évidemment. » Un long soupir, las. Puis, après un silence : « Tu as de l'argent au moins ? Pour te débrouiller ? - Un peu. Ils m'ont rendu ce qui restait sur mon compte.- Bien. Au revoir, Adèle. Et… essaie de ne pas refaire de bêtises. » Des bêtises. Ainsi qualifiait-elle cinq années d'incarcération pour avoir tenté d'alerter au sujet de Marcoule, de ces déchets militaires radioactifs entreposés à deux pas des habitations, de ces fuites que le CEA dissimulait systématiquement. Des bêtises.

« Maman, s'il te plaît… » Trop tard. La tonalité résonna, sèche, sans appel. Sa mère avait raccroché, fidèle à son habitude, coupant court avant que la conversation ne dérape, avant que l'émotion ne s'y glisse. Adèle contempla l'écran. Deux minutes trente-sept. Cinq années d'absence, et voilà, deux minutes trente-sept secondes pour constater que rien n'avait changé. Toujours la fille dont nul ne parle, effacée des photographies du couloir, bannie des conversations familiales.

Elle se redressa, chancela légèrement. Son ventre creux lui rappela qu'elle n'avait rien avalé depuis le maigre petit-déjeuner de la prison, six heures plus tôt. Elle s'appuya contre le mur de la boutique, le dos contre la pierre chauffée. Les larmes lui vinrent soudain, irrépressibles. Elle les essuya d'un revers de la main, furieuse contre elle-même, contre ces pleurs absurdes. Cinq années de solitude, elle avait tenu bon.

Elle s'était accoutumée à l'absence, aux lettres demeurées sans réponse, aux parloirs vides. Mais ce coup de téléphone avait eu l'effet d'une gifle, la certitude glacée de sa solitude. Absolue. Nulle maison où revenir, nulle chambre d'enfance, nulle table où l'on se soucierait de son sort. Rien que ce parking de station-service, quelques euros au fond de la poche, et un sac militaire contenant tout ce qui lui restait.

Michel Lans referma son ordinateur portable en poussant un profond soupir de soulagement. Son collègue, assis en face, releva la tête, intrigué. Quatre heures de réunion venaient de s'écouler, quatre heures à tourner sans fin dans cette salle de conférence glaciale de l'hôtel Mercure à Montélimar, pour réitérer, encore une fois, les raisons pour lesquelles son projet de bactéries dévoreuses de plastique méritait d'être transféré à Privas, dans le nouveau laboratoire flambant neuf, plutôt que de demeurer oublié dans un recoin du

laboratoire de Sisteron.

Les directeurs avaient finalement consenti à donner leur accord, non sans poser moult conditions. Toujours davantage de résultats, toujours dans des délais plus brefs, et avec des moyens réduits. Comme si l'on pouvait hâter l'évolution d'une souche bactérienne par un simple claquement de doigts. Comme si la recherche fondamentale obéissait à la froide logique d'un tableau Excel. Michel avait acquiescé, griffonné quelques notes, promis des échéances dont il savait la témérité. Ainsi va le jeu. Chacun feint d'y croire.

Il rassembla ses affaires, glissa son vieil ordinateur dans sa sacoche de cuir usée, celle qu'il traînait depuis son doctorat. D'un signe de tête, il salua l'assemblée, puis quitta la salle. Le hall de l'hôtel exhalait un parfum de désinfectant industriel, de café réchauffé et de l'ennui propre aux réunions d'affaires. Un groupe d'hommes en costume riait bruyamment près de la réception, échangeant une plaisanterie dont Michel ne comprit pas un traître mot. Il hâta le pas, franchit les portes vitrées, et se trouva dehors.

La chaleur de juin le frappa, sèche et brûlante. Rien d'étonnant dans la vallée du Rhône, le mistral s'y invite presque toute l'année, et l'été n'accorde aucune clémence. Il desserra son col à motifs géométriques bleus et gris, ajusta ses lunettes rondes, sentit déjà la moiteur perler à son front. Il se dirigea vers le parking, les yeux plissés sous l'ardeur solaire.

Au fond du parking, sa Citroën SM argentée l'attendait, coincée entre deux SUV noirs. Elle luisait, à la fois futuriste et quelque peu anachronique parmi la cohorte des véhicules récents. La première fois qu'il l'avait amenée, trois ans plus tôt, ses collègues avaient plaisanté. Certains s'étaient franchement gaussés, d'autres avaient admiré.

Depuis, la voiture était devenue une plaisanterie récurrente. "Alors Michel, elle roule encore ta vieille relique ?" Il souriait, évoquait la légendaire fiabilité de ce modèle, le confort de sa suspension pneumatique. Il assumait pleinement : cette passion pour la mécanique ancienne ne s'accordait guère avec son image de cadre dynamique, baskets aux pieds. Mais c'était bien lui, et chez Sonafi, chacun s'était accoutumé : Michel, le biologiste qui préférait bricoler un moteur plutôt que de s'adonner au golf.

Il effleura le capot du bout des doigts, pour ressentir la chaleur du métal. Puis il prit place derrière le volant, inspira l'odeur familière du cuir des sièges. Il mit le contact, savoura le léger chuintement du

moteur, un timbre qu'il savait unique.

Avant d'avancer, il sortit son téléphone. Trois appels manqués de Nancy. Son ancienne épouse. L'estomac de Michel se serra. Il ferma les yeux, expira longuement, puis rappela. Autant régler cela sans attendre. « Enfin, Michel ! Ça fait une heure que j'essaie de te joindre ! » La voix de Nancy, ce ton irrité qu'il connaissait par cœur, la promesse de mauvaises nouvelles. « J'étais en réunion, Nancy. Qu'est-ce qu'il y a ? - Il y a que Clara refuse de venir ce week-end. Elle a une fête chez Léa samedi, elle ne veut pas la manquer. Apparemment, toute la classe sera là. »

Clara. Leur fille. Quatorze ans, déjà experte dans l'art de manipuler ses parents, à les monter l'un contre l'autre, à esquiver ce qui l'ennuie. « Passe la moi. - Elle ne veut pas te parler. Elle est dans sa chambre, elle boude.- Nancy, c'est mon week-end. On a un accord. - Un accord qu'elle n'a jamais signé, elle.

Et je ne vais pas la traîner de force jusqu'à Aubenas si elle refuse de venir, tu comprends ?" Michel serra le volant, le cuir craqua sous ses doigts. Toujours la même histoire. Nancy qui cédait à Clara, et lui, le père intransigeant, celui qui insistait pour voir sa fille. « Tu lui diras que je l'attends malgré tout. Samedi matin, dix heures. Si elle change d'avis, je viendrai la chercher. - Comme tu veux, Michel. Mais ne te fais pas trop d'illusions."

Le silence s'était installé. Nancy venait d'achever sa phrase, sa voix soudainement adoucie, presque bienveillante. Il lui semblait que c'en était d'autant plus insupportable à entendre. « Écoute, elle traverse une période difficile. L'adolescence, tu sais. Elle a besoin de repères, de ses amies. Ce n'est pas contre toi. » Bien entendu, tout cela s'adressait à lui, et Michel en avait la certitude, même si Nancy se refusait à l'admettre. Comme à l'accoutumée, elle avait mis fin à la conversation, sans lui accorder le loisir d'un mot de réponse.

Il demeura là, l'appareil encore à la main, le regard perdu sur le tableau de bord de la SM, sans en percevoir véritablement les détails. Ses parents ne lui avaient jamais pardonné le divorce. « Tu as gâché ta vie pour une passade », lui avait asséné sa mère lors du dernier repas familial. Trois années s'étaient écoulées.

Cette « passade », c'était son ancienne assistante au laboratoire. Une aventure éphémère de deux semaines, mais suffisante pour réduire à néant quinze ans de mariage, il avait eu le tort de confesser son infidélité par honnêteté et franchise, et le reléguer au rang de père du

week-end, et Nancy, elle aussi fatiguée de leur vie commune avait foncé dans la brèche, conseillée par sa copine avocate.

Il jeta le téléphone sur le siège passager, d'un geste brusque qui fit choir sa sacoche sur le sol. Peu importait. Il démarra sans rien ramasser, quitta le parking de l'hôtel, fit crisser les pneus sur le gravier, un écart à ses habitudes, dont il se blâma aussitôt. La SM n'était en rien responsable de ses problèmes.

Il emprunta la D2 en direction de Privas, laissant derrière lui Montélimar, avec ses façades provençales et ses échoppes de nougat destinées aux touristes. Dès les premiers lacets, la route s'éloignait de la vallée du Rhône et s'enfonçait dans les collines. En quelques kilomètres, le décor s'était métamorphosé : aux vignes sages des Côtes-du-Rhône succédaient les terrasses calcaires, les chênes verts et les genévriers.

La route s'élevait en lacets, traversant des hameaux de pierres blondes, des habitations parfois closes depuis des années, les volets blanchis par le soleil. De vieux panneaux rouillés annonçaient des villages perchés : Viviers, Rochemaure, Alba-la-Romaine. Il croisa un tracteur chargé de foin, dut s'arrêter pour lui céder le passage. Le conducteur lui adressa un salut auquel il répondit machinalement.

De part et d'autre, les serres ardéchoises ondulaient, collines douces couvertes de châtaigniers et de chênes. Entre les arbres, on devinait les terrasses abandonnées, murets de pierres sèches désertés depuis l'exode rural. Les plaques de calcaire affleuraient, larges, crevassées par des siècles d'intempéries. Plus loin, à l'ouest, la silhouette sombre des Cévennes barrait l'horizon, frontière rugueuse qui séparait l'Ardèche du reste du Massif Central.

Michel poursuivait sa route sans y songer vraiment, la SM ronronnant sur la départementale presque déserte. Un panneau indiqua : Privas, vingt kilomètres. Il consulta l'horloge ; il serait bientôt onze heures. L'après-midi s'offrait à lui. Pas de Clara ce week-end, rien à prévoir à Aubenas, nulle course à accomplir, nul prétexte à inventer pour distraire une adolescente rétive. Le temps lui appartenait. Il pourrait s'arrêter, prendre un café, s'abandonner à la réflexion.

À l'approche du rond-point marquant l'entrée de Privas, la station-service se profila. Un Total sans éclat, pompes rutilantes, vitrine impersonnelle. Il s'arrêta pour laisser passer une femme qui traversait un sac sur l'épaule. Le voyant de réserve clignotait depuis un certain

temps. Il actionna son clignotant, ralentit, puis stationna devant une pompe libre.

Il quitta l'habitacle; Carte bancaire, pistolet, il commença à remplir le réservoir. Le bruit du carburant le rassura quelque peu, ce ruissellement régulier, exempt de jugement, dénué d'exigence. Il observa les alentours. Quelques poids lourds étaient arrêtés sur le parking, une famille dont les enfants criaient entre les voitures, et une femme seule, adossée au mur de la boutique, sac militaire posé à ses pieds, téléphone greffé à l'oreille.

Le vent apportait des bribes de voix : « ...je voulais juste que vous sachiez... Maman, s'il te plaît... » Plus rien ensuite. Elle avait abaissé le téléphone, le fixait encore comme dans l'attente d'une réplique. Puis elle pleura. Point de sanglots, mais des larmes qui coulaient, qu'elle essuyait d'un revers de main rageur, comme si elle en voulait à ces larmes, ridicules et obstinées.

Elle arborait un jean délavé, une chemise militaire kaki visiblement ancienne dont les manches étaient soigneusement retroussées, et des baskets rouges si usées qu'on eût pu croire qu'elles avaient traversé le pays en entier. Sa chevelure brune était grossièrement tressée ; quelques mèches rebelles s'en échappaient çà et là. Un grain de beauté marquait sa joue gauche. Son visage, creusé de quelque rides, ne trahissait pas seulement la fatigue mais portait l'empreinte d'une lassitude plus profonde. Quarante ans, peut-être un peu davantage. Un visage qui avait résisté, enduré.

Michel acheva de remplir le réservoir, remit la pompe en place, revissa le bouchon. Il hésita un instant. Cela ne le regardait pas, il ne connaissait même pas cette femme qui pleurait seule dans son coin. Il aurait dû entrer dans la boutique, s'acquitter du paiement, puis reprendre la route d'Aubenas et de sa maison déserte. Pourtant, il y avait dans la posture de l'inconnue, dans la tension de ses épaules, une volonté manifeste de se protéger du monde entier. Ce spectacle réveillait en lui un écho douloureux. Cette solitude, il la connaissait intimement. Ce sentiment d'abandon, il l'avait lui-même éprouvé, à la suite de son divorce, lorsque sa propre mère avait refusé de le recevoir durant de longs mois.

Il pénétra dans la boutique, acquit une bouteille d'eau fraîche, deux barres chocolatées dont il n'éprouvait guère l'envie, régla le carburant, puis ressortit. Dehors, la femme avait rangé son téléphone, elle fixait la route d'un regard vide. Michel s'approcha, avec précaution, soucieux de ne point l'effaroucher. Il toussota, juste assez pour

signaler sa présence.

« Excusez-moi. » La femme leva les yeux. Ils étaient d'un marron clair, cernés, méfiants, mais exempts d'hostilité. Un regard prompt à jauger le danger, comme si elle avait dû s'y exercer toute sa vie. D'un geste brusque, elle essuya les traces de ses larmes, redressa la tête. « Oui ? » Sa voix, grave et un peu éraillée, trahissait les excès des larmes ou des cris, mais demeurait courtoise. Michel lui tendit une des barres chocolatées. « Je me disais que cela pourrait vous être utile. Journée difficile ? »

Elle le considéra, hésita, puis accepta la barre d'un léger signe de tête. « Vie difficile, plutôt. » Elle arracha l'emballage et croqua dedans avec la voracité de quelqu'un qui n'aurait rien mangé depuis longtemps. Peut-être en était-il ainsi, songea Michel. Un silence s'installa entre eux.

Ni chaleureux, ni glacial. Il ignorait désormais comment poursuivre. Il eût pu regagner sa voiture, partir, tout oublier. Pourtant, il resta là, mal à l'aise, conscient qu'il lui fallait prononcer encore quelques mots. « Je vais à Aubenas. Si vous voulez, j'ai une place. »

Cette fois, elle le détailla sans détour, manifestant plus de prudence que d'agressivité. Il vit son regard s'attarder sur la SM, examiner la carrosserie argentée, les lignes singulières du véhicule, avant de revenir vers lui. Elle avala sa bouchée, froissa l'emballage entre ses doigts.

« Pourquoi feriez-vous cela ? Vous ne me connaissez pas. » Michel esquissa un sourire las, presque ironique. « Parce que je viens de passer une heure au téléphone avec mon ex-épouse, qui ne cesse de me répéter que ma fille ne souhaite plus me voir. Parce que mes parents m'ont tourné le dos depuis la séparation. Et parce que je vous ai entendue tout à l'heure, lorsque vous parliez à vos parents. Je me dis que nous sommes peut-être deux à avoir besoin d'un peu de compagnie silencieuse. Ou, du moins, d'aller dans la même direction. »

Elle le fixa longuement, semblant vouloir s'assurer de sa sincérité, cherchant à deviner s'il attendait quelque chose en retour ou s'il lui faisait des avances. Puis ses épaules se relâchèrent, et un timide sourire effleura son visage. « D'accord. Merci. »

Elle saisit son sac militaire, le jeta sur son épaule avec une aisance qui trahissait l'habitude, comme si elle avait porté ce fardeau toute sa

vie. Michel ouvrit le coffre de la SM, elle y déposa son sac. Il lui sembla qu'elle appréciait ce geste. Ils marchèrent ensemble jusqu'à la voiture. Michel ouvrit la portière, elle prit place sur le siège passager.

L'habitacle exhalait une senteur de cuir patiné, d'huile, ce parfum inimitable des automobiles d'antan que l'on soigne avec ferveur. Elle attacha sa ceinture, porta un regard fugitif à travers la vitre, marqua une hésitation. « Belle voiture. - Merci. C'est mon bébé –Elle est vraiment classe. »

Il mit le moteur en marche, quitta la station-service sans empressement, reprit la route en direction de Privas. Ils poursuivirent leur trajet en silence, bercés par la régularité du moteur et le confort absolu de la voiture. La chaussée s'élevait doucement, serpentait entre les collines calcaires, d'un blanc éclatant.

Michel osa un regard vers elle. Elle gardait les paupières closes, la tête appuyée contre la vitre ; toutefois, il devinait qu'elle ne dormait point. Simplement exténuée, vidée de toute énergie.

« Au fait, moi c'est Michel. - Adèle.- Enchanté, Adèle. » Elle rouvrit les yeux, tourna la tête dans sa direction. « Merci. Pour la barre chocolatée, et pour le trajet. – Pas de problèmes. »

Le silence s'installa de nouveau, mais il revêtait désormais une douceur inédite. Ils contournèrent Privas par la rocade, évitant ainsi les ruelles étroites et la cité elle-même. La route s'abaissait désormais, filant vers Aubenas, traversant une succession de petits villages aux appellations typiques de la région : Lyas, Saint-Priest, Alissas. Les collines s'écartaient, laissant place à de vastes vallées et à des rivières à sec durant l'été.

Au loin, sur la gauche, Michel distingua Aubenas, juchée sur son promontoire, son château médiéval dominant la vallée. La cité découpait sur l'azur sa silhouette claire, éperon de pierre dorée qui signalait la voie vers les Cévennes et les reliefs ardéchois. Entre eux et la ville, le paysage déployait un patchwork de vignes, de pêchers, de champs de lavande en pleine floraison, traçant de larges bandes violettes sur les coteaux.

Michel se découvrit une quiétude singulière. Cette femme à ses côtés ne le sollicitait en rien, n'attendait de lui qu'il la conduise quelque part, sans même avoir connaissance de la destination exacte. Nulle question, nulle interrogation, aucun commentaire sur sa vie ou ses choix. Deux inconnus seulement, deux solitudes qui cheminaient

côte à côte sur une route d'Ardèche, sous le soleil de juin.

La SM poursuivait sa course paisible, avalant l'asphalte sans faiblir. Les platanes projetaient sur le capot des éclats d'ombre et de lumière qui fuyaient en silence. Quelques nuages d'un blanc pur se profilaient, là-bas, au-dessus des Cévennes ; l'orage, sans doute, éclaterait dans la soirée. L'air, chargé de thym sauvage et de terre chauffée, entrait par la vitre entrebâillée.

Ils laissaient défiler le paysage, chacun absorbé dans ses pensées. Michel songeait à Clara, à la maison déserte qui l'attendait à Aubenas, à ce week-end de solitude qui s'annonçait. Adèle pensait à sa nouvelle vie qui commençait dans une incertitude absolue.

La route ondulait encore, longeait d'antiques terrasses, franchissait des ponts de pierre dominant des ruisseaux taris. Un panneau : Aubenas : 12 km. Dix minutes tout au plus.

Chapitre 2 : Solitudes.

Lorsqu'ils parvinrent enfin à Aubenas, après un long trajet ponctué de silences et de paysages, Michel jeta un coup d'œil sur Adèle. Celle-ci, installée sur le siège passager, semblait s'être abandonnée à un sommeil profond, sans doute rassurée par la régularité du moteur et la douceur du voyage.

« Adèle, je vous dépose où ? » demanda-t-il d'une voix douce, brisant le calme qui régnait dans l'habitacle. Adèle sursauta légèrement, désorientée par la brusque interruption de ses songes, puis retrouva rapidement sa contenance. « Euh… le parking du château, ça ira très bien. » répondit-elle, encore enveloppée de la brume du sommeil.

Michel emprunta la corniche qui longeait les hauteurs de la cité, savourant la vue sur les toits que nimbaient les derniers rayons du soleil. Il tourna ensuite vers la place surélevée, à proximité du château, et trouva une place où stationner le véhicule. « Ça vous va, là ? » demanda-t-il en se retournant vers elle.

« Parfait, merci Michel. À un de ces jours, peut-être… » Répondit-elle avec un sourire empreint de gratitude, tout en rassemblant ses affaires d'une main encore hésitante. « D'accord, prenez soin de vous. » conclut-il, conscient que ces mots simples recelaient toute la sincérité d'une bienveillance silencieuse.

Adèle descendit lentement de la voiture, récupéra son sac dans le coffre, puis, avant de s'éloigner, adressa à Michel un dernier regard, comme pour sceller dans sa mémoire cette rencontre fugace. La lumière déclinante enveloppait la place d'une douceur irréelle.

Michel haussa les épaules, envahi par un sentiment indéfinissable, un mélange d'appréhension et de nostalgie. Il s'engagea de nouveau dans la grand-rue, dont les pavés luisants semblaient résonner d'échos familiers. À l'extrémité de la rue, il bifurqua vers le quartier Baza, un secteur chargé d'une histoire presque oubliée. C'était précisément en ce lieu que ses grands-parents avaient élu domicile, il y avait de longues années, lorsque le quartier n'était encore qu'un modeste faubourg.

Dans ce quartier imprégné de souvenirs, Michel s'était offert une demeure singulière, sise au 12, rue de Baza. Cette maison, à la façade étroite et allongée, semblait s'étirer avec retenue au-dessus d'un garage à demi enfoui dans la terre. L'espace y était compté avec une

précision quasi mathématique : sa moto et la SM tenaient tout juste côte à côte, chaque centimètre étant exploité.

À l'intérieur, la bâtisse s'enfonçait littéralement sous la falaise, épousant la roche. Les chambres, creusées dans la pierre, s'ouvraient par de larges fenêtres. De ce poste d'observation singulier, on distinguait l'ancienne gare de triage, vestige d'une époque où le bruit des wagons rythmait la vie du quartier. Plus loin encore, au-delà des rails rouillés et des hangars effondrés, s'étendaient à perte de vue les plaines de la basse Ardèche, vastes et silencieuses, baignées d'une lumière dorée à l'heure où le soleil déclinait. Michel demeura un instant immobile, habité par la solennité du lieu, tandis que les souvenirs et les promesses de l'avenir semblaient se mêler dans la pénombre de sa demeure étrange.

Il s'installa à la table du salon, alluma son ordinateur dont l'écran bleuâtre projeta une lueur froide sur les murs de son bureau, et parcourut distraitement ses courriels, sans vraiment s'attarder sur les messages anodins, les invitations fades, les relances administratives. Très vite, il ouvrit le dossier du projet « Dévoreuse », un nom sans doute un peu abrupt, presque inquiétant, pour cette bactérie sur laquelle son équipe travaillait depuis des mois, mais l'appellation avait fini par s'imposer, tant elle semblait résumer la nature même de leur entreprise : une entité vorace, capable de transformer, d'engloutir, de remodeler les déchets produits par cette humanité peu soucieuse de l'avenir.

Il se plongea alors dans la litanie des graphiques colorés, les fiches chimiques aux formules complexes, les rapports d'expériences qui s'étaient accumulés au fil des semaines, qu'il s'agisse des rares réussites ou des échecs plus nombreux, tout était consigné avec une rigueur presque maniaque. Ce chaos maîtrisé retraçait le patient travail de recherche, bientôt appelé à être transféré dans la nouvelle installation ultra-sécurisée de Privas, nichée dans les vieux bâtiments d'ESS OF, sur la route de Chamarras, où l'on craignait autant les intrusions extérieures que les défaillances internes. Il consulta également le dossier architectural, où s'alignaient plans, coupes et projections, mais son esprit, agité, refusait de s'y fixer.

Son attention ne cessait de dériver vers cette rencontre inattendue, ce matin même, avec Adèle. Cette femme l'avait ému, sans qu'il pût dire exactement pourquoi. Il ne s'agissait pas d'attirance, depuis son divorce, ce genre de trouble avait déserté son cœur, laissant place à une sérénité un peu désabusée, mais il avait été profondément frappé par la fragilité qu'elle laissait transparaître, par ce regard voilé de

tristesse, comme si elle portait en elle un fardeau invisible. Il se surprenait à s'interroger sur son sort, à se demander ce qu'elle avait bien pu faire après être sortie de sa voiture, silhouette hésitante dans la lumière rousse du soir. Où allait-elle trouver refuge cette nuit ? Vers qui se tournait-elle, dans cette ville où elle semblait n'avoir aucun repère ? Avait-elle seulement une connaissance, un appui, quelqu'un à qui parler ici ?

Ces questions, lancinantes, le détournaient de son travail. Il se surprit à imaginer Adèle errant dans les rues désertes, affrontant seule une épreuve dont il ignorait tout, et, dans un élan inattendu, il se demanda s'il ne devrait pas, lui, chercher à la revoir, lui tendre la main, ne serait-ce que pour lui offrir un peu de réconfort face à l'indifférence du monde. Il secoua la tête, tentant de remettre de l'ordre dans ses pensées éparses, puis il s'obligea à recentrer son attention sur le projet qui l'attendait. À bien y réfléchir, il se dit qu'il devait très certainement se tourmenter sans raison valable ; il s'agissait probablement d'un simple malentendu, d'une inquiétude infondée. Elle était sans doute simplement attablée chez des amis, savourant tranquillement un verre, s'abandonnant à des éclats de rire, évoquant des souvenirs partagés auxquels il n'avait jamais été convié et qui demeuraient pour lui de mystérieuses énigmes.

Lorsque, une heure plus tard, il referma son ordinateur avec lassitude, il se leva et se dirigea d'un pas mesuré vers la cuisine. Il ouvrit la porte du réfrigérateur et, contre toute attente, découvrit qu'il restait une barquette de lasagnes, un peu de salade composée, un yaourt nature et une orange. Cette abondance lui parut presque luxueuse, « un véritable festin improvisé ». Il déposa les lasagnes dans le micro-ondes, écoutant distraitement le bourdonnement de l'appareil, puis s'installa à la table du salon, où il alluma machinalement la télévision. Il fit défiler les chaînes, sans réelle attention, jusqu'à ce qu'un programme, à peine plus captivant que les autres, retienne vaguement son intérêt.

Cependant, il faut bien l'avouer : son esprit demeurait ailleurs, prisonnier d'une agitation sourde, imperméable à l'actualité défilant sur l'écran. Les images et les sons lui parvenaient comme à travers un voile ; il avait beau s'efforcer de se distraire, une préoccupation persistante continuait de l'assaillir, minant la quiétude de ce début de soirée. Les minutes s'étiraient, et tandis qu'il mâchait distraitement chaque bouchée, il se surprenait à imaginer ce qu'elle pouvait bien être en train de faire à cet instant.

---

Adèle avait suivi du regard la SM qui s'éloignait, un sentiment étrange et diffus niché au creux de sa poitrine, tandis que la silhouette de la voiture se fondait peu à peu dans la pénombre du soir. Ce bref instant, suspendu hors du flot tumultueux de son existence, passé dans l'habitacle feutré de cette automobile ancienne, avait revêtu pour elle la douceur inattendue d'un baume. La présence tranquille et prévenante de cet homme lui avait offert, fugitivement, l'illusion d'un monde plus clément, un espace où elle pouvait relâcher la tension qui, depuis tant de mois, semblait s'être incrustée jusque dans ses os.

À présent, cependant, debout sur le trottoir, le sac posé à ses pieds, elle contemplait la réalité nue de sa situation. Que convenait-il de faire ? L'idée de se réfugier à l'hôtel effleura son esprit, mais elle fut aussitôt chassée par la conscience de ses maigres ressources. Elle s'était illusionnée elle-même, et, pour ne pas gêner sa mère indifférente, lui avait dissimulé la vérité : ses économies avaient été englouties dans les honoraires des avocats et les frais engendrés par l'incarcération. Il ne lui restait rien, ou presque.

Le soleil, dans un dernier élan, jetait ses feux sur les crêtes escarpées de la haute Ardèche, enveloppant le paysage d'une lumière dorée et mélancolique. L'air, déjà, se chargeait de fraîcheur, annonçant la venue prochaine de la nuit. Adèle fouilla son sac, prenant la mesure de ce qu'il contenait : quelques vêtements de rechange : un jean élimé, un pull délavé, un blouson de pluie taché, et au fond d'une poche, son modeste trésor : trente-huit euros et vingt-neuf centimes. Une fortune dérisoire, bien insuffisante pour envisager la moindre folie ou le moindre confort.

Résolue à préserver ses dernières ressources, elle se dirigea vers la modeste boulangerie du quartier. Là, elle échangea quelques pièces contre un gros pain croustillant, dont l'odeur chaude lui rappela, avec une acuité douloureuse, la simplicité des bonheurs passés. Ce serait son repas du soir, frugal mais nourrissant.

Restait à trouver un abri, un endroit où la nuit pourrait s'écouler sans crainte. Soudain, la mémoire lui remit en tête le souvenir d'un lieu jadis secret, un refuge d'enfance où, il y avait plus de vingt-cinq ans, elle retrouvait ses amies pour confier ses rêves et ses peines, et, surtout, évoquer les garçons qui peuplaient alors leur univers adolescent. Elle prit la direction de ce vieux hangar, ceint d'une végétation qui, autrefois, leur paraissait impénétrable et rassurante.

Le bâtiment, contre toute attente, avait résisté aux assauts du temps, mais il portait désormais les stigmates d'une fréquentation moins

innocente : des papiers gras, des bouteilles vides, des traces de passages récents jonchaient le sol. Adèle, par souci d'hygiène et par respect pour ce lieu chargé de souvenirs, entreprit de ramasser les détritus, portant les déchets jusqu'à la poubelle la plus proche, distante d'une dizaine de mètres.

Lorsqu'enfin elle s'installa, adossée au tronc rugueux du vieil arbre, celui-là même qui avait été témoin de tant de secrets chuchotés et de promesses naïves, elle sentit une vague de mélancolie l'envahir. Elle rompit un morceau de pain, le porta à ses lèvres et, pour la première fois depuis longtemps, se laissa aller à contempler la solitude, non comme une fatalité cruelle, mais comme une trêve silencieuse, un moment d'apaisement au sein du chaos. La nuit tomba doucement, enveloppant la ville d'un voile paisible, tandis qu'Adèle, lovée contre l'arbre, savourait son repas frugal, habitée par la nostalgie et une étrange sérénité.

Michel ne parvenait pas à trouver le sommeil. Allongé dans l'obscurité, il se retournait sans cesse, réajustant son oreiller, tirant sur la couverture pour aussitôt la rejeter, dans l'espoir illusoire qu'un geste mécanique parviendrait à apaiser son agitation intérieure. Rien n'y faisait, le repos demeurait hors de portée. Finalement, las de cette lutte vaine, il se redressa et s'assit sur le rebord du lit, cherchant à rassembler ses pensées, à identifier la source de son malaise.

Un : le projet « Dévoreuse », sur lequel il avait tant investi, progressait avec une aisance presque déconcertante.

Deux : Les travaux sur le site avançaient à un rythme inattendu, dépassant même les prévisions

les plus optimistes, ce qui, en vérité, ne se produisait jamais dans sa longue expérience. Sur ce front, aucune ombre ne venait ternir son horizon professionnel. Trois : Quant à son ex-femme, il constatait avec une sorte de détachement froid qu'elle n'éveillait plus en lui la moindre émotion. Leur histoire appartenait désormais à un passé révolu, et il ne subsistait entre eux qu'un écho lointain, vidé de toute substance.

Quatre : Sa maîtresse ? Il peinait à se rappeler la couleur exacte de ses cheveux, signe manifeste de l'effacement progressif de cette liaison dans sa mémoire. D'ailleurs, selon les rumeurs, elle avait depuis lors orienté ses ambitions vers de plus hautes sphères, partageant désormais la compagnie du grand patron du site de Grenoble. Ainsi, ce n'était pas elle non plus qui le troublait.

Cinq : Restait sa fille. Sur ce point, il devait bien reconnaître que l'inquiétude persistait, rongeant son cœur à bas bruit. Pourtant, il commençait à s'habituer à cette douleur sourde, convaincu qu'avec le temps, comme toujours, elle finirait par s'estomper, et que tout s'arrangerait lorsqu'elle sortirait de l'adolescence.

Alors qu'il s'apprêtait à regagner sa place sous les draps, espérant, malgré tout, que la fatigue finirait par l'emporter, une image fulgurante s'imposa à son esprit.

Six : Il revit, avec une netteté douloureuse, le visage d'une femme épuisée, les traits tirés par la lassitude, debout sur un parking désert. À ses pieds reposait un sac, témoin muet d'un départ précipité, tandis qu'elle semblait désemparée, perdue, abandonnée à son sort. Cette femme, il l'avait laissée là, sans un mot, tournant le dos à sa détresse. Que pouvait-il faire ? Au moins, songea-t-il, il lui serait possible d'aller observer les environs, de se rendre compte par lui-même. S'il venait à ne croiser âme qui vive, il ne s'en formaliserait point : il aurait profité d'un peu d'air frais et permis à la mécanique de sa moto de tourner un peu. D'ailleurs, le lendemain ne présentait aucune contrainte particulière ; il demeurerait chez lui, en télétravail, comme il avait prévu.

Chapitre 3 : sauvetage.

Il s'habilla en version motard cette fois. Il se dirigea ensuite vers le garage, où l'attendait sa moto. Un regard glissa sur la silhouette élégante de sa Bonneville Speedmaster, de 1999, dont les chromes étincelaient sous la lumière artificielle. L'acquisition, impulsive et irréfléchie au premier abord, lui apparaissait aujourd'hui comme un achat précieux. Il adorait cette moto, presque autant que sa SM. Il avait su convaincre un collectionneur passionné, homme qu'il avait perçu comme vivant uniquement pour l'entretien méticuleux de pareilles machines, de lui céder ce bijou mécanique.

D'un geste mesuré, il introduisit la clé dans le contact et pressa le démarreur. Le moteur répondit par un vrombissement sourd. Il la laissa chauffer une minute. Il engagea la première vitesse, sentit la moto frémir, puis s'élança, direction le parking du Château. Les rues, encore baignées d'une lumière indécise, semblaient attendre son passage. Arrivé sur les lieux, le parking était désert. Il resta un moment à écouter et observer, et allait repartir lorsqu'il entendit des bruits de conversations et un cri de femme vers un hangar qui juxtaposait les abribus.

---

Adèle avait fini par sombrer dans le sommeil, recroquevillée sous son blouson léger, à la recherche d’un peu de chaleur, d’un fragile réconfort au cœur de la nuit glacée. Son assoupissement, précaire et agité, ne dura guère. Un homme fondit sur elle, lourd et brutal. Il la projeta violemment au sol, força ses jambes, tira sur sa ceinture et sa braguette, le tout avec une détermination implacable. Un deuxième homme lui écrasait la bouche, l’étouffant, l’empêchant d’émettre le moindre cri. Sa main, rêche et souillée, exhalait une forte odeur d’alcool. Tandis qu’il la maintenait ainsi, son autre bras la clouait au sol, annihilant ses premiers gestes de défense.

Adèle n’avait jamais su plier l’échine. Cinq années d’incarcération avaient forgé sa volonté, endurci son corps, aiguisé ses réflexes. Même acculée, elle sentit une colère sourde monter en elle — non point un emportement explosif, mais une fureur brûlante, tenace, qui lui insuffla la force de se débattre. Elle se donna toute entière à la lutte, se débattit avec l’énergie du désespoir, parvint à se dégager quelque peu, puis se redressa et poussa un hurlement qui lui lacéra la gorge.

Cependant, sa tentative de fuite fut brisée net. Un coup violent,

asséné à l'arrière du crâne, fit jaillir une douleur fulgurante ; tout vacilla autour d'elle. L'obscurité la submergea. Juste avant de perdre connaissance, elle perçut, comme à travers un voile, une voix rauque, chargée de triomphe : « Ah comme ça, elle va se tenir tranquille. »

---

Michel, quant à lui, s'élança à travers le sous-bois, guidé par les hurlements qui fendaient la nuit. Parvenu à la clairière, il demeura pétrifié. Le spectacle qui s'offrit à lui le glaça d'effroi : Adèle gisait là, inerte, à demi dévêtue. Deux individus, pantalons abaissés, la maintenaient au sol, prêts à commettre l'irréparable. Une rage froide, ancestrale, l'envahit ; toute réflexion s'évanouit, tout doute disparut. Il se précipita.

Sans émettre le moindre son, il se précipita sur le premier individu et lui asséna, avec une brutalité inouïe, un coup de pied en pleine tête. L'homme s'effondra immédiatement, inerte, tel une marionnette dont on aurait tranché les fils. Puis comme le deuxième homme se relevait, il lui porta deux coups de poing : l'un à l'arcade, l'autre en plein visage. Le sang jaillit aussitôt, et le second agresseur ne tarda pas à rejoindre son acolyte, terrassé.

Le cœur battant avec violence contre sa poitrine, il s'agenouilla auprès d'Adèle. Elle respirait. Il constata une enflure à l'arrière de son crâne, mais, à première vue, rien de gravissime. Dès lors, avec toute la délicatesse dont il était capable, il remonta son pantalon, referma son chemisier, comme pour la préserver, pour lui restituer une part de dignité. Il s'assit près d'elle, recueillit sa tête sur ses genoux et lui caressa ses cheveux rêches, tentant d'apaiser sa frayeur. À voix basse, il lui murmura : « Ça va, je suis là. »

Il sortit son téléphone, composa le 15, puis le 17. L'attente lui parut interminable. Quelques minutes plus tard, l'un des agresseurs remua. Michel se leva aussitôt, roula sa veste en guise d'oreiller pour Adèle, puis, sans la moindre hésitation, administra un nouveau coup de pied à la tête à chacun. Dehors, le silence retomba, les deux hommes sombrèrent à nouveau dans l'inconscience. Il n'éprouvait aucune culpabilité. Seul subsistait en lui l'instinct de la protéger, à tout prix.

Les secours ne tardèrent guère, suivis de près par une camionnette de gendarmes. Les pompiers prirent immédiatement Adèle en charge, affichant un professionnalisme sans faille : elle reprenait peu à peu conscience, rien de véritablement alarmant, si ce n'était une commotion à surveiller. Les gendarmes, quant à eux, examinaient les

deux agresseurs, pantalons baissés, le visage fermé, exprimant à la fois dégoût et lassitude.

Lorsque Adèle fut en état de s'asseoir, encore chancelante, le brigadier s'approcha, carnet à la main, prêt à recueillir les dépositions. Michel relata les faits, d'une voix ferme et précise, bien que ses mains trahissent son trouble. Le gendarme se tourna vers Adèle, silencieuse, hagarde, le regard perdu. Elle balbutia quelques mots à peine. Puis, découvrant dans le dossier qu'elle venait de sortir de prison, son ton changea. Il laissa échapper un sifflement lourd de sous-entendus, puis évoqua l'éventualité de l'emmener et de vérifier sa situation.

À cet instant, Michel laissa éclater sa colère. Il se redressa, la fureur peinte sur le visage. Il déclara sans ambages qu'Adèle n'était plus à la rue, qu'elle vivrait désormais chez lui, qu'il prenait l'entière responsabilité de sa situation, et qu'il refusait d'en discuter davantage. Le brigadier échangea un regard stupéfait avec son collègue. Adèle, déconcertée, fixa Michel. Il lui adressa un léger signe de tête, promesse muette. Elle acquiesça, ce qui apaisa quelque peu la tension.

Par la suite, Michel reçut des félicitations pour son intervention, mais également des reproches quant à la « violence excessive » dont il avait fait preuve. On lui signifia que les deux hommes souffraient de graves traumatismes crâniens. Michel, indigné, répliqua qu'ils s'apprêtaient à violer une femme inconsciente, qu'il ne regrettait rien et agirait de la même façon si c'était à refaire. Le brigadier leva les mains, résigné, prit l'adresse de Michel et les laissa repartir.

Sur le parking, tandis qu'ils s'éloignaient des gyrophares, Adèle se tourna vers Michel. Elle ouvrit la bouche, cherchant ses mots, sans parvenir à exprimer tout ce qu'elle ressentait. Finalement, elle prononça simplement : « Merci. » Mais dans ce simple mot résonnaient la gratitude, la stupeur et la reconnaissance d'être encore là, vivante, debout.

Michel demeura silencieux ; il posa simplement, avec une discrétion empreinte de sollicitude, sa main sur son épaule. Il savait pertinemment que les paroles seraient inutiles. Il lui tendit alors son casque, et tous deux s'approchèrent de la moto. Adèle, les mains légèrement tremblantes, le coiffa du mieux qu'elle put. Il l'aida à l'ajuster avec précaution, puis prit place sur la moto ; elle s'installa derrière lui, d'abord incertaine, puis, lorsqu'il mit le contact, elle s'accrocha doucement à sa taille.

La moto s'élança dans la nuit profonde. Ils quittèrent le centre

d'Aubenas, remontant vers Baza. Les rues, plongées dans le silence, semblaient endormies ; tout respirait la quiétude. Michel conduisait avec une extrême douceur, soucieux avant tout de ne pas la brusquer. Adèle, la tête dissimulée sous le casque, contemplait distraitement les façades qui défilaient, sans véritablement les distinguer. Elle avait la sensation étrange de flotter entre deux univers : l'horreur dont elle venait de s'arracher, et cette bienveillance inattendue, presque irréelle.

Lorsqu'ils atteignirent la rue de Baza, Michel coupa le moteur. Adèle enleva le casque, ses cheveux retombant en désordre sur ses épaules. Elle observa la maison, étroite, aux fenêtres éteintes, à l'entrée discrète. Elle peinait à croire qu'elle s'apprêtait à y pénétrer. Michel l'aida à descendre, puis ouvrit la porte. À l'intérieur, une lumière tamisée baignait l'espace ; il alluma successivement les lampes, révélant progressivement ce lieu singulier, creusé dans la falaise, dont les fenêtres semblaient suspendues au-dessus du gouffre nocturne. Adèle le suivit, silencieuse, détaillant chaque recoin avec la minutie de quelqu'un qui traverse un songe.

« Viens te reposer », murmura Michel, l'invitant à le suivre vers l'escalier. Ils gravirent les marches, passèrent devant la chambre de Michel, dont la porte demeurait close. Il s'arrêta devant une autre, hésita un moment, puis l'ouvrit.

C'était la chambre de Clara. Rien n'y avait été déplacé : les affiches de musique tapissaient les murs, le bureau croulait sous les livres, le lit était recouvert de sa vieille couette rose, les peluches s'alignaient sur les étagères, des photographies étaient épinglées au miroir. Tout semblait figé dans le temps, conservé dans la mémoire de leurs récentes querelles. « C'est… c'est la chambre de ta fille », souffla Adèle,. Elle secoua la tête, déjà habitée par le refus. « Non, Michel, je peux pas. C'est sa chambre. Elle va revenir et… »

Michel leva la main avec calme. Il demeura silencieux un long moment, puis déclara : « Elle ne viendra pas ce week-end. Et puis si elle avit été là, elle te l'aurait prêtée de bon cœur » Il promena son regard sur la pièce, puis sur Adèle. Dans ses yeux, se mêlaient une douceur à peine voilée et une détermination plus âpre, plus résolue.

Adèle sentit les larmes lui monter aux yeux. Non par détresse, cette fois. L'émotion la submergeait, débordante. Elle songea à sa mère, celle qui avait raccroché sans jamais lui demander si elle avait besoin de quoi que ce soit, celle qui l'avait rejetée, sans l'ombre d'un doute, sans un geste, rien. Et à cet instant, un homme, un parfait inconnu, lui

offrait un lit propre, un peu de sécurité, un abri.

« Je ne sais pas comment… » Tenta-t-elle, mais sa voix se brisa. Michel s'approcha, posa doucement une main sur son bras, en silence. Parfois, le silence s'impose comme unique langage, surtout entre deux êtres que la solitude a façonnés. Il descendit chercher des draps, les changea sans prononcer un mot, puis lui montra la salle de bains. Il avait préparé une serviette toute neuve. Il lui proposa de prendre une douche, de se changer. Adèle, encore sous le choc, acquiesça sans un mot.

Lorsqu'elle ressortit, les cheveux encore humides, vêtue d'un vieux tee-shirt gris appartenant à Michel, elle se sentit différente. Non point guérie — les blessures de cette nuit subsisteraient — mais vivante. Réellement vivante. Michel l'attendait dans la cuisine. Il avait préparé de la tisane, disposé deux tasses. « Pour dormir un peu mieux », dit-il sans emphase. Ils demeurèrent assis en silence.

Michel porta la tasse à ses lèvres, en but une gorgée, comme pour signifier que tout cela était naturel. Que rien n'était brisé, même si la réalité contredisait cette impression. Adèle leva la main, lentement ; ses doigts tremblaient, imperceptiblement mais sûrement. Elle souleva la tasse, approcha ses lèvres, puis s'immobilisa. Le thé trembla à son tour. Elle reposa la tasse sur la table, avec une extrême délicatesse.

Michel demeura silencieux. Il n'était point besoin d'ajouter quoi que ce fût. Adèle fixait la tasse, comme si elle pouvait y déchiffrer une réponse. Son souffle demeurait saccadé, irrégulier. Elle ne parvenait pas à ressentir son propre corps, elle se trouvait encore là-bas, derrière ce hangar, clouée au sol. Mais son esprit, lui, en était détaché. « Je ne peux pas », murmura-t-elle. Michel comprit. Elle ne faisait pas allusion à la tisane. « Je sais », répondit-il. Elle se mit à pleurer. Michel s'approcha et la serra contre lui. Elle se laissa aller, puis recula brusquement : « Excuse-moi, je ne voulais pas…- Tout va bien, Adèle, c'était juste un être humain qui en console un autre. »

Il sentit la fatigue s'abattre sur lui, la véritable, celle qui vous saisit lorsque l'adrénaline retombe et que l'on prend conscience de ce que l'on vient de faire : Il avait failli tuer deux hommes. S'il avait pu frapper plus fort, il l'aurait fait. S'il avait donné les deux coups de pied dans la gorge, ils seraient morts, le larynx écrasé. Il y avait pensé. Il appuya les paumes à plat sur la table. Elles tremblaient également, à peine. Il fixa ses jointures, rouges et enflées. Il avait frappé un homme en plein visage, suffisamment fort pour lui briser le nez. Les policiers lui avaient déclaré que les deux agresseurs présentaient des blessures à

la tête. Et lui quoi ? En ressentait-il de la fierté ? De l'horreur ? Peut-être un peu des deux.

« Vous devez dormir », dit-il, sans vraiment y croire. Adèle secoua la tête. Elle était terrifiée à l'idée de fermer les yeux. Elle savait parfaitement ce qui l'attendait là-bas : ce moment, sans cesse répété, le poids de l'homme sur elle, la main qui lui écrasait la bouche, l'obscurité.

Michel se leva. Soudain, il parut vieilli, vidé, les épaules affaissées. Il s'adossa au meuble et prit une longue inspiration, comme s'il tentait de rassembler ses pensées. Enfin, il se tourna vers Adèle. « Venez. Je resterai près de vous jusqu'à ce que vous vous endormiez. »

Ils montèrent à l'étage. La chambre de Clara les attendait, silencieuse. Michel s'installa dans le fauteuil près de la fenêtre. Adèle s'étendit sur le dessus du lit, elle ne parvenait pas à se glisser sous les couvertures. Elle se recroquevilla, les mains serrées contre sa poitrine, telle une enfant. Michel demeura muet. Il ne chercha point à prononcer de paroles rassurantes, ne feignit pas que tout irait bien. Il se contenta de rester là, contemplant la nuit au-delà de la fenêtre, le regard perdu sur les collines sombres, indifférentes.

Le temps s'étira. Par moments, il percevait la respiration d'Adèle, un souffle tremblant qui se calma peu à peu. Son esprit vagabonda vers Clara, vers cette chambre qui lui appartenait, vers l'étrangeté de la partager avec une inconnue. Peut-être Clara aurait-elle compris. Peut-être cela les aurait-il rapprochés. Ou bien les aurait-il séparés davantage. Il l'ignorait. À vrai dire, il ne savait plus rien. Au bout d'une demi-heure, Adèle s'endormit enfin. Ce ne fut pas un sommeil paisible, plutôt celui qui s'abat quand toute force vous abandonne. Ses mains restèrent crispées contre sa poitrine.

Michel se leva prudemment, tâchant d'éviter de faire grincer le fauteuil. Il descendit lentement, d'un pas mesuré, puis s'effondra sur le canapé du salon. Il ne prit pas la peine d'allumer. Il demeura là, dans l'obscurité, les mains posées sur les genoux, contemplant ses jointures meurtries, repassant sans cesse l'image du visage ensanglanté de l'homme, le bruit sourd de son poing qui frappait. Et les coups de pied sur les corps au sol.

Finalement, il se décida à regagner sa chambre et, après avoir minutieusement vérifié que tout était en ordre, il se glissa sous les draps avec une lenteur presque cérémonieuse. Il éteignit la lumière, plongeant la pièce dans une obscurité paisible, propice à

l'introspection. Allongé là, immobile, il demeura longtemps attentif au silence, tandis que ses pensées s'échappaient dans les méandres de la nuit.

Une satisfaction discrète, mais profonde, l'envahissait : il avait agi selon sa conscience et, par son intervention, il avait probablement épargné à une âme égarée de sombrer dans la détresse, ou peut-être même dans l'irréparable. Cette certitude lui conférait un sentiment d'utilité, rare et précieux.

Ses pensées revinrent vers la femme couchée dans la chambre voisine. Elle semblait paisible, emportée par un sommeil réparateur avec une respiration régulière et calme. Michel se remémora le visage grave du gendarme, la voix posée qui lui avait révélé que cette femme, Adèle, venait tout juste d'être libérée de prison. Cette révélation avait suscité un tourbillon d'interrogations dans son esprit : par quelles épreuves avait-elle dû passer ? Quel passé la poursuivait-elle encore ? Pourtant, il décida de remettre à l'aube le soin de questionner, soucieux de lui accorder ce répit dont elle paraissait tant avoir besoin. Déjà, il imaginait la scène à venir : « Tu veux m'en parler ? » Il se préparait à accueillir ses mots ou à recueillir ses silences.

Mais, pour l'heure, la lassitude s'abattit sur lui avec une force irrésistible, pesante comme un manteau de plomb dont il ne parvenait à se défaire. Ses paupières, alourdies par la fatigue et les émotions de la journée, se fermèrent peu à peu, et il sentit son esprit glisser lentement vers les abîmes du sommeil. Il s'abandonna à la nuit, apaisé par la conviction intime d'avoir accompli ce que sa conscience lui dictait.

La torpeur fut longue et profonde. Pourtant, ses songes se révélèrent tumultueux, traversés d'images sombres et de visions angoissantes. Il se voyait courir, haletant, toujours en retard, découvrant des silhouettes inertes, marquées par la fatalité. Parfois, des hommes surgissaient de l'ombre, menaçants, et il éprouvait une sensation d'impuissance, comme entravé par des liens invisibles. D'autres fois encore, le cri strident d'Adèle résonnait, vrillant l'espace de ses cauchemars, jusqu'à ce qu'il comprît, avec une brusque clarté, que ce cri n'appartenait plus au rêve : la femme dans la chambre voisine hurlait réellement, submergée par une terreur nocturne qui la ramenait sans doute à la soirée tragique qu'elle venait d'endurer.

D'un bond, Michel se leva, traversa le couloir et frappa à la porte d'Adèle. Les cris cessèrent soudainement. « Adèle, ça va ? Je peux entrer ? » Demanda-t-il d'une voix inquiète. Il perçut, à travers la

porte, la respiration précipitée de la jeune femme, puis, après un silence, elle répondit d'une voix tremblante : « Oui, viens, s'il te plaît. » Lorsqu'il entra, il la découvrit assise sur le lit, la lumière pâle de la lune effleurant son visage ravagé par les larmes. Elle balbutia, prise dans l'étau de son angoisse : « Les mêmes images tournent en boucle, je le sens encore sur moi, l'autre me tient, ils me frappent, et parfois tu n'arrives pas à temps… c'est horrible, mon dieu, je voudrais que ça s'arrête. »

Elle frissonnait de tout son être, agitée par un tremblement irrépressible. Michel s'approcha, s'assit prudemment au bord du lit et désigna le fauteuil, posé non loin : « Je vais rester à côté de toi. » Elle releva vers lui des yeux encore embués de larmes : « Pourquoi tu fais tout ça pour moi ? Tu ne me connais pas. » Il haussa les épaules dans un geste sincère : « C'est vrai, mais tu as éveillé quelque chose en moi. J'ignore la nature de ce sentiment, mais je ressens le désir profond de t'aider. » Elle esquissa un pâle sourire, fragile comme une promesse : « Tu es sûr que tu n'es pas un ange envoyé pour veiller sur moi ? » Il répondit dans un souffle, un sourire aux lèvres : « Non, absolument pas. Mais maintenant, il faut dormir. Ou du moins essayer. » Il regagna le fauteuil, s'y installant dans la pénombre, tandis qu'elle se rallongeait, cherchant le réconfort du sommeil.

À peine commençait-il à sombrer à nouveau dans la somnolence, qu'une voix douce, presque timide, le rappela à la réalité : « Michel. » Il se redressa, intrigué, et croisa le regard d'Adèle, empreint de gravité et de vulnérabilité. Elle demanda : « Ça va ? » Il répondit : « A part le mal au dos, je vais retourner dans ma chambre. » Elle murmura : « Non, s'il te plait, reste, j'ai peur. Ce lit est assez grand pour deux, nous sommes adultes, il ne se passera rien. »

Il hésita, pris dans un élan de pudeur, puis finit par se glisser sous les draps à ses côtés, pour la réconforter. Dans la clarté lunaire, elle lui souffla à l'oreille : « J'avais peur, merci. » Presque aussitôt, elle s'endormit, rassurée par sa présence. Michel demeura là, attentif à la chaleur du corps d'Adèle contre le sien, à ce contact humain dont il avait presque oublié la douceur. Peu à peu, apaisé par cette intimité inattendue, son souffle se fit plus lent, et il trouva à son tour le repos, porté par la certitude d'avoir offert ce qu'il avait de meilleur.

## Chapitre 4 : Réveil.

La lumière du matin filtrait doucement à travers les persiennes, déroulant sur les draps du lit des rubans d'or pâle, presque irréels. Michel, le premier, émergea du sommeil, encore suspendu dans cette zone trouble où le rêve et la réalité s'entrelacent, où tout semble enveloppé d'une tendresse diffuse. Avant même que la conscience brutale des choses ne l'envahisse, il perçut la chaleur d'un autre corps à ses côtés, présence tangible et rassurante, évidence simple et précieuse. Le souffle régulier d'une femme, sa tête presque contre la sienne, paisible, venait rythmer le silence de la chambre, et une main légère, posée sur sa poitrine, semblait un serment muet, une confiance offerte sans réserve.

Ce moment, fragile et suspendu, aurait pu durer éternellement. Pourtant, la lucidité le foudroya soudain, balayant la torpeur bienfaisante. Michel ouvrit les yeux d'un geste brusque, désorienté. Où se trouvait-il ? Les murs, les meubles, tout lui rappelait la chambre de Clara, mais la présence contre lui, ce n'était pas Clara, et en plus elle avait passé l'âge de dormir avec son père depuis ses cauchemars nocturnes quand elle avait 8 ans. L'évidence le heurta de plein fouet : Adèle était là, contre lui, abandonnée au sommeil.

Adèle, étendue sur le flanc, la tête nichée à moitié sur son oreiller et son épaule, il pouvait sentir l'odeur de ses cheveux, déployés en désordre, presque provocants dans leur liberté. Sa main, toujours posée sur son torse, semblait nouer un lien invisible entre eux. Elle dormait d'un sommeil profond, sans ombre, comme si rien de fâcheux ne risquait jamais de l'atteindre en cette matinée étrange.

Michel sentit son cœur s'accélérer, ridicule dans sa fébrilité. Il demeura immobile, les yeux levés vers le plafond, cherchant à dompter l'agitation qui l'envahissait. Il tenta de se raisonner. Allons, du calme. Elle a besoin de sentir qu'elle est en sécurité, tu le sais. Tu n'es plus un adolescent, tu as quarante-cinq ans, il est temps de maîtriser tes émotions. Et si tu bouges, tu vas la réveiller et elle sera atrocement gênée.

Mais son corps refusait de se soumettre à la sagesse de son esprit. Trois années de solitude avaient creusé en lui un tel manque tel que la moindre proximité humaine, surtout féminine, prenait l'ampleur d'une révélation. Cette chaleur partagée, la douceur de ce contact, tout cela

lui semblait presque insupportablement agréable.

Il inspira profondément, s'efforça de rassembler son courage pour se lever sans troubler le repos d'Adèle. À pas feutrés, il tenta de se dégager, de retrouver la distance nécessaire.

Ce fut alors que le téléphone, posé sur la table de nuit, vibra avec une insistance désagréable. La sonnerie stridente brisa le calme de la pièce. Adèle sursauta, arrachée soudain à ses songes. Elle ouvrit les yeux, d'abord hébétée, puis s'aperçut qu'elle avait la tête à moitié sur son épaule et son corps pratiquement sur le sien, ses cheveux en bataille autour du visage. La surprise et la gêne se disputèrent sur ses traits ; une rougeur vive, presque douloureuse, monta à ses joues, la colorant jusqu'à la racine des cheveux.

Elle se recula précipitamment, comme si la proximité de Michel l'avait brûlée, et se réfugia à l'extrémité du lit, se drapant maladroitement dans la couette, cherchant un abri dérisoire contre le malaise de la situation. Michel, désemparé, tâtonna sous l'oreiller à la recherche de ses lunettes, qu'il chaussa de travers, accentuant encore l'expression coupable qui se peignait sur son visage.

« Bonjour, bien dormi ? » risqua-t-il d'une voix beaucoup trop aigüe, brisant le silence épais.

Adèle gardait obstinément les yeux fixés sur le drap, fuyant le regard de Michel, comme si le simple fait de croiser ses yeux pouvait la condamner. « Je… on était… tu avais dit que… » Sa voix tremblait d'embarras, perdue dans la confusion du réveil. Et puis elle se souvint que c'était elle qui avait insisté pour qu'il quitte le fauteuil, pour préserver son dos.

Michel réajusta ses lunettes, cherchant à retrouver un minimum de contenance. « Tu trouvais que c'était trop inconfortable. Tu avais raison. » Les mots résonnèrent dans l'espace restreint, en disant cela, il pensa « je n'en rate pas une… »

Après un instant qui sembla interminable, Adèle bondit hors du lit, trop vite, et dans sa précipitation, se heurta le pied contre la structure du lit. « Oups. Je vais… m'habiller. » Sa voix se perdit dans le couloir tandis qu'elle disparaissait, fuyant la scène avant que Michel ait pu réagir ou prononcer un mot de plus.

La chambre retomba dans un calme étrange, chargé de tout ce qui, désormais, ne pourrait plus être ignoré. Michel, allongé sur le dos, contempla le plafond pâli par le soleil, le cœur encore battant, déjà

conscient que rien ne serait plus tout à fait comme avant. Il se leva et descendit déjeuner.

Dix minutes plus tard, Adèle fit son apparition dans la cuisine, déjà vêtue de ses vieux vêtements qui avaient tourné dans la nuit dans le lave/sèche-linge les cheveux relevés en un chignon négligé mais gracieux. Son visage, légèrement empourpré, trahissait encore le trouble du sommeil ; elle semblait flotter dans une brume intérieure, l'esprit ailleurs, comme si la réalité peinait à reprendre ses droits.

Sans un mot, elle s'assit à la table, et son regard se posa sur la tasse de café fumant devant elle, l'observant avec une intensité étrange, comme si elle se trouvait soudain confrontée à un objet inconnu, une énigme à déchiffrer.

Le petit-déjeuner se déroula dans une atmosphère feutrée, empreinte d'un silence où perçait cependant la rumeur ténue de la ville qui s'éveillait derrière les vitres. Michel, assis en face d'elle, ne put s'empêcher de la contempler à la dérobée. Il la voyait mordiller lentement un morceau de pain, étaler minutieusement le beurre, puis la confiture, savourer chaque bouchée avec une attention presque méditative, comme si elle cherchait à retenir le goût du présent, à en extraire le suc. À un moment, elle ferma les yeux, prolongeant la mastication, s'abandonnant à la sensation, et Michel détourna pudiquement le regard, saisi par une gêne qu'il ne s'expliquait pas tout à fait. De son côté, elle faisait de même, le regardant alors qu'il tournait la cuillère dans son bol de café au lait ou regardait ses messages sur son téléphone.

Ce ne fut qu'au moment où ils s'affairaient tous deux au-dessus de l'évier, lavant les assiettes et les bolsdans une chorégraphie maladroite, qu'Adèle rompit le silence d'une voix posée, mais animée d'une curiosité sincère : « Tu fais quoi exactement, dans la vie ? »

Michel hésita, cherchant ses mots. Il percevait dans la question d'Adèle une volonté authentique de comprendre, non pas une simple politesse. Finalement, il avoua qu'il était biologiste, qu'il travaillait chez Sonafi, qu'il attachait beaucoup d'importance à un projet de longue haleine.

« Sonafi, la boîte qui fait des médocs chelou ? Et ce projet, c'est quoi ? » Demanda-t-elle en lui tendant une tasse encore perlée de gouttes.

Michel, pris d'un élan, expliqua : « Je ne travaille pas sur les médicaments. Je suis dans le développement et la recherche ? Sur les

bactéries. Leur aptitude à dégrader les polymères.»

À cet instant, le téléphone de Michel retentit, brisant l'équilibre fragile de l'instant. « Papa ? Ça va, désolé de ne pas être là, je ne pouvais pas rater la soirée de Léa, c'était trop cool ! » A ce moment, une assiette glissa des mains d'Adèle et éclata en mille morceaux sur le sol : « Oh zut, Michel, je suis désolé… »

Le dit Michel essaya bien de masquer le micro, mais c'était trop tard, sa fille embraya : « Papa ! Il y a quelqu'un avec toi, j'ai entendu un bruit de vaisselle et la voix d'une femme. –Mais non, c'est la radio ! - C'est ça, prends moi pour une quiche, la radio t'appelle par ton prénom, oui ici Europe2, bonjour Michel ! –Oui, bon j'héberge quelqu'un qui a des ennuis. – Ah elle est jolie, la quelqu'un qui a des ennuis ? Ah Maman te fait dire que c'est bien que tu refasses ta vie… »

Le rouge monta aux joues d'Adèle. D'un geste brusque, elle se détourna, feignant de se passionner pour le contenu du placard à balais, comme si le moindre ustensile y recelait un mystère. Michel, tentant de maintenir un semblant de naturel, répondit : «J'ai quelqu'un à la maison pour quelque temps. - Une femme », répéta Clara, accentuant chaque syllabe. « T'as une copine, Papa ? »

Michel se sentit pris au piège ; il balbutia : « Non. Ce n'est pas cela… Adèle a besoin d'un coup de main, elle traverse une période compliquée. C'est temporaire. »

Clara, malicieuse, insista : « Adèle, donc. Elle a un prénom. Donc c'est sérieux. » Michel lança un regard à Adèle, toujours absorbée par le lave-vaisselle avec la concentration d'un archéologue devant une relique. Il ajouta, d'une voix basse : « Elle sort de prison, elle n'a nulle part où aller. Je lui offre un toit. »

Clara, intriguée, demanda : « Elle sort de quoi ? » Michel, un peu trop prompt, coupa la conversation : « Rien. Clara, je dois te laisser. - Attends. Dis-lui bonjour pour moi. Et Papa ? » Brusquement, elle prit un ton grave. « Ne rate rien, hein Papa ? Fonce, je suis avec toi, je t'aime – love you too, ma fille»

Adèle demeura face au lave-vaisselle, immobile, le dos tendu. D'une voix presque imperceptible, elle souffla : « Ta fille a l'air très bien. » Michel haussa les épaules, tentant de masquer son trouble : « Elle est envahissante, elle veut toujours tout comprendre, tout contrôler. Elle pense tout savoir mieux que moi. » Un sourire triste effleura les lèvres d'Adèle : « Elle a sans doute raison. »

Michel sentit qu'il valait mieux orienter la conversation ailleurs. Il reprit, plus assuré : « Donc, tu voulais des précisions sur mon projet ? » Mais Adèle, d'une voix soudain tranchante, déclara : « Je voulais surtout savoir si tu as travaillé à Marcoule. Tu prétends travailler chez Sonafi, tu dis que ta nouvelle installation se trouve à Privas. »

Le nom de Marcoule résonna en Michel comme un avertissement. Il comprit aussitôt la portée de la question : le centre nucléaire, la zone sensible, les enjeux dont il avait parfois préféré détourner les yeux.

Il murmura, avec une douceur nouvelle, en la regardant franchement : « C'est à cause d'eux que tu es allée en prison, n'est-ce pas ? » Adèle acquiesça d'un signe de tête, la mâchoire crispée. « J'ai participé à une action de protestation à Marcoule. Il y a cinq ans, déjà. Et j'ai envoyé un flic à l'hôpital.» Un silence pesant s'installa alors, lourd de non-dits, de souvenirs douloureux et de méfiance. Michel sentit, avec une acuité nouvelle, que la nature de leur échange venait de changer de dimension. Les interrogations d'Adèle n'étaient pas anodines ; elle ne cherchait pas à le mettre à l'épreuve, mais à se protéger.

Il reprit, avec une sincérité qu'il s'étonna de ressentir : « Je n'ai jamais travaillé à Marcoule, ni pour eux. Mon projet concerne des bactéries capables de dégrader le plastique. C'est de la recherche fondamentale, mais qui pourrait déboucher sur des avancées majeures. Je comprends pourquoi tu poses ces questions. Je comprends aussi tes craintes. »

Adèle, les traits soudain adoucis, répondit en murmurant : « C'est ton travail, de toute manière. » Il haussa les sourcils : « Oui, mais désormais, je perçois la portée de tes interrogations. Ce n'est pas de la simple curiosité, c'est une nécessité. » Elle se rapprocha de lui : « C'est de la prudence, » répondit-elle, le regard perdu dans le vague. « Lorsqu'on croit à une cause, lorsqu'on s'engage, on risque de perdre cinq ans de sa vie. Désormais, je préfère avancer avec circonspection. »

Ils s'arrêtèrent là, un accord tacite s'étant installé entre eux, fait de respect mutuel et de silences partagés. Michel proposa alors à Adèle de faire un tour en ville en ville, si elle voulait faire quelques courses. Elle accepta, sans sourire, mais avec une gratitude perceptible dans la lumière de ses yeux.

Aubenas, baignée par la lumière dorée d'un mois de juin éclatant, révélait une clarté presque irréelle, comme si chaque pierre, chaque

façade s'était imprégnée de soleil pour en restituer la chaleur. Les rues, à cette heure paisible de l'après-midi, semblaient s'être assoupies dans une quiétude rare, loin du tumulte du monde.

Michel et Adèle cheminaient paisiblement, l'un près de l'autre, savourant la rareté d'un instant suspendu, exempt de toute urgence. Ils s'efforçaient, par des gestes mesurés et des paroles timides, de s'apprivoiser mutuellement, chacun tentant de percer, avec délicatesse, les secrets de l'autre. Adèle, animée d'une curiosité franche, multipliait les questions sans jamais se lasser.

Elle aspirait à tout connaître de Michel : l'entrelacs de sa vie, les contours incertains de son histoire familiale, l'ombre persistante de Clara, et cette passion singulière pour les automobiles et motocyclettes d'un autre âge, témoins silencieux d'un passé révolu.

Au commencement, Michel demeurait quelque peu distant, hésitant à s'ouvrir. Toutefois, il se laissa bientôt emporter par l'élan de la conversation. Il répondait avec sincérité, glissant à l'occasion une pointe d'humour pour alléger l'atmosphère. Puis, prenant à son tour l'initiative, il invitait Adèle à se confier : « Parle-moi de toi, raconte tes anciennes amitiés, dévoile-moi tes rêves, explique-moi ce qui t'a poussée, au fond, vers l'engagement militant. »

Adèle lui révéla alors qu'elle était issue d'un milieu résolument bourgeois, qu'elle avait fréquenté les établissements les plus prestigieux, puis travaillé dans la finance, avant de tout abandonner pour suivre un berger et ses chèvres au hasard de la vie. Michel éclata d'un rire sonore : « Sérieux, un berger ! Ne dis pas que vous vous êtes installés dans le Larzac ! »

Elle lui adressa un sourire, un brin piquée : « Non, y'avait plus de place, alors la Lozère, sur les plateaux. » Michel, un peu confus, leva les mains en signe d'excuse : « Je ne voulais pas me moquer… et le berger, il est devenu quoi ? » Adèle, prise d'un fou rire, lui répondit : « Il a préféré ses chèvres. — Non ? — Si, en fait, à l'époque je débordais de révolte, lui, tout ce qui l'intéressait, c'était faire l'amour et faire du fromage. Et donc, au bout d'un moment, j'en ai eu assez.»

Michel lança, d'un air coquin : « Dans quel ordre ? » Elle lui adressa une légère bourrade du pied : « Aïe, ça fait mal ! »

Un peu plus tard, ils pénétrèrent dans une boutique de vêtements d'occasion, un lieu empreint d'une atmosphère singulière, où le temps semblait suspendu entre les étoffes usées et les souvenirs accrochés

aux cintres. Adèle, peu familière de ce genre d'endroit, avançait avec une certaine réserve, observant autour d'elle d'un regard à la fois curieux et prudent. Elle hésita longuement devant quelques vêtements, les effleurant du bout des doigts, comme si elle cherchait à deviner l'histoire de chacun d'eux. Mal à l'aise, elle tentait cependant de dissimuler son trouble derrière un sourire discret, jetant de temps à autre un regard vers Michel, peut-être dans l'espoir d'y trouver un peu d'assurance.

Michel, pour sa part, avait rapidement trouvé refuge sur une chaise près de l'entrée. Indifférent à l'agitation discrète de la boutique, il avait plongé dans son téléphone portable, consultant ses messages avec une concentration qui trahissait un certain détachement. À plusieurs reprises, il leva à peine les yeux pour apercevoir Adèle, sans pour autant lui adresser la parole, comme s'il se tenait à distance de l'expérience qu'elle vivait.

Après de longues minutes, Adèle réapparut, le visage illuminé d'une satisfaction nouvelle. Dans chacune de ses mains, elle tenait un sac rempli de vêtements soigneusement choisis, comme autant de souvenirs à venir. Essoufflée, mais visiblement ravie, elle s'exclama d'une voix faussement légère : « Tu sais, on y trouve des choses étonnantes, ici. » Michel lui adressa un sourire distrait, glissant son téléphone dans sa poche, tandis qu'Adèle, désormais plus assurée, franchissait la porte de la boutique comme si elle venait de remporter une petite victoire sur elle-même.

Lorsque la fin d'après-midi s'annonça, ils s'installèrent à la terrasse ombragée d'un café. Adèle commanda une bière, tandis que Michel, conforme à ses habitudes, se contenta d'un simple verre d'eau. Leur conversation s'égara dans une multitude de directions : confidences, souvenirs anodins, anecdotes échangées dans une atmosphère de confiance. Ils évoquaient les promenades favorites d'Adèle à Aubenas, les restaurants qu'elle fréquentait auparavant, cette jeunesse insouciante qui semblait désormais s'éloigner, comme un rêve déjà dissipé.

À un moment, Adèle releva les yeux vers Michel, le regard chargé de reconnaissance : « Merci de m'avoir sortie. Pas juste pour m'avoir sauvée, tu vois, mais pour m'avoir laissée être moi. Mais t'inquiète, je ne vais pas t'embêter longtemps, je vais chercher une solution. » Michel acquiesça d'un simple signe de tête, préférant le silence aux mots inutiles. Il pressentait que, parfois, le silence constituait la réponse la plus juste.

Le soir venu, ils regagnèrent ensemble la demeure de Baza. À peine franchi le seuil, Michel découvrit un appel manqué de son directeur, lequel cherchait à convenir d'une date pour l'inauguration à Privas. Le projet avançait à un rythme effréné, chaque étape en appelant une autre, et son emploi s'efforçait de le ramener, inexorablement, à la réalité de ses obligations, avec leur logique implacable et leurs échéances intransigeantes. De l'autre côté du mur, Adèle s'était déjà assoupie, ou bien elle laissait errer son esprit, nul ne l'aurait su. Elle incarnait tout ce qui s'opposait au tumulte d'un monde où l'on finit par s'oublier soi-même, à force de courir sans cesse.

Peu après, Michel lut un message de Clara : « T'as parlé avec elle ? Elle a l'air cool. Ça fait plaisir de te voir moins sombre. » Un sourire fugace effleura ses lèvres. Il répondit sobrement : « Oui, elle est bien. » C'était la vérité. Pourtant, il pressentait déjà que cette rencontre allait bouleverser l'équilibre fragile de sa vie.

Il ne s'agissait pas d'une simple aventure sentimentale supplémentaire ; cette relation naissante était la collision inattendue de deux univers que tout semblait opposer, mais que le hasard, capricieux, avait rapprochés, peut-être à l'excès.

Ce soir-là, ils partagèrent un repas frugal, égrenèrent encore quelques phrases, sans importance apparente. Pourtant, dans cette quiétude, dans ce silence partagé à deux, subsistait une forme de douceur rassurante, une promesse silencieuse. Ce n'était pas tout à fait le bonheur, mais cela s'en rapprochait, humblement.

Chapitre 5 : intimidation.

Michel s'éveilla bien avant l'aube, alors que la lumière hésitait encore à percer les rideaux. Dehors, le vent s'était soudainement levé, furieux, et s'acharnait contre les volets qu'il faisait claquer avec fracas contre la corniche, composant une sorte de tempête domestique qui résonnait dans tout l'appartement. L'esprit encore engourdi par le sommeil, Michel se leva, enfila hâtivement un vieux pull, et se dirigea vers la fenêtre pour immobiliser les battants déchaînés. Le silence revint peu à peu, seulement troublé par le souffle du vent qui s'insinuait sous la porte.

Il entreprit alors de descendre l'escalier, décidé à commencer sa journée par un café bien fort. Mais à peine eut-il posé le pied sur la dernière marche qu'il s'arrêta, comme pétrifié, le souffle suspendu. Devant ses yeux s'étendait une scène à laquelle il n'était guère préparé. Son appartement, autrefois royaume du désordre, antre rassurant du célibataire distrait, se présentait désormais sous un jour entièrement nouveau. Tout semblait avoir été touché par une main invisible et méticuleuse.

Les livres, qui formaient d'ordinaire des tours branlantes sur le bureau, avaient retrouvé leur place exacte dans la bibliothèque, alignés selon une logique qui lui échappait mais flattait l'œil. Plus un seul grain de poussière ne venait ternir leurs reliures. Le parquet, reluisant, semblait avoir été ciré avec un soin maniaque ; il renvoyait la lumière du dehors en éclats vifs, presque éblouissants. Les fauteuils, d'habitude recouverts de vêtements abandonnés la veille, exhalaient désormais une odeur fraîche de lessive ; leurs coussins rebondis invitaient au repos. Les tapis, d'un rouge profond, avaient été minutieusement aspirés, révélant des motifs qu'il n'avait jamais vraiment remarqués auparavant. Même les vitres, autrefois embuées de traces et d'empreintes, étaient devenues si limpides qu'on aurait pu croire qu'il n'y en avait plus.

Michel demeurait là, interdit, tentant de comprendre ce qui avait bien pu se passer pendant la nuit. "Suis-je donc chez moi ?", pensa-t-il, effleurant d'un doigt la surface polie de la table du salon. Tout lui paraissait à la fois familier et étranger, comme si un souffle d'ordre et de clarté avait balayé la moindre trace de sa vie habituelle. Un léger frisson le parcourut, mêlé d'étonnement et de gratitude, et il se demanda combien de temps durerait ce miracle silencieux qui avait transformé son univers.

Adèle s'appuyait contre la table de la cuisine. Elle aussi avait choisi de se métamorphoser. La vieille chemise informe, vestige d'une époque révolue, s'était évanouie. Désormais, elle arborait un chemisier vaporeux, tombant avec justesse sur ses épaules, laissant deviner une féminité autrefois cachée. Son jean usé ? Il avait cédé la place à une jupe courte, souple et audacieuse, épousant le balancement gracieux de ses hanches à chacun de ses pas. Ses jambes, gainées de collants clairs, paraissaient presque irréelles sous cette clarté diffuse, et ses bottines à franges attiraient le regard.

Elle avait ajouté un gilet en peau retournée, orné de motifs celtiques, comme un discret hommage à sa complicité secrète avec la. Ainsi vêtue, Adèle apparaissait sous une lumière nouvelle. Autrefois, elle dissimulait sa silhouette sous des vêtements trop amples, comme si elle désirait s'effacer. Mais ce matin-là, ses formes prenaient vie, révélant une féminité discrète auréolée de mystère. Elle ne cherchait pas à attirer l'attention, et pourtant tout en elle captait les regards, imposait un charme naturel, presque involontaire.

Ses cheveux, brillants et soyeux, trahissaient le soin patient qu'elle leur avait accordé. Des mèches encadraient son visage d'un halo léger, promesse fragile. Sa frange, taillée avec une précision quasi artistique, soulignait la pureté de son front et la finesse de ses traits. Le reste de la chevelure ondulait, effleurant à peine la courbe de ses épaules dévoilées sous l'étoffe légère.

Même son visage semblait transformé. Il s'y lisait une paix inédite, comme si un fardeau invisible s'était dissipé. Autour de ses yeux, elle avait posé juste assez de fard pour en souligner le brun profond, animé de reflets. En la contemplant véritablement, il comprit soudain tout le magnétisme d'Adèle, cette beauté discrète et bouleversante qu'il n'avait jamais su contempler.

Il s'apprêtait à esquisser un sourire à son adresse, hésitant entre la timidité et l'audace de la complimenter, lorsque des coups impérieux frappèrent la porte d'entrée, brisant l'atmosphère suspendue. Il se dirigea vers l'accès, le cœur soudain alourdi d'une appréhension sourde. Deux hommes surgirent sur le seuil, tout de sombre vêtus, silhouettes raides et visages impénétrables, pareils à des personnages échappés d'un roman noir, où le danger se dissimule sous l'élégance glacée des costumes bien taillés, où l'ombre de la loi et celle du crime se confondent dans un ballet silencieux. « Professeur Lans, Haute Sécurité Sonafi, on peut entrer ? » lancèrent-ils d'une voix qui ne tolérait nulle réplique, déjà franchissant le seuil, imposant leur présence comme une évidence inéluctable.

Michel, désarçonné, recula d'un pas, sentant l'air se charger d'une tension électrique, presque palpable, tandis qu'Adèle, elle, se figeait, la délicatesse de son sourire anéantie en un instant, laissant place à une crispation subtile, imperceptible pour qui ne la connaissait pas. Ils s'installèrent tous dans le salon, le silence s'y glissant comme une brume froide. Adèle, refusant de s'abandonner à la proximité imposée, demeura à distance, juchée sur le tabouret du coin cuisine. Elle observait la scène, ses yeux brillants d'une lueur inquiète, le dos droit, enveloppée dans une aura qui oscillait entre la prudence et la défiance.

Le professeur sentit le poids de la menace peser sur l'atmosphère, comme une brume épaisse s'insinuant dans les moindres recoins du salon. Le plus grand des deux hommes, silhouette voûtée par les années mais regard durci par l'habitude du commandement, laissa tomber d'une voix grave : « Professeur, on a un sérieux problème de sécurité : vous hébergez une terroriste. Je vous rappelle que vous avez une accréditation secret défense, alors gardez ça en tête, vous êtes soumis à un devoir de réserve. »

Sa mâchoire crispée trahissait tout le mépris qu'il éprouvait pour Adèle ; d'un mouvement sec du menton, il la désigna, la reléguant à l'état de menace silencieuse. Sous ses paupières mi-closes, Adèle lui adressa un regard d'orage.

Michel, les tempes battantes, sentit monter en lui une colère sourde. Il répondit, la voix vibrante d'une tension à peine contenue : « Je ne vois pas le rapport avec vous autres, Sonafi. Je suis chez moi, j'invite qui je veux. »

L'autre homme, plus jeune, le visage mangé d'ombre sous la lumière crue du plafonnier, fit jaillir à demi la crosse noire de son arme, la dévoilant comme une promesse de violence. « Ça va être simple : soit vous virez tout de suite cette activiste, soit on s'en charge nous-mêmes, à notre façon. » Le timbre de sa voix, grave et tranchant, s'insinuait dans la pièce avec la froideur d'un couperet.

Michel sentit le sol se dérober sous ses pieds ; une vague de chaleur lui monta aux joues, tandis qu'une sueur glacée perlait à la lisière de sa nuque. Pourtant, il se redressa, le regard flamboyant, et déclara, d'un ton sans réplique : « Messieurs, la discussion s'arrête là. Sortez de chez moi. » Dans sa bouche, chaque syllabe semblait sculptée dans le granit, dure, irrévocable.

L'homme armé ricana, un rictus fendant son visage, puis il s'avança

vers Adèle, la main posée sur la crosse, comme on avance vers un animal traqué. « Ramasse tes affaires et viens sans histoire, activiste ! » lança-t-il. À cet instant, le temps suspendit son vol. Michel sentit le monde basculer, l'urgence du moment s'imposant à lui comme une nécessité physique, brûlante. Il ne réfléchit plus, guidé par un instinct viscéral, presque animal. Sa main s'empara de la première chose lourde à portée : la bouilloire, alourdie d'eau encore frémissante. Dans un geste à la fois brutal et désespéré, il la projeta de toutes ses forces sur le dos du jeune homme armé. Le choc résonna dans l'air, comme une cloche funèbre.

Adèle, pétrifiée jusque-là, retrouva aussitôt l'élan de la nécessité. Cinq années d'enfermement lui avaient appris que l'hésitation peut ruiner toute chance. Elle s'empara de la chaise du comptoir et la projeta dans les jambes du garçon, qui s'effondra, dénué de grâce. L'homme âgé, lui, demeurait immobile, spectateur silencieux, les mains jointes devant lui, jaugeant la suite d'un œil calme.

Le vieil homme, figé, semblait être devenu spectateur de sa propre impuissance, tandis que le plus jeune, le visage convulsé de douleur, se retourna vers Michel, la haine éclatant sur ses traits. « Salopard, tu vas me le payer ! » siffla-t-il. « Maintenant, sortez ! » L'homme plus âgé nullement décontenancé lui déclara qu'ils étaient attendus au siège à 11h, pour discuter calmement. « Vous pouvez garder l'arme, si ça vous rassure…» Ajouta-t-il, nonobstant le regard mauvais de son acolyte.

« Dehors ! Et pour le rendez-vous, on verra. – Oh, il vaudra mieux que vous veniez, pour tout le monde. » Déclara l'homme le plus âgé, ces derniers mots chargé d'une menace sourde, regardant Adèle d'un air insistant. Le plus jeune siffla entre ses dents, comme à lui-même, « J'aurais ta peau, connard, personne ne fait ça à Tony… » Le plus âgé le regarda : « tss, calme toi, gamin, sois professionnel » ce qui parût l'énerver encore plus.

Adèle et Michel les accompagnèrent dehors. Les deux hommes s'engouffrent dans la voiture, le plus jeune au volant, avec difficulté à cause des brûlures de son dos. L'autre saisit une radio et articula silencieusement: « allez-y. » La voiture s'éloigna en faisant crisser les pneus. Michel et Adèle allaient rentrer lorsqu'il saisit du coin de l'œil un reflet métallique venant du toit de l'immeuble en face. Par réflexe, il cria attention, Adèle se retourna en se baissant, heureusement, car à l'endroit où elle se tenait, une balle silencieuse étoila le crépis. « Rentre, j'y vais »

Michel, se sentant une âme de héros et gonflé à bloc à l'adrénaline, monta les trois étages quatre à quatre et déboula sur le toit, arme en avant pour tomber sur un petit homme qui finissait de ranger une arme dans un étui : « Plus un geste ». L'homme recula et empoigna la longue gouttière qui menait jusqu'en bas. « Non, pas la gouttière, elle en va pas tenir ! » cria Michel qui se souvenait avoir pris ce chemin lorsqu'il avait huit ans, c'était l'immeuble où habitaient ses grands-parents quand il était petit et ils le gardaient souvent. Il se souvenait des rivets qui avaient commencé à sauter alors qu'il ne pesait que 35kg à l'époque.

Inévitablement, l'homme tomba, traversa le toit d'une remise abandonnée qui jouxtait l'arrière de l'immeuble. Michel récupéra l'arme abandonnée, pensant à la saisir d'un mouchoir et l'envoya rejoindre son propriétaire, huit mètres plus bas : Casse-tête en perspective pour la police locale lorsque l'odeur du corps en décomposition les alerterait dans une semaine ou deux.

Michel regarda autour de lui, personne aux fenêtres, une mamie promenait son chien en contrebas, elle n'avait rien remarqué, ni entendu, probablement sonotone en panne. Michel redescendit, un peu secoué quand même : on ne sort pas indemne du spectacle de la mort d'un homme.

Aussitôt qu'il franchit le seuil, Adèle se précipita dans ses bras, bouleversée, le corps vibrant d'émotion. Il glissa une main dans sa chevelure, en quête d'un souffle de courage, s'abreuvant du parfum subtil de sa peau, de la chaleur palpitante de sa présence contre la sienne. Tout bas, il lui murmura : « Tout va bien, je suis là », des mots qui résonnent comme une réplique d'un film, mais qui, en cet instant suspendu, tâchaient d'ancrer la réalité.

À peine venait-on de les menacer qu'on avait ouvert le feu sur eux ; la folie de la situation le laissait hébété, étranger à ce qui se jouait. Il se sentait prisonnier d'un roman noir mal ficelé, projeté, malgré lui, dans une fiction trouble, alors que son cœur battait à tout rompre contre celui d'Adèle. Il prit soudain conscience qu'il n'était nullement imperméable à la délicatesse d'Adèle. Honnêtement, il s'interrogea sur la manière dont elle avait su s'immiscer en lui avec tant de promptitude. De son côté, Adèle nourrissait les mêmes interrogations. Elle goûtait à une douce quiétude, voilà tout, mais n'osait vraiment s'affirmer auprès de Michel, incertaine de la place qu'elle occupait dans son univers.

Elle s'écarta légèrement, souffla dans un murmure : « Pardonne-moi. » Il répliqua d'un sourire lumineux : « Aucun souci, agent 007, à votre service, madame. » Ce trait d'esprit fit naître un sourire sur ses lèvres, malgré la rosée des larmes qui brillait encore dans ses yeux. Ils regagnèrent leur place, cherchant à retrouver un semblant de sérénité dans la liturgie du petit-déjeuner.

Au bout d'un instant, Michel trancha la tension : « Il faut qu'on se rende à ce rendez-vous. On doit comprendre ce qu'ils attendent. » Adèle hésita : « Oui, mais si ce n'est qu'un guet-apens ? Je te rappelle qu'ils ont déjà ouvert le feu sur nous ! » Il inclina la tête, mais persista : ils ne sauraient demeurer là, inertes, prisonniers de l'attente. « Et puis, nous sommes armés, n'oublie pas. ».

Le siège de Sonafi s'imposait tel une citadelle de verre et de béton, d'une modernité glaciale. L'on y parvenait, aussitôt happé par le sentiment d'être épié. Michel gravit les étages jusqu'au troisième. Quant à Adèle, elle n'avait pas quitté l'habitacle de la SM ; ses doigts enserraient le volant avec tant de force que ses jointures en pâlissaient.

Le directeur Pérusse les attendait, les tempes cendrées prématurément, son costume somptueux, taillé pour éblouir et asservir. Il portait dans les yeux la lassitude de ceux qui ont trop marchandé, trop abdiqué, un éclat éteint dans le regard. « Vous hébergez une terroriste notoire. » Michel soutint son regard sans ciller. « Non. J'héberge une âme égarée en quête de secours. Ce n'est pas une terroriste. Elle a simplement participé à une manifestation, il y a cinq ans. Et puis ce matin, c'est vous qui avez fait tirer sur nous. »

Un souffle las s'échappa des lèvres du directeur, qui s'effondra dans son fauteuil, minuscule derrière un bureau aux proportions démesurées. « Cette manifestation a envoyé un agent à l'hôpital et menaçait nos intérêts. » Sa voix, impérieuse, ciselait l'air. « Vous la mettez dehors aujourd'hui. Sinon, vous êtes viré. » Michel ne plia pas. Il sentait, au fond de lui, que cet homme n'avait guère l'habitude qu'on lui résiste. « Non. – Comment cela, non ? – Je refuse. Je ne la chasserai pas, et vous n'avez pas autorité sur moi. C'est Duflot qui m'a nommé, non Sonafi. Si vous souhaitez vérifier, je vous en prie. »

Un frémissement fendilla le masque du directeur. Il saisit le téléphone, marmonna quelques mots, attendit, suspendu à la réponse. Lorsqu'il raccrocha, il lança à Michel un regard glacé, coupant. « Vous le regretterez. Quittez ce bureau. Et cessez vos recherches, c'est un conseil. – Hors de question. » D'un pas ferme, Michel refusa de lui

abandonner la dernière parole.

On le laissa partir ; pourtant il percevait, dans cette courtoisie soudaine, la morsure d'une menace, un avertissement dissimulé sous le vernis. Dans le couloir, alors qu'il glissait vers les ascenseurs, des voix lui parvinrent d'une porte entrouverte. Celle du directeur, étouffée comme un ordre nocturne : « Mettez-les dans le fossé. Peu m'importe les moyens. Il faut qu'ils comprennent qu'on ne défie pas cette maison. » Une voix plus jeune, tremblante : « Mais au départ, il s'agissait seulement de leur faire peur… » Le couperet tomba, sec : « Exécute. »

Michel gagna les ascenseurs dans une hâte fébrile, son cœur cognant à rompre, puis s'engouffra dehors. Adèle l'attendait. « On y va. Tout de suite. »

Il s'empara du volant sans proférer un mot. Nulle cachette, nul plan de secours — seulement fuir. Au plus vite, au plus loin. Privas s'effaçait déjà derrière eux, englouti par la route filant sous les pneus. À ses côtés, Adèle demeurait silencieuse, le regard dur, ancré dans le rétroviseur.

Ce fut elle qui les aperçut la première. Une BMW noire, vitres sombres, présence oppressante, tapie, prête à surgir. Surgissant d'un chemin de traverse, elle se colla à leur pare-chocs sans crier gare, tel un squale attiré par l'odeur du sang. “Ils nous suivent,” souffle Adèle. Michel jeta un regard furtif. Plus aucun doute, deux silhouettes s'y dessinaient, dont celle qu'ils redoutaient.

Il n'hésita pas. Pied au plancher, prêt à s'élancer dans la nuit. La SM répondit, mais répondit vraiment. Le V6 Maserati entonna son chant, souple comme un félin, la voix limpide d'un vieux monarque, inimitable pour quelque mécanique moderne que ce fût. Cent quarante. Cent soixante. La départementale ardéchoise défilait, brassée de virages et de guet-apens, mais Michel connaissait la moindre de ses aspérités. À côté, Adèle s'agrippait au siège, les ongles enfoncés dans le cuir, les yeux rivés à la chaussée.

Et la BMW ? Impossible de la distancer. Sur les longues lignes droites traversant les plateaux, elle refaisait son retard, animée d'un moteur plus récent, plus moderne, elle se rapprochait, menaçante, le capot déjà dans le miroir, grondement sourd de bête blessée. Michel le savait : sur le plat, route lisse, la BMW triomphait. Mais cette route n'avait rien de docile.

Premier virage, lacet serré, double chevron. Michel ralentit à peine. Inutile. La suspension hydropneumatique engloutit le tournant avec une grâce qu'aucun autre système ne saurait imiter. La SM ne broncha guère, les roues scellées à l'asphalte, la direction DIRAVI œuvra tel un prestidigitateur : le volant revint à sa place, seul, précis comme un chronomètre suisse. Derrière, la BMW pila, ses freins fumaient déjà, elle luttait contre son propre poids qui l'attirait vers le fossé.

"Accroche-toi," lança Michel. Adèle resserra sa ceinture.

Cent quatre-vingts. La route s'abîmait dans les gorges, les falaises s'approchaient, oppressantes. Les virages s'enchaînaient, collier de nœuds, et à chaque fois, la SM dominait. Garde au sol effilée, empattement long, équilibre parfait, V6 central, boîte à l'avant, tout conspirait à la couronner souveraine de ces routes. Elle épousait la chaussée, s'insinuait dans chaque courbe, fluide, presque liquoreuse.

La BMW, elle, souffrait. Trop haute, trop lourde, trop raide. Ses larges pneus, taillés pour l'autoroute, geignaient sur l'asphalte rugueux. À chaque virage, le conducteur devait choisir : freiner, et se laisser distancer, ou forcer, au risque de s'égarer. Il forçait. Mais la route n'accordait pas de pardon.

Deux cents. Michel tutoyait la limite de la SM, et pourtant elle en réclamait davantage, comme si elle n'attendait que cette nuit pour révéler toute sa grandeur. Il absorbait chaque virage avec la précision d'un chirurgien, caressant la pédale de frein, la pression hydraulique à sa guise, quatre disques prêts à mordre, le freinage réparti au gré de la charge, encore un génie de Citroën, jamais égalé par les ingénieurs allemands.

La BMW tenta de doubler sur la ligne droite, entre deux hameaux de pierres dorées. Funeste inspiration. Michel, sans hésiter, appuya d'un geste vif. Il accéléra dans le virage qui surgit aussitôt après. La SM s'y engouffra, plaquée à l'asphalte comme si elle ignorait la possibilité de dévier. La BMW vacilla, incapable de suivre la cadence, reléguée à l'arrière. Mais elle revint, obstinée, se lança à nouveau sur la prochaine ligne droite, telle un boxeur ne sachant qu'asséner des coups frontaux.

Adèle, haletante, contemplait la scène dans le rétro latéral. Elle apercevait le passager de la BMW, mâchoire contractée, regards écarquillés, doigts crispés sur le tableau de bord. Cet homme, derrière

la vitre teintée, commençait à comprendre qu'il avait mésestimé son rival. « Ils ne lâchent pas », murmura-t-elle. « Ils vont lâcher », répondit Michel, paisible, habité de cette assurance propre à celui qui connaît sa machine comme un frère d'armes.

Surgit alors, sur la gauche, une route secondaire, oubliée, presque effacée. Un vieux panneau rouillé, imperceptible à qui passe en trombe. Michel ne réfléchit pas. Il tourna le volant. La SM obéit, souple, la DIRAVI traça la trajectoire idéale, sans la moindre résistance. Ce n'était plus une route, mais un mince ruban d'enrobé fendu, longeant d'un côté la falaise, de l'autre dominant un ravin tapissé de chênes verts. La SM, basse, svelte, à peine un mètre quatre-vingt-quatre de largeur, glissait là-dedans avec la grâce d'un poisson dans l'eau. Les quatre roues demeuraient ancrées, la suspension effaçait chaque creux, chaque aspérité, comme si jamais elle ne pouvait s'épuiser.

La BMW s'engouffra à sa suite. Mauvais pari. Là où la SM, avec son mètre trente-deux à peine et sa silhouette d'obus, épousait la route, la BMW luttait, secouée par les bosses, brinquebalée sur les ornières. Ses flancs effleuraient les genévriers, rasaient les murets de pierre sèche. Son arrière chassait à chaque heurt, orpheline de la magie hydropneumatique. Le conducteur bataillait avec le volant, corrigeait, surcorrigeait, perdant dans les courbes tout ce qu'il gagnait sur les lignes droites.

Michel l'entendit avant de le voir. Derrière, le grondement changea. Le moteur allemand hurla, les pneus hurlèrent, puis advint le choc, un fracas métallique répercuté par les falaises. Le conducteur avait osé un virage en épingle. Bien trop vite. Les roues avant mordirent l'herbe, la BMW, trop massive, trop haute, décrocha, glissa. Elle pivota sur elle-même dans un cri de caoutchouc. Le flanc droit heurta la roche avec une violence inouïe. Le métal se froissa, le pare-brise éclata en étoile, les rétroviseurs s'envolèrent. La voiture rebondit, fit un tonneau, finit en travers, capot écrasé, toit bosselé et terreux, fumée s'échappant du moteur éventré, roues avant suspendues dans le vide.

Soudain, le silence tomba, brutal, presque indécent. Michel s'arrêta deux cents mètres plus loin, sur une portion de route redevenue plane. Ses mains tremblaient, il relâcha le volant. Il coupa le moteur. Après cette déferlante, moteurs hurlants, pneus, tôles froissées — le silence pesait, presque insoutenable. Il n'y avait plus que le tac-tac du V6 qui refroidissait, et, très loin, le chant d'un merle, indifférent.

Adèle se redressa lentement, les mains crispées sur l'accoudoir. Elle

croisa le regard de Michel, yeux grands, noirs, vides. Cette voiture, cinquante ans après sa naissance, venait de semer un bolide dix fois plus onéreux, par la seule grâce de son génie mécanique.

Michel recula jusqu'à l'épave fumante, stoppa, sortit de la Citroën. Il vacilla en quittant la SM, prêt à s'effondrer. Il s'appuya sur le capot, le cœur battant si fort qu'il lui sembla le faire résonner jusqu'aux collines. Dans l'épingle, la BMW fumait, immobilisée en travers. Il distingua une portière qui s'entrouvrait lentement, une silhouette qui s'extirpait, titubait, puis s'effondrait sur le bitume. Le conducteur. L'autre ne remuait pas encore, mais Michel crut percevoir un gémissement porté par la brise.

Il sortit son téléphone et alerta les secours, la voix étonnamment sereine au regard de ce qu'il venait d'endurer. Il donna la position, décrivit l'accident, précisa la présence de blessés. Puis il raccrocha. Il demeura là, adossé à sa voiture, contemplant le vaste paysage ardéchois qui s'étendait à ses pieds, totalement indifférent au tumulte que les hommes avaient semé ici. Ensuite, il appela le professeur Duflot, lui transmettant la position GPS affichée sur son smartphone.

Quinze minutes s'écoulèrent. Durant cet intervalle, il avait extrait les blessés de la carcasse fumante et les avait installés sur le bas-côté. C'est alors que la voiture de Duflot surgit. Une Peugeot 3008, banale, discrète, de celles qu'on oublie aussitôt croisées. Elle se gara tout contre la SM, paisible, comme si rien d'insolite ne se tramait. Duflot descendit : silhouette massive, cheveux d'un blanc éclatant, démarche pleine d'assurance. Il émanait de lui cette évidence d'homme habitué à commander, jamais pris au dépourvu.

Il passa la SM en revue d'un regard précis : l'éraflure sur le flanc, la poussière. Il s'attarda sur la carcasse de la BMW, puis sur Michel, sur Adèle, et retourna à la SM. Un sourire imperceptible effleura ses lèvres. « Monsieur Lans », lance-t-il d'une voix posée, « je crois qu'il est temps de parler. Racontez-moi ce qui s'est passé. »

Peu après, il sortit à nouveau son téléphone et composa un numéro connu de très rares initiés. Il expliqua aux gendarmes, d'un ton mesuré, qu'il s'agissait d'un accident de la route : deux chauffards avaient tenté une manœuvre dangereuse sur une départementale qu'ils ne connaissaient manifestement pas. Il précisa qu'il rejoignait Michel Lans pour l'inauguration du site de Privas, que Lans était sous sa responsabilité, et laissa entendre que le directeur local de Sonafi ignorait peut-être certains ordres de la hiérarchie.

Les secours arrivèrent, bientôt suivis des gendarmes. Ils inspectèrent la scène de fond en comble, vérifièrent papiers, contrats, autorisations. Rien à signaler. Tout était en règle. Duflot, lui, avait ses entrées partout, même chez le procureur ; il comptait des alliés où qu'il se rendît. Son autorité ne souffrait aucune contestation. Les pompiers prirent en charge les deux occupants de la BMW : le conducteur, hébété, le bras tordu à un angle sans équivoque, répétait qu'il n'avait rien fait ; le passager, extrait avec précaution de l'habitacle disloqué, avait repris connaissance mais ne pouvait tenir debout.

« Vous pouvez y aller », dit le brigadier à Michel. « On prendra votre déposition plus tard. »

Duflot accompagna Michel et Adèle jusqu'à la SM. Il s'arrêta un instant, contempla la voiture avec ce respect qu'on réserve d'ordinaire aux êtres de chair. Il acquiesça lentement, comme si quelque chose venait de s'éclairer en lui. Il fixa longuement Adèle. Soudain, il sembla comprendre qui elle était, et la raison de sa présence. Pourtant, il ne posa aucune question. Il se tourna vers Michel : « Soyez prudents, tenez-moi informé. Pour vos travaux… et le reste. »

Il regagna sa Peugeot grise, sans éclat, laissant Michel et Adèle près de la SM, le cœur battant, avec la certitude qu'un seuil venait d'être franchi. Un véritable passage. Non par le sang, il n'y en avait presque pas eu, mais par cette conviction désormais irréfutable que Sonafi ne reculerait devant rien. Il semblait que ses recherches les gênait et que la présence d'Adèle n » avait été qu'un prétexte.

Michel prit place dans la SM, Adèle s'installa à ses côtés. Il tourna la clé, le V6 s'éveilla, ce son mythique, intact, comme si rien ne s'était produit. La mécanique, elle, ne trahit jamais. Pourtant, tout avait changé. L'équilibre du monde avait vacillé.

Ils remontèrent lentement vers Aubenas, vers la maison, vers ce qui subsistait de l'ancien monde, si tant est qu'on pût encore le nommer ainsi. La SM avançait avec prudence, tel un vieux soldat regagnant ses pénates après la bataille. Le soleil de juin inondait les collines, la route paisible déroulait ses virages familiers devant eux.

Adèle rompit le silence, la voix calme, sans frémir, comme si la peur s'était consumée durant la fuite, ne laissant derrière elle que des cendres tièdes. « Michel. - Oui ? - Ce qu'ils ont fait aujourd'hui, ce n'est qu'un commencement. – Oui, pourquoi donc veulent-ils que je cesse mes recherches ? – On va découvrir. »

Il ne répondit pas immédiatement. Il le savait déjà. Il contemplait la route, les collines blanchies de lumière, les châtaigniers figés dans la chaleur. Au fond, il prenait la mesure de ce qui venait de basculer. Le monde ordinaire s'était effacé, et il comprenait derrière l'épuisement de son corps, la tension de ses nerfs, que le reste — tout le reste — ne serait plus jamais comme avant.

Chapitre 6 : Séduction.

Le lendemain matin, Michel découvrit Adèle assise au bord du lit, dans la chambre de Clara. À ses pieds, son sac militaire entrouvert laissait deviner la fuite préméditée. Elle repliait ses maigres affaires, chaque geste empreint d'un soin pointilleux, frôlant la maniaquerie, comme si la rigueur pouvait dissimuler la fébrilité de ses mains. Michel demeura immobile dans l'embrasure, d'abord déconcerté par la scène, puis, peu à peu, la vérité s'imposa à lui.

« Tu pars ? »Elle ne releva pas aussitôt la tête. Ses mains poursuivaient leur chorégraphie inquiète, pliant un chemisier avec une précision dérisoire, pour occuper le vide. Sa voix, quand elle s'éleva, était à peine un souffle : « Michel, je ne peux pas rester. Tu as vu ce qui s'est produit hier soir. Ces hommes sont venus ici à cause de moi. Ils t'ont menacé, pourchassé. Si je pars, tout cela cesse. » Il secoua la tête : « Non. » Le mot jaillit, nu, sans détour.

Alors, Adèle leva les yeux vers lui. Michel, toujours campé dans l'encadrement, les cheveux en bataille, ses lunettes de travers, vêtu d'un t-shirt gris fané et d'un bas de survêtement trop large, n'avait rien d'un chevalier. Pourtant, il était là, présent, entier. « Ce n'est pas ta faute, Adèle. Tu l'as entendu, dans le couloir. Ce sont mes recherches qu'ils veulent étouffer. Toi, tu n'es qu'un prétexte. Duflot l'a dit, non ? » Elle secoua la tête, butée. « Peut-être. Mais regarde, je ne t'apporte que des tourments. Avant, tu avais ta paix, ton quotidien immuable. J'entre dans ta vie et tout vole en éclats. J'ai appris à survivre, Michel. Cinq ans derrière les barreaux, ce ne sont pas quelques nuits dehors qui vont m'effrayer. »

Michel s'approcha, s'assit au bout du lit, gardant une distance pudique. Un silence dense s'installa, tandis qu'il cherchait à ordonner le chaos de ses pensées. Lorsqu'il parla enfin, ce fut sans détour, sans masque, sans ironie : « Ma routine, c'était de rentrer dans une maison déserte. D'avaler des lasagnes devant un écran, sans même comprendre ce qui s'y passait. De m'endormir en songeant à ma fille qui ne vient pas me voir. Cette tranquillité dont tu parles, ce n'était que de la solitude soigneusement emballée, voilà tout.

Il marqua une pause, sa voix se fit plus basse, presque un murmure : « Depuis que tu es là, quelque chose a changé. Je serais incapable de le nommer. Mais ce matin, en te voyant avec ton sac, j'ai ressenti… j'ai ressenti la peur. Non de ceux de Sonafi. La peur que tu partes. » Le silence se fit pesant, chargé de tout ce qu'ils n'osaient pas formuler. Adèle s'était figée, le chemisier serré contre elle comme un rempart dérisoire. Dans la lumière diffuse, ses yeux bruns, épuisés, luisaient d'un éclat trouble, pas tout à fait des larmes, pas encore.

« Michel… » La voix d'Adèle, habituellement grave, s'était dépouillée de toute armure. « Je ne sais pas comment te le dire. On ne m'a jamais parlé comme tu le fais. Pour mes parents, je suis la honte de la famille. Le berger préférait ses chèvres à ma compagnie. En prison, tu apprends à n'attendre plus rien de personne. » Elle baissa les yeux, puis les releva avec une hésitation nue. « Tu comptes pour moi. Bien plus que je n'ose l'avouer. Et cela m'effraie. »

Michel esquissa un sourire, sans ruse, sans masque. Un sourire d'enfance retrouvée, comme s'il redécouvrait la douceur de sentir. « Alors reste. Range ce sac. » Longtemps, elle le contempla, sur ses gardes, pesant chaque mot contre tout ce que la vie lui avait appris à ne pas espérer. Puis, soudain, ses épaules se relâchèrent. Elle laissa choir le chemisier dans le sac, repoussa ce dernier du pied sous le lit, et murmura : « D'accord. »

Le silence qui s'ensuivit n'eut plus rien d'oppressant. Il ressemblait à ces haltes muettes qui surviennent sitôt la frontière franchie, quand nul n'ose encore tourner les yeux vers l'inconnu tapi de l'autre côté. Michel suggéra de filer au marché d'Aubenas. Il prétexta qu'il fallait refaire les provisions, que le réfrigérateur criait famine, et qu'il n'imposerait pas à Adèle une seconde assiette de lasagnes fatiguées. Tous deux savaient que ce n'était là qu'un subterfuge, mais ils s'abandonnaient à la fiction avec une docilité complice.

Le marché s'épandait sous les platanes, face au château, marée chatoyante de couleurs et de voix déjà baignées par la lumière dorée du matin. Les étals regorgeaient de pêches à la peau soyeuse, de tomates cœur-de-bœuf gonflées de soleil, de crottins de chèvre encore perlés d'humidité, de saucissons d'Ardèche à l'arôme robuste. Des cageots de châtaignes sèches frôlaient des fioles d'huile du Bas-Vivarais, et un vieil homme, assis derrière sa table branlante, vantait à qui voulait l'entendre le miel de lavande de ses abeilles, égrenant leurs exploits d'une voix rieuse, sourire en coin.

Adèle s'arrêtait à chaque échoppe, effleurait un fruit, le portait à ses

narines, le reposait avec une lenteur presque cérémonieuse. Cinq années de cantine carcérale avaient transfiguré la moindre pêche en objet d'émerveillement. Michel l'observait, ému par cette faim muette, cette façon de renaître au monde, pareille à une enfant.

Devant le fromager, un frôlement de mains sur le même fromage. Fugace, insignifiant en apparence, mais leurs regards se croisèrent. Adèle retira sa main, un sourire minuscule ourlant ses lèvres. Michel conserva le fromage, le régla machinalement, le cœur battant.

Ils poursuivirent leur déambulation, toujours côte à côte, et sans vraiment s'en aviser, se rapprochaient d'étal en étal. Leurs épaules désormais se touchaient quand ils s'arrêtaient, et nul ne songeait à s'écarter. Chez le marchand de vin, Adèle saisit une bouteille de saint-joseph, la fit rouler dans ses paumes. « Pour ce soir », dit-elle en plongeant son regard dans le sien. Et dans ces trois mots, il y avait bien plus qu'une simple promesse de dîner.

Dans l'après-midi, Michel suggéra à Adèle de le rejoindre au garage. Sous prétexte d'examiner l'éraflure qui marquait désormais le flanc gauche de la SM, souvenir de la course de la veille, il l'entraîna avec lui. Adèle n'était pas dupe ; elle percevait la fausse ingénuité de sa proposition, mais elle se laissa guider, silencieuse, dans l'escalier qui descendait sous la maison.

Le garage s'ouvrait tel un antre secret, niché sous la demeure, à demi enfoui, taillé dans la falaise sur laquelle la maison de Baza s'adossait. Là, l'air, dense et presque glacé, s'alourdissait de senteurs d'huile, de graisse, de métal, ce parfum brut que Michel chérissait comme une fragrance précieuse. La SM et la Bonneville reposaient côte à côte, si proches qu'il semblait qu'un souffle les séparait. Tout au fond, la roche nue perçait encore le mur, et devant elle, un établi rigoureux alignait les outils, chacun à sa place, obéissant à un ordre minuscule. Au-dessus, une guirlande de photographies noires et blanches retraçait la vie de la SM, l'éclat du premier jour, la lente renaissance, la patience offerte à la beauté mécanique.

Michel posa un genou à terre, effleura du bout du doigt la blessure. « Rien de grave. La peinture a souffert, mais la tôle demeure intacte. Un bon carrossier saura lui rendre sa jeunesse. » Sa voix, rassurante, avait la douceur d'un médecin consolant un vieil ami. Adèle s'accroupit près de lui, si près que leurs genoux se frôlèrent. Elle ne regardait pas la voiture ; elle le contemplait, lui, ses mains fines, la tendresse de ses gestes posés sur la carrosserie, et dans le secret de son cœur, quelque chose se mit à fondre, à couler doucement.

« Montre-moi comment fonctionne la suspension », souffla-t-elle. Elle n'y connaissait rien, peu lui importait ; elle voulait simplement l'entendre, s'abandonner à sa voix.

Aussitôt, Michel s'anima, et son discours se fit fluide, presque pressé, emporté par la ferveur. Il évoqua le système hydropneumatique, les sphères d'azote, la pression invisible qui gouvernait suspension, freinage, direction. Lui d'ordinaire si mesuré, voyait ses mots se bousculer, dessinant dans l'air le ballet secret du circuit hydraulique, la noblesse du moteur V6 en position centrale, la boîte de vitesses repoussée à l'avant. Adèle l'écoutait, un sourire secret aux lèvres, surprise de sentir une séduction étrange émaner de ces mécaniques de 1973. Ce n'était pas la technique, non, c'était Michel : cette alliance d'intelligence et de candeur, cette passion qui le magnifiait jusqu'à le rendre beau.

Pour lui révéler le miracle de la suspension, il ouvrit la portière, l'invita d'un geste à prendre place côté passager, puis fit jouer le contact après avoir vérifié que la manette hydraulique était bien en position centrale. Lentement, la SM s'éleva, solennelle, retrouvant son port altier. Un rire éclata des lèvres d'Adèle, clair, limpide, un rire vrai, le premier que Michel entendît d'elle. « On dirait un animal qui s'éveille ! » Il coupa le moteur, baissa la manette de suspension et la voiture retomba avec la même grâce. Dans l'étreinte étroite de l'habitacle, leurs regards se croisèrent, et le rire d'Adèle s'éteignit, remplacé par une tension nouvelle, légère et grave à la fois, une question muette suspendue entre eux.

Michel détourna les yeux le premier. Il sortit, feignant de ranger un outil qui n'en avait nul besoin. Son cœur cognait trop fort, trop vite, et il s'en voulut. Tu as quarante-cinq ans, songea-t-il. Pas quinze.

Quand la lumière se fit dorée, ils gravirent à pied la pente vers le vieux centre. Les ruelles serpentées s'enroulaient, escaladant la colline jusqu'au château ; la chaleur s'effaçait enfin. Le soleil caressait les pierres blondes. Ils longèrent une terrasse animée. Adèle s'arrêta net. « Offre-moi un verre. » Sa voix n'avait rien d'une requête, c'etait une évidence. Michel esquissa un sourire, acquiesça sans hésiter.

Ils s'installèrent face à face, à l'ombre vaste d'un platane séculaire. Adèle choisit un rosé, Michel un café. Les mots vinrent, fluides, clairs, comme si se parler n'avait jamais été un obstacle. Adèle évoqua la jeune fille qu'elle avait été, ses rêves de devenir vétérinaire, mais les études d'économie imposées par ses parents, puis l'idéal rebelle et la colère du monde. Michel parla de ses années de thèse, des nuits

blanches à surveiller ses boîtes de Petri, de la solitude singulière du chercheur penché sur ses mystères.

Ils rirent, longtemps, d'un rire plus ample que tous ceux de l'enfance. Chacun s'étonnait de retrouver chez l'autre cette légèreté cachée, presque intacte. Sous la table, le pied d'Adèle vint effleurer celui de Michel. Il ne bougea pas. Ce frôlement minuscule, clandestin, suffisait à faire circuler un courant secret entre leurs deux peaux.

À un moment, Adèle se pencha pour saisir son verre. Sa main effleura celle de Michel, restée posée sur la table. Elle la laissa là. Lui aussi. Ils demeurèrent ainsi, main contre main, la chaleur d'Adèle irradiante sur sa peau, et tout autour d'eux s'effaça, plus de voix, plus de terrasse, seulement ce contact vibrant et le sang qui battait fort.

« On rentre ? » souffla Adèle, et sa voix soudain avait une gravité neuve.

Michel se mit aux fourneaux. Il prétendait que la cuisine était le seul domaine où il ne laissait rien au hasard. Adèle, perchée sur le plan de travail, les jambes oscillant dans l'air, le contemplait comme si elle perçait un secret ancien. Il prépara un gigot d'agneau aux herbes de Provence, des pommes de terre dorées dans la graisse de canard. Ce plat, il pourrait le cuisiner les yeux fermés, il le connaissait jusqu'au bout des doigts. Dans la cuisine, il évoluait avec la précision d'un danseur, la même que celle qu'Adèle lui connaissait déjà au volant.

Elle déboucha un saint-joseph. Le vin, sombre et profond, exhalait des notes de violette et de poivre. Elle servit deux verres, tendit le sien à Michel. Leurs doigts se frôlèrent, fugitifs, mais cette fois leurs regards restèrent accrochés. « Tu es vraiment un homme singulier, Michel Lans, » murmure Adèle, le verre levé, un sourire effleurant ses lèvres. « Pourquoi dis-tu cela ? - Parce que tu m'as offert une barre chocolatée à la station-service, et depuis, tu t'emploies à me sauver. Surtout de moi-même. »

Michel sentit en lui se dénouer une ancienne entrave, ce fil ténu et douloureux qui subsistait depuis le divorce, depuis l'éloignement de ses parents, toutes ces années où il s'était persuadé que la solitude était un choix, non une blessure mal dissimulée.

Face à face, ils partageaient le repas sur la petite table du salon. Le jour déclinant jetait ses derniers feux par les larges fenêtres, enveloppant la pièce d'une lumière dorée. Le gigot était parfait, le vin aussi. Pourtant, ils savouraient le temps, étirant chaque bouchée,

comme s'ils voulaient suspendre la fuite du moment. Peu à peu, la conversation s'était faite confidence, les mots, simples préludes à leurs regards. Sous la table, leurs genoux se frôlaient, éveillant des frissons. Ni l'un ni l'autre n'avait encore faim, sinon de présence.

Adèle posa sa fourchette et le regarda droit dans les yeux, sans détour. Quand elle le fixait ainsi, il était impossible de lui cacher quoi que ce soit. « Michel. – Oui ? – Embrasse-moi. » Il ne perdit pas une seconde. Il se leva, fit le tour de la table, s'approcha d'elle et l'embrassa. Au début, leur baiser fut timide, un peu maladroit, comme s'ils avaient oublié comment s'y prendre. Puis, peu à peu, le geste se fit plus assuré, plus vrai, vibrant. Les doigts d'Adèle glissèrent dans les cheveux de Michel, tandis que ses mains trouvèrent sa taille. Il n'y avait plus rien d'autre qui comptait. Tout s'effaçait, avalé par le désir du soir.

Ils montèrent l'escalier, bras dessus bras dessous, trébuchant, riant comme des enfants. Michel ouvrit la porte de sa chambre. Les draps étaient froissés, laissés en désordre depuis le matin. Il n'y avait pas pensé. Adèle s'en moquait. Elle l'attira contre elle et la porte se referma sur leurs silhouettes enlacées.

Dans cette chambre creusée dans la roche, baignée de la lumière bleutée du soir, ils retrouvèrent une tendresse qu'ils n'avaient pas connue depuis longtemps. Rien de brusque, rien de précipité – juste la lenteur, l'attention, la douceur de la redécouverte. Chaque geste semblait demander la permission, chaque frisson répondait oui. Il arrivait à Adèle de trembler. Michel sentait, tout près, le souvenir de l'agression, cette mémoire qui restait vivace dans son corps. Il s'arrêta, attendit, laissa le silence s'installer. Elle prit sa main, la posa contre sa joue et souffla : « Continue. » Alors il continua.

Ils s'exploraient avec cette faim tranquille de ceux qui savent ce que vaut ce qu'ils reçoivent. Michel découvrait Adèle comme on retrouve un pays qu'on croyait avoir perdu, une plage qu'on a trop longtemps évitée par peur d'y revenir. Et Adèle, au fil des minutes, laissait tomber ses vêtements et ses défenses, un à un, à mesure que la confiance emplissait la pièce. Leurs souffles se mêlaient, la chambre se réchauffait, chargée d'une douce urgence, de ce vertige qui efface tout le reste. Il devait être à peu près dix heures. La nuit avait déjà déployé ses ombres, et tout ce qui leur appartenait hors de ces murs s'était effacé, relégué dans quelque recoin du crâne où plus rien ne bouge. Ne subsistaient que la peau d'Adèle contre la sienne, son souffle tiède sur

sa gorge, ses mains qui le retenaient là, et le sentiment bouleversant, inédit, d'être enfin à la juste place, pour la première fois depuis des années, quand…

La porte d'entrée claqua. « Papa ? Tu es là ? » Michel se figea. Adèle également. Dans la pénombre, leurs regards se croisèrent, traversés d'une panique muette, une même pensée battant dans leurs tempes. Clara. Des pas montaient l'escalier, agiles et vifs, ceux d'une adolescente de quatorze ans qui monte comme si la maison lui appartenait. « Papa, tu ne sais pas ? Madame Ferrier est malade, pas cours demain ! Maman m'a déposée, je dors ici ! Papa ? »

Michel bondit hors du lit, plus leste qu'il ne se serait cru, faillit trébucher sur le pantalon abandonné au sol, attrapa à tâtons le premier vêtement venu, le tee-shirt d'Adèle, le reposa, en saisit un autre, l'enfila à l'envers, son slip, vite. Adèle, nue, pétrifiée, se drapa dans le drap, tâchant de préserver quelque dignité dans la précipitation. « Une seconde ! » s'écria Michel, la voix trop aiguë, étranglée, d'une invraisemblable maladresse. Trop tard. La porte s'ouvrit.

Clara apparut sur le seuil, le sac à l'épaule, paisible, souveraine, comme si ce mardi soir n'avait rien d'inhabituel. D'un regard, elle embrassa la scène. Le lit défait, les vêtements éparpillés, son père en slip, affublé d'un tee-shirt à l'envers, les cheveux en bataille, les lunettes de travers. Et, lovée dans le lit, blottie sous les draps, une inconnue, recroquevillée jusqu'au menton, les joues empourprées, la chevelure éparse sur l'oreiller.

Un silence tomba. Pas un silence ordinaire : Le silence. Celui où l'on croit percevoir la rotation de la terre. Clara cligna des yeux. Un sourire, lent, immense, triomphal, s'épanouit sur ses lèvres. Ce sourire d'adolescente qui sait qu'elle a remporté la partie. « Oh. » Michel entrouvrit la bouche. Nul son n'en sortit. Adèle, encore lovée dans le drap, tenta d'esquisser un sourire, lequel se mua en une grimace égarée, naufragée sur les rivages de l'embarras. Clara, avec une lenteur calculée, commença à refermer la porte, savourant la pesanteur de l'instant.

Elle désigna Michel, puis Adèle, puis Michel encore, d'un geste précis. « Donc. C'est elle. Adèle.» Ce n'était même pas une question, à peine une constatation. « Celle qui, dis-tu, n'est pas ta copine. Que tu héberges, charitablement, sous prétexte de difficultés. Et que, par une singulière coïncidence, l'on retrouve dans tes draps, un mardi soir, à vingt-deux heures. »

Michel déglutit avec peine. « Clara, je peux t'expliquer… »Elle sourit : « Oh non, surtout pas. » Les paumes tendues devant elle, Clara les arrêta d'un geste souverain, signe universel d'une lassitude achevée. « Inutile. Tout est limpide. Parfaitement limpide. » Elle recula d'un pas, saisit la poignée de la porte. Mais avant de disparaître, elle repassa la tête, malice au coin des lèvres, les prunelles étincelantes : « Bonsoir Adèle. Enchantée. Je suis Clara, la fille de l'homme qui porte son tee-shirt à l'envers. »

La porte se referma doucement. On perçut le galop léger de Clara dans l'escalier, suivi de son rire cristallin. Puis, du rez-de-chaussée, sa voix jaillit, triomphale et badine : « Je prends ma chambre ! T'inquiète pas, je mets mes écouteurs ! » Le silence retomba, dense et vibrant. Michel, figé au centre de la chambre, tee-shirt à l'envers, lunettes de guingois, chercha Adèle du regard. Elle le contemplait aussi. Et soudain, le rire jaillit d'elle, d'abord fragile, hésitant, puis torrentiel, incontrôlable, la secouant tout entière, perlant au coin de ses cils, le drap glissant sur ses épaules. Michel, vaincu, s'affaissa au bord du lit, emporté à son tour par ce rire absurde, délivrant, somptueux.

« Ta fille… » Balbutia Adèle entre deux hoquets. « Oui. - Elle est absolument terrifiante. - Je sais. » Leurs regards se croisèrent, le rire s'évanouit, laissant place à une douceur nouvelle, suspendue. Adèle tendit la main, remit doucement les lunettes de Michel en place sur son nez ; ses doigts effleurèrent sa tempe, suivirent la courbe de sa joue. « Ton tee-shirt est à l'envers », souffla-t-elle. « Je sais aussi. »

Un dernier sourire, complice, saturé de la fièvre et des promesses de la nuit, de tout ce que l'aube pourrait encore dévoiler. Ils n'étaient plus seuls. Ni l'un, ni l'autre. Et, dans la chambre voisine, une adolescente de quatorze ans, écouteurs vissés sur les oreilles, souriait dans la pénombre en écrivant à sa mère « Maman. Papa a une copine. Et elle est supercool. »

Chapitre 7 : Fuite.

Clara avait déjà tout compris. Même avant de descendre, avant de poser le pied sur la première marche de l'escalier, c'était clair dans sa tête. Elle l'avait senti tout de suite, à l'odeur du café frais et des toasts grillés qui flottait dans la maison. Son père ne faisait jamais de toasts. Puis il y avait ce murmure de deux voix qui venaient de la cuisine : une grave et familière, l'autre plus douce, plus basse, qu'elle avait entendue pour la première fois la veille au soir. Et surtout, il y avait ce

drôle de silence entre les phrases, un silence qui n'avait rien à voir avec celui qui régnait depuis le divorce.

Elle avait débarqué pieds nus, les cheveux en vrac. Elle portait un vieux tee-shirt de son père qui lui tombait sur les genoux, et deux chaussettes qui n'allaient pas ensemble. Elle s'était arrêtée sur le seuil de la cuisine et les avait regardés. Son père, planté devant la cafetière, les lunettes de travers (comme d'habitude), s'agitait avec une énergie joyeuse qui ne lui ressemblait pas. Adèle, assise à table, tartinait ses biscottes avec un sérieux presque exagéré. Ils se jetaient des regards toutes les trois secondes. Clara avait compté. Exactement toutes les trois secondes.

Ils sont complètement ridicules, pensa-t-elle. Mignons, mais ridicules.

Elle s'était assise, avait attrapé une biscotte, croqué dedans, et avait lancé, la bouche pleine : « Alors. Vous êtes ensemble. » Pas vraiment une question. Son père avait failli renverser le café. Il avait cette tête qu'il faisait quand on le prenait la main dans le sac : les yeux écarquillés, la bouche entrouverte, comme un poisson rouge sorti de son bocal. Clara adorait cette expression. Adèle, elle, n'avait pas bronché. Elle avait soutenu le regard de Clara sans ciller. « On en est là, oui. » Au moins, celle-là ne fait pas semblant, nota Clara.

Elle s'était tournée vers Adèle, sérieuse comme une journaliste. « T'as quel âge ? Tu fais quoi dans la vie ? T'es d'où ? Pourquoi t'étais en prison ? Tu l'aimes bien, mon père, ou c'est juste pour la maison ? - Clara ! » Protesta Michel. Adèle lève la main, tranquille. « Laisse. Elle a le droit de savoir. » Et elle répondit à tout, un truc après l'autre, sans tourner autour du pot : Trente-neuf ans. Rien pour l'instant. De près d'Aubenas, mais un peu de partout en fait. Cinq ans pour une manif qui a mal tourné, pris la matraque d'un flic et lui avait cassé la tête avec. Et non, ce n'est pas pour la maison. « Ton père m'a offert une barre chocolatée dans une station-service le jour de ma sortie. Depuis, il n'arrête pas de me surprendre. »

Clara réfléchit un moment, les yeux plissés, le menton dans la main. Cette femme avait fait de la prison. De la vraie. Pas comme dans les films. Cinq ans. Elle essaya d'imaginer cinq ans sans téléphone, sans ses amies, sans pouvoir sortir quand elle voulait, et franchement, cinq jours déjà, c'était impossible. Et là, cette femme était assise dans la cuisine de son père, en train de tartiner des biscottes, et elle répondait

à ses questions comme si de rien n'était.

« OK. T'es cool, » décréta-t-elle, avant de replonger dans son téléphone. Affaire classée.

Du coin de l'œil, elle vit son père et Adèle échanger un regard. Ce regard-là, vous voyez, celui que les adultes croient discret alors qu'en vrai, c'est le truc le plus flagrant du monde.

Après le petit-déj, son père avait dit qu'il devait filer au labo de Privas. Clara avait vu qu'il traînait un peu dans l'entrée, la clé de la SM à la main, les yeux qui faisaient des allers-retours entre Adèle et elle. Elle avait compris. Il n'avait pas peur d'elles, non. Il avait peur pour elles. C'était nouveau. Son père n'avait jamais eu peur de rien. Enfin, il savait planquer sa peur derrière son humour et ses phrases sans fin. Mais là, c'était autre chose. Il avait changé, on lisait la tension dans ses épaules, la méfiance dans son regard, Clara ne lui connaissait pas ça. « Tu peux embrasser ta copine devant moi, papa… » Il avait souri, baiser rapide sur les lèvres.

« Je rentre avant midi », avait-il lancé. Adèle avait fait un signe de tête. « Vas-y. On bouge pas. »

La SM avait démarré. Ce bruit de moteur, grave et doux, qui voulait dire : papa s'en va. Clara était montée dans sa chambre, s'était jetée sur son lit, casque audio sur la tête. Sauf qu'elle n'écoutait pas vraiment. Elle pensait à Adèle. À sa façon de se tenir droite, raide, les mains toujours bien en vue. À ses yeux, ce brun noisette, parfois tendres, parfois durs comme la pierre. Clara avait vu des prisonniers dans des docs, ils avaient tous ce truc : surveiller l'espace, ne jamais tourner le dos à une porte. Adèle faisait pareil, mais avec une sorte de grâce. Presque personne ne le remarquait. Sauf elle.

Elle a un truc, cette femme, pensait Clara. Un truc que les gens normaux n'ont pas.

Un peu après dix heures, la porte de la chambre avait claqué. Adèle était là, et son visage n'avait plus rien à voir avec celui du matin, quand elle beurrait les biscottes avec son demi-sourire. Ce n'était plus la même personne. Une inconnue, presque. « Clara. Debout. Maintenant. On s'en va. »Sa voix, basse, coupante, sans un gramme d'émotion. Clara avait enlevé ses écouteurs, écarquillant les yeux. « Quoi ? Pourquoi ? - Des hommes arrivent. Les mêmes qui ont menacé ton père. Ils ne doivent pas te trouver ici. Enfile tes chaussures, rien d'autre. Suis-moi. »

Dans les yeux d'Adèle, Clara avait vu un truc jamais croisé chez un adulte : pas de la peur, non. Quelque chose de plus froid, plus vieux. Comme une détermination brute, minérale, qui aurait balayé d'un coup tout le vernis, la civilité, le sourire, les tartines, et laissé remonter l'animal qui avait survécu cinq ans en cage. Clara avait mis ses baskets sans discuter. En bas, quelqu'un cognait à la porte. Des coups lourds, sûrs d'eux. « Professeur Lans ! Sécurité Sonafi ! Ouvrez ! »

Adèle avait chopé Clara par le poignet et l'avait tirée vers l'escalier qui descendait au garage. Elle se déplaçait sans bruit, comme Clara l'avait déjà vue faire le matin, mais maintenant elle comprenait : ce n'était pas de l'élégance, c'était de la survie. Elles étaient descendues dans le noir, l'escalier étroit, puis le garage s'était ouvert devant elles. À moitié enterré dans la falaise, frais, sombre, ça sentait l'huile et la pierre mouillée, une odeur que Clara associait à son père depuis toujours. Au fond, la roche, brute et vieille. La Bonneville attendait, à côté de la place vide de la SM. L'anglaise était là, froide, indifférente au reste.

Adèle avait lâché le poignet de Clara, avait pris le casque de Michel suspendu au guidon et le lui avait tendu. « Mets ça. - Tu sais conduire une moto ? » avait demandé Clara, avec cette pointe d'incrédulité dans la voix, malgré la peur. Adèle avait enfourché la Triumph d'un geste sûr, après avoir récupéré un vieux casque sur une étagère. « Le berger chez qui je vivais avant la prison avait une vieille trial. Trois ans sur les pistes de l'Ardèche. » Elle avait tourné la clé. Le moteur avait toussé, puis s'était mis à battre, régulier, presque rassurant. « Monte. Accroche-toi fort. »

Au-dessus, la porte d'entrée avait cédé. Des voix, des pas lourds dans le salon. Quelqu'un avait crié.

Adèle avait démarré. La petite porte du garage donnait sur un chemin de terre, à l'arrière de la maison, entre les chênes verts. Ça rejoignait une petite route communale, paumée. Michel le lui avait montré la veille, sans imaginer qu'elle s'en servirait vraiment. La Bonneville avait jailli du garage dans un grondement sec, et elles étaient parties à toute allure.

Clara n'avait jamais eu aussi peur, jamais. Ce n'était pas la peur qu'on s'offre devant un film d'horreur, celle qui amuse et qui fait frissonner, bien au chaud sur le canapé. Non, cette peur-là était brute,

viscérale, elle broyait le ventre, la privait d'air. Elle serrait la taille d'Adèle comme si sa vie en dépendait. Le vent s'engouffrait sous son casque trop grand, le paysage filait, strié de vert et de brun, et la moto penchait dans les virages à des angles qui semblaient défier la logique. Tout son corps criait d'arrêter, mais la Bonneville dévorait le chemin. Le sentier était pourri, étroit, défoncé, plein d'ornières et de racines. Une voiture s'y serait plantée direct. Mais la Bonneville, basse, légère, glissait entre les pièges comme un animal rusé. Adèle conduisait comme si elle était née pour ça, le corps penché, les bras souples, chaque dérapage corrigé d'un mouvement de hanches, sans hésiter, sans mot dire, comme si c'était aussi naturel que respirer.

Clara se disait : Elle est folle, complètement folle. Et en même temps, elle voit tout, elle maîtrise tout. Le chemin avait débouché sur une petite route goudronnée qui serpentait entre les châtaigniers, à flanc de colline. Adèle ouvrit les gaz. Le moteur de la Triumph répondit, ses soixante-cinq chevaux lâchés dans un grondement féroce. Clara sentit l'accélération la plaquer contre Adèle. Quatre-vingts. Cent. Cent vingt sur une départementale où son père n'aurait jamais dépassé les soixante.

Derrière, un SUV noir déboula aussi. Là où la Bonneville dansait, le SUV raclait les bas-côtés, le pare-chocs frôlant les murs de pierre »Ils nous suivent ! » Cria Clara, le vent lui coupant la voix. « Je sais ! Accroche-toi ! » Répondit Adèle. Sans prévenir, Adèle quitta la route, vira à droite et fonça sur un chemin forestier, un mince sillon de terre entre deux rangées de chênes. Le passage était si étroit que les genoux de Clara touchaient presque les branches. La moto bondissait, vibrait, l'échappement racla une pierre. La Bonneville encaissait, souple, le bicylindre grondait à bas régime, prêt à tout.

Le SUV essaya de suivre. Clara entendit son moteur rugir, puis un choc mat, le crissement du métal, et puis plus rien, un coup de klaxon furieux, puis le silence. Mais Adèle continuait, implacable. Et Clara comprit pourquoi quand elle osa un regard en arrière : une deuxième voiture, plus petite cette fois, un break noir, fonçait sur une route parallèle. Elle déboucha à un carrefour, à moins de deux cents mètres. Clara sentit son estomac remonter dans sa gorge. « Adèle ! Deuxième voiture ! »

Adèle jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, à peine une seconde, puis elle accéléra encore. La route plongeait maintenant vers la vallée de l'Ardèche, enchaînant les lacets serrés, bordée de vieux murets effondrés et de châtaigniers énormes qui soulevaient l'asphalte. Là, la Bonneville était dans son élément. Nerveuse, précise, elle

mordait la route comme une lame. Adèle enchaînait les virages, inclinant juste ce qu'il fallait, le genou frôlant le bitume dans les épingles les plus serrées. Clara, collée à elle, fermait les yeux, les rouvrait, incapable de regarder, incapable de ne pas regarder.

Le break suivait, enragé, mais il perdait du terrain à chaque virage. Trop large, trop lourd, pas fait pour ce genre de route. Clara entendait ses crissements résonner dans ses côtes, tandis que la Triumph grondait, imperturbable. Elles filèrent à toute allure à travers un hameau. Un chien s'était mis à aboyer. Une vieille femme, plantée sur le pas de sa porte, les suivit du regard, l'air à la fois choquée et un peu énervée. Puis la route s'enfonça dans une forêt de chênes verts, sombre et fraîche, le goudron tacheté de feuilles mortes et de gravier. Adèle ne ralentissait pas. Elle garda la vitesse, cent à l'heure, dans ce sous-bois où on voyait à peine trente mètres devant. Clara serrait les dents si fort qu'elle sentit ses mâchoires vibrer.

« On va mourir, » pensa-t-elle. Puis, tout de suite après : « Non. Elle sait ce qu'elle fait. Elle sait. » La route grimpa, serpentant le long d'une crête calcaire d'où l'on dominait toute la vallée. Soudain, le vent se leva, violent, de côté, et la moto tangua. Adèle corrigea d'un mouvement de bassin, comme par réflexe, et Clara, pétrifiée, sentit ce geste la traverser, comme une vague, de la hanche d'Adèle à la sienne. La moto se stabilisa. Le paysage donnait le vertige : à gauche, la roche à nu ; à droite, le vide, et tout en bas, l'Ardèche scintillait comme un fil d'argent.

Le break avait disparu. Clara ne l'entendait plus. Mais Adèle ne se retourna pas, ne ralentit pas, continua de pousser la Bonneville sur la crête comme si leur vie en dépendait encore. La route finit par redescendre. Un virage en aveugle, caché par une touffe de genêts en fleurs. Adèle le prit à l'instinct, la moto penchée à quarante-cinq degrés, les pneus mordant le gravier. Et c'est là que tout bascula. Un trou dans l'asphalte, planqué sous les feuilles, gros comme un ballon de foot. La roue avant s'y engouffra. Le choc secoua tout le cadre, sec et brutal, et Clara entendit un bruit qu'elle n'oublierait jamais : un claquement métallique, puis un sifflement aigu. La fourche avait encaissé, mais quelque chose lâcha dessous, un bras de suspension, une pièce dont Clara n'aurait jamais su dire le nom.

La Bonneville se mit à vibrer. Pas ce grondement habituel du bicylindre, non, c'était un tremblement malade, irrégulier, comme un cœur qui battait de travers. La direction devint molle, floue. Adèle le sentit avant Clara. Elle ralentit, la mâchoire serrée, les bras tendus, luttant pour garder la moto droite. « La fourche est foutue », dit-elle.

Sa voix n'avait rien de paniqué. Un simple constat, froid, net.

Elle réussit à atteindre un terre-plein d'herbe, loin de la route, sous un immense châtaignier. La Bonneville s'arrêta là dans un dernier soubresaut, le moteur toussant deux fois avant de s'éteindre. La roue avant était de travers, penchée à un angle qui ne laissait aucune chance de réparation ici. Le silence tomba. Un silence énorme, presque insolent de beauté après toute cette violence. Les collines s'étendaient à perte de vue, dorées, indifférentes.

Clara descendit de la moto sur des jambes molles. Elle enleva son casque, aspira l'air chaud de juin, et regarda la Bonneville. La belle anglaise reposait sur sa béquille, penchée, blessée, et cette image lui serra le cœur. La moto venait tout juste de leur sauver la vie, et elle l'avait payée de la sienne. Adèle s'était accroupie à côté d'elle, passant la main sur la fourche tordue, le chrome rayé. La façon dont elle la touchait, douce, presque comme si elle disait adieu à un animal de compagnie qui venait de rendre son dernier souffle.

« Tu vas bien ? » demande-t-elle à Clara. Et dans ces deux mots, Clara entendit quelque chose qu'elle n'attendait pas : de l'inquiétude. Pas pour elle-même. Pas pour la moto. Pour Clara. « Je… oui. Je pense. » Clara s'était assise dans l'herbe, les mains sur les genoux, essayant de calmer son cœur pour qu'il reprenne un rythme normal. « C'étaient qui, ces types ? »

Adèle s'était installée à côté d'elle. « Des gars de Sonafi. La boîte où bosse ton père. Ils sont déjà venus. La dernière fois, ton père les a accueillis avec une bouilloire d'eau bouillante. » Clara l'avait fixée. « Une bouilloire ? - Pleine, » précise Adèle. Silence. Puis Clara avait éclaté de rire, un rire mince, tremblant, qui relâchait un peu la pression. « Mon père a attaqué quelqu'un avec une bouilloire. Mon père. L'homme qui met dix minutes à choisir entre deux yaourts. »

Adèle avait souri. Cette fois, c'était un vrai sourire. « Il est plus courageux qu'il ne le croit. » Elle n'est pas seulement cool, pensa Clara. Elle est héroïque. « Adèle ? Tu as eu peur ? » Une pause. « Oui. Vraiment peur. » Clara soupira : « On aurait pas dit. - Tu mets la peur de côté. Tu la ranges dans une boîte, tu fermes le couvercle, et tu t'en occupes plus tard. On apprend ça vite, en prison. - Et quand tu ouvres la boîte ? - Tu pleures un bon coup. De préférence sous la douche, comme ça personne ne voit. »

Clara s'était rapprochée, assez pour que leurs épaules se touchent. Elle n'avait rien dit. Elle n'en avait pas besoin. Elles étaient restées là,

côte à côte, dans l'herbe grillée par le soleil. Clara avait sorti son téléphone de sa poche arrière : « Papa. Des gars sont venus à la maison. T'inquiète pas, Adèle m'a fait sortir avec la moto. On est en sécurité. La Bonneville est morte, par contre. On est en bas du point de vue de la Chavade, rejoins-nous. » Elle avait hésité, puis ajouté : « PS : Elle est vraiment géniale, ta meuf, Papa. Garde-la. »

La SM était arrivé environ vingt-cinq minutes plus tard, bien plus vite que Michel n'osait normalement conduire. Il s'était arrêté en trombe, avait sauté hors de la voiture, et Clara s'était précipitée dans ses bras. Il l'avait serrée fort, avait enfoui son visage dans ses cheveux, incapable de prononcer le moindre mot. Adèle les avait rejoints dans une douce étreinte à trois.

« C'est bon, Papa. Je vais bien, » avait murmuré Clara, et honnêtement, c'était elle qui l'apaisait. Il avait finalement lâché sa fille et s'était tourné vers Adèle. « Merci. Sa voix était rauque. Merci pour Clara. » Adèle avait secoué la tête. « C'est ta fille, Michel. » Michel était descendu jeter un coup d'œil à la Bonneville. Le fourreau était fissuré, la fourche complètement tordue. Il n'avait rien dit, mais Clara avait vu sa mâchoire se crisper. Cette moto, elle le savait, c'était l'une des rares choses auxquelles son père tenait vraiment. « Il faut qu'on rentre », avait dit Michel. Sa voix avait changé. La panique avait disparu, remplacée par une froideur que Clara ne lui connaissait pas. « Mes données. Trois ans de travail sur les disques durs dans le bureau. Si Sonafi entre et saisit tout, c'est fini. »

« Ils pourraient encore être là, » avait dit Adèle. « Je sais. Mais les données ne peuvent pas attendre. Il doit y avoir quelque chose qui leur fait peur, il faut que je trouve quoi. » Clara les avait écoutés échanger. L'idée de retourner dans cette maison lui avait glacé le sang. Mais elle comprenait. Son père n'était pas un casse-cou. Il ne faisait pas ça pour l'adrénaline. C'était pour la science. Trois ans de travail. Et savoir qu'une entreprise ferait n'importe quoi pour tout faire disparaître.

Personne n'avait parlé sur le trajet du retour dans le SM. Adèle devant, Michel au volant, Clara à l'arrière, serrant son téléphone comme un porte-bonheur. En approchant de Baza, Adèle était descendue pour aller voir à pied. Elle était revenue cinq minutes plus tard. « Ils sont partis. La porte est défoncée. » Ils étaient rentrés. Michel s'était assis devant son ordinateur. L'écran s'était allumé, la session s'était ouverte. Tout était là. Trois ans de données sur la « dévoreuse » : séquences génétiques, analyses de sol, résultats d'expériences, premiers rapports. Et quelque chose là-dedans qui

faisait peur à Sanofi au point de les mener au meurtre. Il transféra toutes les données sur un disque dur miniaturisé et l'enfouit dans sa poche.

Mais il n'avait pas fini. Il ouvrit un terminal, tapa des commandes que Clara ne comprenait pas, et lança un effacement sécurisé sur les deux disques durs. L'écran se couvrit de lignes qui défilaient à toute vitesse. « Même un labo forensique ne récupérera rien », expliqua-t-il. Puis il se connecta à distance au serveur du labo de Privas. Même manœuvre, même purge. Trois ans de boulot scientifique s'effacèrent, ne subsistant plus que sur un petit disque dur portable de dernière technologie.

Adèle apparut dans l'embrasure de la porte. « Michel. Il faut filer. Maintenant. Ils vont revenir, et la prochaine fois ils ne se contenteront pas de retourner les coussins. » Michel hocha la tête. Il grimpa à l'étage, balança quelques fringues, des papiers, le chargeur de l'ordi dans un sac, avant de réaliser qu'il n'y avait plus d'ordi. Il redescendit, s'arrêta au milieu du salon saccagé, fit le tour du regard. Clara vit passer sur le visage de son père un truc qu'elle n'y avait jamais vu : pas la peur, pas la rage, mais le deuil. Le deuil d'une vie normale, envolée. Michel fit demi-tour, et ils quittèrent la maison de Baza sans se retourner.

Une fois dans la SM, Michel sortit son téléphone et appela Duflot. Il ne s'attarda pas en bavardages, alla droit à l'essentiel. Duflot donna une adresse – enfin, des indications. Il évoqua une route départementale après Villeneuve-de-Berg, un chemin de terre derrière un portail vert, un bâtiment en pierre qui ressemblait à une bergerie abandonnée, rien de très remarquable. « Vous serez tranquilles là-bas, » assura Duflot. « Personne connaît ce coin. Même l'université l'ignore. »

Ils parcoururent vingt kilomètres en silence. Clara, installée à l'arrière, regarda défiler les collines de l'Ardèche. Le paysage était toujours aussi beau, mais cette fois, elle le trouva presque cruel, tant il paraissait indifférent à ce qu'ils traversaient. « On va te déposer à la gare, tu te sens de prendre le train toute seule ? – Beh oui, papa, j'ai déjà fait ça des dizaines de fois- Bon ok, ma fille, on reste en contact » Ils la déposèrent, ils l'embrassèrent, et Adèle et Michel reprirent la route.

Le portail vert finit par apparaître. Le chemin, étroit et bosselé, serpentait au milieu d'une chênaie avant de déboucher sur une petite clairière. Là, un bâtiment bas, en pierre, envahi de lierre, semblait les

attendre. On aurait cru une vieille ferme, un abri oublié sur le versant d'une colline. Seule une antenne satellite plaquée contre le mur révélait que ce n'était pas simplement un refuge de berger.

Michel poussa la porte. L'intérieur se révéla basique, presque austère, mais il ne manquait rien. Une grande pièce, un sol en dalles, des paillasses de labo, un microscope sous sa housse, un vieux réfrigérateur à échantillons ronronnant dans un coin. Un ordinateur fatigué mais robuste trônait au milieu d'une pile de revues scientifiques. Deux lits bas contre le mur, couvertures militaires soigneusement pliées. Dans l'alcôve au fond, une mini-cuisine : réchaud à gaz, boîtes de conserve, évier ébréché.

Adèle inspecta l'ensemble comme une agente immobilière un peu sceptique. « C'est… rustique. »

Michel fit l'inventaire des provisions. Quelques boîtes de cassoulet, des sardines, du riz, du café soluble, et une bouteille de saint-joseph. Duflot avait jugé cela indispensable, apparemment. Adèle alluma le réchaud, fit chauffer de l'eau, prépara un café qui n'avait de café que le nom. Michel y goûta, grimaça. « C'est infect. - C'est du café de survie, » répondit Adèle. « Le goût, c'est du luxe. »

Michel la fixa. Dans cette phrase, prononcée sans amertume, elle entendit toute une vie. Cinq ans de café de prison. Cinq ans où le luxe, c'était juste pouvoir ouvrir une fenêtre, sentir l'odeur d'un livre neuf, ou prendre une douche sans qu'on vienne cogner à la porte. Ce soir-là, la lumière s'était éteinte doucement. Michel avait branché le disque dur sur l'ordinateur de Duflot. Il avait vérifié les fichiers, les séquences, tout. Rien ne manquait. Il avait poussé un long souffle. Ses épaules s'étaient relâchées. Pour la première fois de la journée, il avait eu l'air à nouveau humain. «Il parcourut les dossiers : « Qu'est ce qui pouvait bien affoler Sanofi à ce point ? » Il éteignit l'ordi, et décida de faire une analyse précise demain.

Ils avaient mangé du cassoulet en boîte, assis par terre sur des couvertures militaires. Une vieille lampe tempête, dénichée par Michel sous l'évier, projetait une lumière jaune sur leurs visages fatigués. Clara avait mangé sans parler. Le téléphone collé contre sa cuisse, elle sentait son poids. Ce n'était plus juste un objet, c'était tout ce qu'il y avait dedans. Dehors, la nuit de l'Ardèche étouffait le mas. Elle était dense, silencieuse, pleine de grillons et de chouettes qu'on ne voyait jamais.

Plus tard, allongés sur leur lit, après quelques moments tendres, ils

écoutèrent la nuit. Le ronron du frigo à échantillons, les grillons, leurs respirations, calmes, régulières, comme s'ils s'étaient accordés s'étaient accordés. Dehors, les étoiles brillaient plus fort qu'à Privas, où la lumière des villes efface tout. Le monde restait dangereux, imprévisible, flippant. Mais pour la première fois depuis son divorce, Michel eut l'impression d'être exactement là où il fallait.

## Chapitre 8 : La découverte.

Michel s'était éveillé dans une lumière tamisée, traversée de nuances cendrées. Celle-ci n'avait rien de commun avec la clarté pesante et maculée de la ville, toujours couverte d'une pellicule de poussière, de ce voile opaque qui escamote les couleurs. Ici, tout semblait lavé par la fraîcheur des aubes rurales, ce fragile entre-deux où la journée, encore indécise, hésite à s'offrir pleinement au tumulte du monde. Un instant, il demeura incertain, le cerveau engourdi, les souvenirs flottant dans une brume diffuse. Puis, lentement, la réalité s'imposa : il se trouvait au refuge de Duflot, prisonnier de cette bâtisse aux murs de pierre glacials, dans une atmosphère imprégnée du parfum pénétrant du bois ancien, humide et résineux. Tout près de lui, Adèle sommeillait encore, sa respiration paisible et régulière ponctuant le silence de l'aube. Son épaule recueillait son souffle léger, et il sentait la chaleur de sa peau, perceptible à travers le tissu fin du tee-shirt qu'elle n'avait pas ôté pour la nuit.

Michel n'osa bouger. Il demeura ainsi, immobile, attentif à la cadence de cette respiration qui lui rappelait l'existence de la douceur, à la chaleur rassurante qui émanait d'elle et lui traversait le cœur. Les cheveux d'Adèle effleuraient son cou, provoquant à chaque mouvement un frisson ténu, presque enfantin. Sa main, abandonnée sur le torse de Michel, semblait s'y être posée avec la confiance absolue de ceux qui n'ont plus besoin de se protéger. Ce simple contact lui serra la gorge d'une émotion qu'il ne savait pas nommer.

Des années durant, il avait éprouvé le besoin de tout comprendre, de tout disséquer, allant jusqu'à traquer dans l'infiniment petit des réponses à ses angoisses. Les bactéries, les séquences d'ADN, les raffinements de la chimie organique : rien ne lui échappait, il savait modéliser, anticiper, déduire. Pourtant, en cet instant suspendu, il dut reconnaître l'impuissance de la raison. Ce qu'il éprouvait là, il n'existait ni équation ni théorie pour l'expliquer. Une certitude simple et radicale montait en lui, dépouillée de toute ambigüité : il l'aimait. Non pas l'idée de l'amour, ni l'image embellie d'une compagne rêvée.

Il aimait Adèle, avec l'intégralité de ses failles et de ses forces, avec ses cicatrices visibles, et celles, cachées, que nul autre n'aurait su deviner. Il aimait jusque dans ses manies les plus singulières, sa façon d'étaler le beurre sur les biscottes, comme s'il s'agissait d'un rite empreint de gravité, ses silences lourds des souvenirs de captivité, et cette force tranquille, presque stoïque, qui, la veille, avait sauvé Clara.

Adèle ouvrit les yeux soudainement, sans la lenteur brumeuse du réveil de Michel. Il y eut dans ce geste une détermination, comme si, en elle, la lumière s'était allumée d'un coup, chassant les ombres. Elle le fixa longuement, sans le moindre sourire, mais avec cette intensité dans le regard, ces prunelles couleur noisette plongées dans les siennes, qui rendaient toute parole superflue. Dans ce face-à-face silencieux, le reste du monde s'effaçait, repoussant au loin les menaces et les incertitudes.

« Bonjour, » murmura-t-il. « Bonjour, » répondit-elle, sa voix rauque, éraflée par le sommeil. Elle demeura immobile, ses traits graves. Puis, dans un souffle à peine audible, elle confia : « Je crois que je t'aime, Michel. »

Ce n'était point une déclaration théâtrale, ni l'expression d'un amour idéalisé. Les mots tombaient comme une évidence, portés par une simplicité qui désarmait Michel et le touchait en plein cœur. En entendant ces paroles, il sentit en lui se relâcher une tension ancienne, une crispation dont il n'avait pas eu conscience et qui, soudain, le quittait. « Moi aussi, » répondit-il, et un sourire, un peu gauche, naquit sur ses lèvres.

Adèle se pencha vers lui, scella leurs lèvres d'un baiser long et profond, un baiser sans empressement, comme s'ils disposaient de l'éternité devant eux. Les mains d'Adèle, d'abord hésitantes, glissèrent sous son tee-shirt, effleurant sa peau, et il frémit, envahi d'un frisson intense, presque douloureux. Ils s'unirent alors, avec lenteur et délicatesse, dans cette lumière grise qui naissait, enveloppés des vieilles couvertures militaires et du ronflement sourd du réfrigérateur à échantillons. Leurs gestes, leurs souffles, leurs regards se substituaient aux mots, dessinant un langage secret, fait de tendresse et de confiance absolue. Lorsque l'étreinte cessa, ils demeurèrent enlacés, la poitrine haletante, mais l'âme apaisée comme rarement auparavant. Le silence, à présent, n'était plus vide, mais plein de leur présence l'un à l'autre.

« Nous sommes véritablement dans la merde, n'est-ce pas ? » glissa Adèle, la tête nichée dans le creux de son épaule, un sourire imperceptible effleurant ses lèvres. Michel ne put retenir un éclat de rire, un rire pur, qui allégea d'un coup la lourdeur de la veille. « Oui, sans doute, » répondit-il. Alors Adèle, resserrant son étreinte, conclut dans un souffle : « Mais nous sommes ensemble. »

Dans cet aveu dépouillé de toute fioriture, Michel éprouva au plus profond de son être l'éveil d'une force insoupçonnée, pourvu que l'on ne soit pas livré à la solitude. Il répondit d'une voix à peine audible, mais empreinte d'une conviction nouvelle : « Oui. - Alors, ça ira, » murmura Adèle, avec une douceur qui semblait capable de dissiper les ombres les plus tenaces.

Il aurait tant voulu s'abandonner à cette certitude, se persuader que l'amour, même solide, même tangible, constituait un rempart toutes les violences. Mais la rigueur scientifique qui avait modelé son esprit s'y refusait. Les scientifiques, songeait-il avec une pointe d'amertume, n'avaient jamais cru aux miracles ; ils se contentaient de la vérité, nue, parfois cruelle.

Leur petit-déjeuner improvisé n'avait rien d'un festin : du café soluble, au goût infâme de carton détrempé, des biscottes racornies exhumées du fond d'un placard oublié. Michel avait posé ses lunettes rondes sur l'arête de son nez, puis il avait allumé l'ordinateur de Duflot, connecté le disque dur externe. L'écran, après quelques hésitations, s'était illuminé, révélant une mosaïque de dossiers : des centaines de fichiers, condensant trois années de labeur acharné, de nuits blanches et de doutes.

« Bon, » souffla-t-il, sans savoir s'il s'adressait à lui-même ou à Adèle. « Il y a quelque chose, dans ces données, qui effraie suffisamment Sonafi pour qu'ils se soient permis de forcer ma porte, de terroriser ma fille, et d'envisager peut-être de me faire disparaître si cela s'avérait nécessaire. Je dois comprendre quoi. »

Adèle, s'installant à ses côtés, une tasse de ce breuvage infect entre les mains, proposa, d'un ton à la fois hésitant et résolu : « Puis-je t'aider ? - Reste là. C'est déjà infiniment précieux. » Il avait alors entrepris de relire les rapports de synthèse, ces documents qu'il avait rédigés à l'intention des cadres de Sonafi,. Concentré, il relut chaque ligne, chaque remarque. La bactérie Pseudomonas phagocytis, surnommée par commodité « la Dévoreuse », avait la capacité, désormais avérée, de décomposer les plastiques PET, PP, HDPE, les réduisant en composés organiques simples avec un rendement qui eût

fait pâlir plus d'un expert. Sa croissance était fulgurante, sous réserve d'une surveillance stricte. Toutefois, rien dans ces résultats n'apparaissait suffisamment révolutionnaire pour justifier la panique manifeste de Sonafi.

Plongeant plus avant dans les abysses des séquences génétiques, Michel passa des heures à éplucher les mutations, les insertions, les délétions, traquant l'anomalie, la singularité. Adèle, fascinée, observait cette métamorphose : l'homme s'effaçait pour laisser place au chercheur, tout entier absorbé par un univers impalpable, dont il savait pourtant déchiffrer les mystères. Parfois, il murmurait à mi-voix, griffonnait à la hâte une note, puis se replongeait dans ses analyses, inlassable.

Soudain, il s'arrêta net, pointant l'écran d'un doigt fébrile. « Regarde, » lança-t-il, l'excitation perçant sous le calme apparent. « Cette mutation, sur le gène alkB. Il y a là quelque chose d'étrange. Je ne me souviens pas l'avoir consignée dans cet état. » Adèle se pencha, tentant de donner le change face à ce déluge de lettres — ATCGGTACG… — auxquelles elle ne comprenait rien. « Ce gène, à quoi sert-il ? - Il code une enzyme impliquée dans la dégradation des hydrocarbures. En principe, la bactérie l'utilise pour métaboliser certains composés. Mais cette mutation… » Il fronça les sourcils, scrutant l'écran. « Elle n'aurait pas dû apparaître, ou alors, elle n'est pas censée modifier le fonctionnement de la bactérie de manière significative. »

Il ouvrit d'autres fichiers, compulsant frénétiquement notes et résultats expérimentaux. Ses doigts dansaient sur le clavier, précis, méthodiques, tandis que derrière ses lunettes, son regard se faisait acéré, presque perçant. « Attends… attends… » Il tomba sur un rapport d'expérience, rédigé six mois plus tôt, relatif à un test mené sur des fragments de plastique PET immergés dans de l'eau du robinet. Le résultat, en apparence, n'offrait guère de surprise : le plastique se décomposait, produisant les monomères attendus. Pourtant, tout en bas du rapport, presque reléguée à la marge, figurait une annotation manuscrite, griffonnée sans doute à la hâte : Présence inattendue de chaînes hydrocarbonées légères dans le milieu. Origine indéterminée. À approfondir.

Michel demeura longuement pensif, relisant plusieurs fois cette note anodine. Il sentit soudain le poids du pressentiment s'alourdir sur sa poitrine. Il se souvenait maintenant de ce soir-là : la fatigue, le sentiment diffus que quelque chose lui échappait, mais aussi l'urgence de passer à une autre expérience, dans l'espoir de comprendre.

Aujourd'hui, face à l'insistance brutale de Sonafi, cette remarque prenait un relief insoupçonné.

Qu'avait-il donc frôlé, sans le savoir, dans ce laboratoire silencieux ? Quelle découverte, dissimulée dans l'enchevêtrement de données, pouvait menacer à ce point les intérêts d'un géant industriel ?

Il leva les yeux vers Adèle, qui attendait, silencieuse mais pleinement présente, et sentit en lui monter une inquiétude nouvelle, froide, méthodique, presque scientifique dans sa précision : il leur fallait creuser, et vite. Là, il ne s'agissait plus seulement de son propre avenir, mais de celui de tous ceux que cette bactérie menaçait désormais d'atteindre. Jamais il n'avait pris le temps de s'y plonger, de fouiller les données, de creuser au-delà des apparences. Le temps lui avait toujours fait défaut, et cela n'avait jamais figuré parmi ses priorités. À ses yeux, il ne s'agissait que d'une contamination banale, d'un incident technique, d'un simple dysfonctionnement dans la manipulation du protocole.

Il laissa échapper un juron à demi-mot, brisant le silence oppressant du laboratoire. Adèle, attentive, s'en inquiéta aussitôt : « Qu'y a-t-il ? – Adèle, quelle la différence entre de l'eau de source et celle du robinet ? » Adèle réfléchit : « l'eau du robinet, au départ n'est pas forcément potable, on y ajoute … du chlore ? »

Il ouvrit un fichier, puis un autre, jusqu'à ce que la compréhension s'impose à lui, fulgurante. Il sut alors qu'il s'était trompé. Ce n'était pas une simple contamination. C'était la bactérie elle-même, dans toute son étrangeté. Dans certaines conditions précises : un peu d'eau, du plastique, une température adéquate, et du chlore, elle ne se contentait nullement de fragmenter le polymère. Non. Elle allait bien au-delà. Les chaînes de polymères étaient scindées, ré agencées, puis, grâce à une enzyme dont il commençait tout juste à appréhender le mécanisme, la bactérie convertissait ces chaînes en hydrocarbures légers. Principalement des alcanes : méthane, éthane, propane, butane.

Pris de vertige, il relut les résultats à trois reprises, refit inlassablement les diagrammes, chercha la faille, l'erreur, le biais possible. En vain. Tout concordait. Il appela Adèle d'une voix sourde, presque tremblante : « Adèle… Je crois que j'ai trouvé. Enfin, on a trouvé. Elle se redressa aussitôt, l'attention soudain aiguë : « Quoi donc ? » Il ôta ses lunettes, se frotta les yeux avec lassitude, les remit avec une lenteur mécanique.

« La bactérie… En présence d'un peu de chlore, Elle ne fait pas que dévorer le plastique. Elle le transforme. Elle le transmute en carburant. Juste une petite erreur, de l'eau du robinet au lieu d'eau pure, on devrait décerner une médaille à l'idiot qui s'est trompé ! » Un silence dense s'installa, où l'on percevait presque le bourdonnement des machines. « En carburant ? » répéta Adèle, incrédule, le regard fixé sur lui, scrutant ses traits » Oui. Pour être exact, elle génère des hydrocarbures, les mêmes molécules que celles que l'on extrait du pétrole ou du gaz naturel. Mais ici, tout part du plastique et d'un peu d'eau chlorée. Il s'était levé brusquement, parcourant la pièce d'un pas nerveux, les doigts enfouis dans sa chevelure en bataille. « C'est inouï… C'est insensé… »

Adèle s'efforçait de suivre le fil de sa pensée, de saisir la portée de ce qu'il énonçait. » Attends… Tu veux dire qu'avec du plastique, du chlore et de l'eau, ta bactérie fabrique du pétrole ?- Pas exactement du pétrole, admit-il, mais des hydrocarbures légers, que l'on peut brûler, utiliser comme carburant. Oui, c'est cela. Plus besoin de raffinerie. »

Il se tourna vers elle et, dans son regard, elle lut une angoisse profonde, une inquiétude qu'elle ne lui avait jamais connue. Il pivota de nouveau vers l'ordinateur, ouvrit un autre fichier, plus ancien. Il s'agissait de tests menés en eau salée : même bactérie, même plastique, mais cette fois, dissous dans de l'eau de mer. Les résultats étaient sans appel : la bactérie assimilait le plastique, mais aucun hydrocarbure n'était produit.

« Avec l'eau salée, le processus heureusement ne fonctionne pas, expliqua Michel d'une voix posée. Le sel inhibe l'enzyme responsable de la conversion. C'est une sorte de garde-fou naturel. Ainsi, il serait possible d'éliminer le plastique des océans sans transformer la mer en nappe de pétrole.

Adèle s'assit lentement, comme accablée par le poids de cette révélation. « Michel… Tu mesures ce que cela implique ? » Il se rassit à son tour devant l'écran, les mains tremblantes, le teint livide. « Oui, » murmura-t-il. « Oui, j'en prends la mesure, peu à peu. »

Ils passèrent l'heure suivante à explorer toutes les conséquences possibles, à déplier une à une les ramifications de cette découverte. Michel parlait sans discontinuer, posant des équations à voix haute, couvrant de notes fébriles des feuilles entières. Adèle l'écoutait, posait des questions précises, le contraignait à pousser chaque raisonnement jusqu'à son terme, à ne rien omettre. « Donc, résuma-t-elle enfin, nous avons là des milliards de tonnes de plastique disséminées partout :

dans les décharges, les océans, les rivières. »

Elle laissa sa phrase en suspens, le poids de leur découverte suspendu dans l'atmosphère, telle une menace silencieuse. Le silence retomba sur le laboratoire, alourdi par la densité des espoirs et des incertitudes qui s'y entrelaçaient, formant une toile invisible de questions sans réponses.

« Oui », murmura-t-elle, la voix à peine audible, comme si prononcer ce mot risquait de faire s'écrouler l'édifice fragile de leurs certitudes. « Et cette bactérie serait donc capable de transmuter l'ensemble de ces résidus en carburant. Gratuitement. » Michel esquissa un sourire empreint d'amertume. « presque Il demeurait nécessaire de trouver la température optimal, le dosage précis de chlore, de maintenir un environnement rigoureusement contrôlé, mais à la portée de n'importe quel kit de chimie niveau collège… Mais, en substance, oui, il s'agissait là d'une transformation d'un rebut en ressource. Un rebut dont l'élimination coûtait cher, qui polluait, qui s'accumulait dans tous les recoins de la planète. »

Adèle se leva avec lenteur, gagnée par une agitation sourde, et s'approcha de la fenêtre. À l'extérieur, le soleil s'élevait paresseusement sur les collines verdoyantes de l'Ardèche, indifférent à la révolution qui se jouait à quelques mètres de lui, comme si la marche du monde ne le concernait guère.

« Et le pétrole ? » demanda-t-elle d'une voix blanche, le regard perdu vers l'horizon. Michel retira ses lunettes et entreprit de les essuyer, d'un geste machinal et distrait, avec le pan de son tee-shirt. « Le pétrole… c'est la fin d'une ère. Pas immédiatement, certes, mais inexorablement. Pourquoi persister à forer à des milliers de mètres sous la mer, pourquoi s'exposer au risque de marées noires, pourquoi continuer à verser des sommes colossales à des monarchies du Golfe, si l'on pouvait produire du carburant à partir de déchets que nous avions déjà en excès ? »

« Les pétroliers », souffla-t-elle, la gorge serrée. « Oui », répondit-il simplement. « Ils perdraient tout. - Absolument. » Elle se retourna brusquement, cherchant dans le visage de Michel une confirmation, un démenti peut-être. « Cela représente combien, toute cette industrie ? » Michel médita un instant, scrutant dans sa mémoire les chiffres effarants de l'économie mondiale. « L'industrie pétrolière… c'est, que dirais-je… quatre ou cinq mille milliards de dollars par an ? Peut-être davantage si l'on inclue la pétrochimie, la fabrication des plastiques, le transport maritime et aérien. »

« Des nations entières vivent de cette manne. L'Arabie Saoudite, le Qatar, les Émirats arabes unis, la Russie, le Venezuela, la Norvège… tous leurs modèles économiques reposaient sur cette ressource. Les routes, les hôpitaux, les écoles, les infrastructures, même leurs armées… tout est soutenu par l'or noir. » Adèle laissa échapper un souffle tremblant. « Et si le pétrole ne vaut plus rien ? »

« Tout s'effondrerait. D'un seul coup. » Il se prit le visage dans les mains, accablé par l'ampleur de ce qu'ils venaient de découvrir. « Des millions de travailleurs se retrouveraient sans emploi. Des gouvernements chuteraient. Il y aurait probablement des guerres, des conflits pour s'approprier les ressources restantes, pour tenter de sauvegarder ce qui pouvait l'être. »

Adèle vint s'asseoir à ses côtés, cherchant dans sa proximité un peu de réconfort. « Mais… il existe aussi un bon revers à cette médaille, n'est-ce pas ? - Évidemment. » Michel ralluma l'écran, dont la lumière blafarde illuminait leurs visages pensifs. « Plus de marées noires. Plus de plateformes pétrolières qui explosent, plus de catastrophes écologiques. Moins de guerres pour le contrôle des puits du Moyen-Orient. On purifie les océans, on recycle le plastique, on réduit les émissions de gaz à effet de serre, car on brûle du carbone déjà présent dans l'atmosphère, et non celui qui avait dormi des millions d'années dans les entrailles de la Terre. »

« Le climat… - Oui. Là, tout bascule. Les équilibres se trouvent bouleversés. Nous pourrions, pour la première fois, infléchir le cours du réchauffement, inverser la tendance de la catastrophe annoncée. » Ils demeurèrent silencieux, perdus dans la contemplation des données qui défilaient lentement sur l'écran, éblouissantes dans la pénombre du laboratoire. Michel gardait les yeux fixés sur ces chiffres qui promettaient un avenir différent, tandis qu'Adèle, elle, l'observait, cherchant à deviner les pensées qui s'agitaient derrière son front plissé.

« Sonafi est informée », dit-elle enfin, la voix empreinte d'appréhension. « Oui. Ils le savent. Ou, à tout le moins, ils s'en doutent. » Michel ouvrit un fichier d'un clic hésitant. « Regarde. Ils m'ont accordé leur soutien financier durant trois années. Ils ont reçu tous les rapports, toutes les données officielles. Mais ces expériences décisives, celles qui prouvaient la conversion en hydrocarbures, je les ai menées de mon côté, poussé par la curiosité. Je ne les ai pas intégrées aux rapports officiels, car je ne comprenais pas moi-même l'ampleur de ce qui se produisait. Je souhaitais d'abord m'assurer de la validité de mes résultats avant d'oser en parler. »

« Ils disposaient de leurs propres laboratoires. Il leur était loisible de reproduire les expériences sans rencontrer le moindre obstacle. « Assurément. Et je ne doute guère qu'ils s'y soient déjà attelés. Ils ont compris, c'est une certitude. » Il se tourna vers elle, l'œil grave. » Sonafi n'est pas qu'une simple fabrique de médicaments, crèmes ou d'eaux de toilette. Cette entreprise œuvre au cœur de la chimie véritable, de la pétrochimie la plus avancée. Elle produit des polymères, des solvants, des additifs destinés à l'industrie pétrolière. Si le marché du pétrole venait à s'effondrer, Sonafi serait entraînée dans sa chute. Ils jouent leur avenir, leur fortune, comprends-tu ? »

« Ils cherchent donc à te réduire au silence. - Oui.- Et à anéantir les preuves.- Oui. » Adèle acquiesça, lentement, le regard plongé dans ses pensées » Mais tu as pris soin de sauvegarder toutes les données. Et la bactérie ? – C'est là que ça devient presque risible, tous les éléments sont déjà présents dans l'environnement, un bec bunsen, un congélateur, une culture de base, et hop, en deux jours, on a notre « Dévoreuse » à la portée de n'importe quel chimiste amateur. »

« Bien. Alors… quelle sera notre démarche ? » Michel ôta ses lunettes et les déposa sur la table, geste qui le dépouilla d'une part de sa contenance. Ainsi découvert, il paraissait vulnérable, presque démuni. « Je l'ignore, Adèle. Pour être sincère, je l'ignore profondément. » Il se leva, progressa à pas lents jusqu'à la fenêtre. Au dehors, les collines ondulaient paisiblement sous la lumière dorée de ce mois de juin, indifférentes à leurs tourments.

« Si je publiais ces résultats » déclara-t-il d'une voix sourde, « je donnerais l'impulsion à un bouleversement d'envergure. Ce serait une révolution, tant scientifique que technologique et économique. Les plus puissants convoiteraient la bactérie, s'empresseraient de la breveter, de s'en arroger la maîtrise exclusive. D'autres, au contraire, s'acharneraient à la faire disparaître. Le combat serait inévitable, et il dépasserait de loin les simples échanges d'arguments. Il y aurait des luttes, des intérêts nationaux menacés, des pays qui vacilleraient, peut-être même qui s'effondreraient. »

« Et dans l'hypothèse où tu déciderais de ne rien publier ?-Alors Sonafi ensevelirait toute trace de cette découverte. Le plastique continuerait de s'amonceler, le pétrole affluerait toujours, les océans dépériraient inexorablement. Dans vingt ans, un autre finirait par aboutir aux mêmes conclusions, et l'histoire se répéterait, implacable.

Adèle s'approcha, se plaça à ses côtés devant la fenêtre, et lui prit la main avec douceur. « Michel. Regarde-moi. » Il détourna les yeux du

paysage pour la fixer. « Ce n'est pas à toi seul qu'il revient de trancher pour l'humanité entière. » Mais je détiens les éléments, la connaissance, et la responsabilité qui en découle. - Oui. Et tu as failli y laisser ta vie. Clara également… » Elle se tut un instant, puis pressa sa main avec plus de force, comme pour lui communiquer son énergie.

Nous ne pouvons pas porter ce fardeau à nous seuls, isolés du reste du monde. « Alors, que me proposes-tu ?- Il nous faut des alliés. Des esprits capables de saisir l'ampleur de la situation. Des scientifiques, des journalistes, peut-être même des hommes et des femmes politiques. Je l'ignore. Mais il est certain que nous ne pouvons rester seuls, retranchés dans cette campagne, comme des fugitifs. »

## Chapitre 9 : La vague

Michel avait relu le texte trois fois, avec la précision d'un horloger, avant d'appuyer sur "envoyer." Trois fois, il s'était acharné dessus, traquant la moindre faute, la petite faille, l'ambiguïté qui aurait pu tout faire dérailler. Pourtant, rien n'y faisait : le protocole demeurait limpide, d'une clarté presque suspecte. C'était trop simple, honnêtement, pour n'importe quel chimiste un peu expérimenté. La bactérie Pseudomonas phagocytis. Comment l'isoler à partir d'une poignée de terre et de quelques produits vraiment courants. Comment la faire croître, la nourrir, puis l'appliquer sur des fragments de plastique immergés dans une solution saline. Tout figurait là, noté dans le moindre détail : proportions exactes, températures précises, précautions à ne surtout pas négliger. Rien n'avait été laissé au hasard.

"Eau Salée Uniquement," avait-il écrit, en gras, en rouge, tout en majuscules, comme une injonction sans appel. "Toute modification du protocole peut entraîner des réactions imprévues et dangereuses." Ce n'était pas tout à fait un mensonge, plutôt une précaution, son dernier rempart contre l'imprévisibilité humaine. Pourtant, Michel savait qu'il cachait une partie de la vérité. Ce mensonge nécessaire, il l'avait longtemps soupesé. Le monde, il en restait convaincu, n'était pas prêt. Pas encore.

À ses côtés, Adèle, recroquevillée dans la pénombre du refuge, avait posé sa main sur la sienne, cherchant un peu d'assurance. "Tu es sûr ?" Michel avait hésité, les yeux perdus dans les ombres mouvantes. Sûr ? Pas vraiment. Mais quelles autres options lui restait-il ? Garder

le secret ? Laisser Sonafi dissimuler la découverte, condamnant ainsi les océans à étouffer sous le plastique ? Rien que d'y songer, il en avait la nausée.

"Oui," avait-il murmuré, comme on décide de changer sa vie pour de bon. Et il avait cliqué.

À cet instant, en passant par trois VPN, le PDF s'était disséminé sur internet comme une traînée de poudre : sur ArXiv, trois forums de biologie, Reddit, puis un site de partage scientifique. Michel n'avait pas oublié la presse : il avait envoyé des mails courts, anonymes, avec le fichier en pièce jointe, à quinze grandes rédactions, de Le Monde à The Guardian, du New York Times à Nature et Science. Il avait terminé par une vidéo de dix minutes, tournée à la va-vite sur son téléphone, où il expliquait tout le protocole, sans jamais montrer son visage. La vidéo s'était retrouvée sur YouTube, Vimeo, Dailymotion, avec des sous-titres en cinq langues, histoire que personne ne puisse prétendre ignorer.

Après cela, il n'y avait plus eu qu'à attendre. Et franchement, ils n'avaient pas attendu longtemps. À peine vingt-cinq minutes plus tard, sur un forum obscur de chimie amateur, un certain GreenChem42 avait balancé : "WTF, si c'est vrai, c'est énorme. Quelqu'un a vérifié ?" Dès le départ, le doute, la fascination, l'incrédulité, tout s'était déjà mélangé.

Le lendemain matin, un labo californien était arrivé sur Twitter, laconique : "Protocole Lans reproduit. Ça marche. Dégradation PET confirmée en 72h. Holy shit." Et là, la nouvelle était partie en vrille, portée par l'enthousiasme et la stupeur.

Très vite, un lycée lyonnais avait tenté sa chance, puis une start-up berlinoise spécialisée en biotechnologies, puis encore un collectif écolo à Bombay. En moins de quarante-huit heures, les confirmations pleuvaient de partout. Pour eux, faire pousser la bactérie, c'était d'une simplicité déconcertante. Suivre le protocole ? À la portée du premier venu. Et les résultats ? Imparables : dans l'eau salée, le plastique se désintégrait, propre, sans résidus toxiques, dans une pureté presque surréaliste. Comme si la nature, dans un coin secret, avait inventé son propre bouton "reset".

Les médias s'étaient jetés dessus, affamés par ce scoop inespéré. Le Monde avait lancé : "Deux chercheurs français offrent au monde la solution contre la pollution plastique." The Guardian avait parlé de "The Devourer: A bacterial revolution." Sur les réseaux, le hashtag

#LaDévoreuse s'était imposé, viral comme un feu de prairie. On avait vu apparaître des vidéos d'internautes qui montraient la bactérie grandir dans des aquariums improvisés, avalant peu à peu les bouts de plastique, sous les regards fascinés ou incrédules. Des ados filmaient leurs expériences, fiers d'être dans le coup. Les ONG réclamaient déjà des essais à grande échelle dans l'océan Indien et le Pacifique.

Michel et Adèle, planqués dans la solitude du chalet de Duflot, suivaient tout cela sur l'écran de l'ordinateur. Ils étaient restés sidérés. Oui, ils s'attendaient à des remous, mais un tel tsunami médiatique et scientifique ? Jamais. C'était un raz-de-marée, une vague qui dépassait tout ce qu'ils avaient pu imaginer.

"On a réussi," avait murmuré Adèle un soir, d'une voix toute fragile, les yeux rivés sur un article de Libé qui brillait dans la pénombre. Michel, lui, n'avait rien dit. Il fixait l'écran, ses petites lunettes rondes reflétant la lumière bleutée, et il se demandait, au fond, ce que voulait vraiment dire "réussir" : est-ce qu'ils avaient fait un vrai cadeau à l'humanité, ou est-ce qu'ils venaient, sans le vouloir, d'ouvrir une boîte de Pandore impossible à refermer ?

Jamais la frontière entre progrès et catastrophe ne lui avait semblé aussi mince, aussi vertigineuse. Il en avait presque eu le vertige, mélange d'amertume et d'inquiétude. Puis, le septième jour, l'annonce officielle de Sonafi était tombée, comme un couperet silencieux. Pas de coup d'éclat, pas de phrase choc, juste une sobriété froide, une maîtrise parfaite pour reprendre la main sur l'histoire.

« Sonafi salue la découverte révolutionnaire du professeur Michel Lans et de son équipe. Nous sommes fiers d'avoir soutenu ses recherches pendant trois ans dans notre programme de biologie appliquée. Cette avancée majeure montre notre engagement historique pour l'innovation scientifique et la protection de l'environnement. Sonafi annonce la création d'un fonds de 50 millions d'euros pour soutenir la diffusion mondiale de cette technologie et accompagner la transition écologique. »

Michel relisait le communiqué. Une fois, deux fois, trois fois. À chaque ligne, l'inquiétude montait. Il cherchait la colère, la menace, la brutalité qu'il connaissait trop bien, cachées sous la belle prose. Mais rien. Juste ce texte lisse, aseptisé, calibré au millimètre pour flatter l'opinion et façonner la mémoire collective. « Ils nous piègent, » avait dit Adèle derrière lui. Elle gardait les bras croisés, l'air sombre. « Ils font comme si tout leur revenait, comme si c'était leur victoire. »

« Ouais ». Michel avait enlevé ses lunettes, s'était frotté les yeux. Il paraissait à bout. « Et ça marche. Regarde les commentaires. » Sous l'article publié par Les Échos, il y avait déjà des dizaines de réactions enthousiastes. Enfin une entreprise responsable. Bravo pour le soutien à la recherche. Voilà le vrai capitalisme vertueux. L'opinion publique suivait, toute docile, se laissant convaincre par l'image d'une entreprise philanthrope. Mais la réalité, elle, restait bien cachée.

Duflot, qui était passé leur apporter un peu de ravitaillement ce matin-là, avait lu le texte et secoué la tête avec un sourire amer. Ils sont redoutables. Froids, calculateurs. Ils n'arrivent plus à enterrer ta découverte, alors ils la récupèrent, la déforment, la retournent à leur avantage. Dans six mois, plus personne ne se souviendra qu'ils ont défoncé votre porte ou semé la peur chez votre fille. Ce qui restera, c'est la légende d'une Sonafi "partenaire" du progrès.

« Et la partie sur les hydrocarbures ? « avait demandé Michel, la voix lasse. « lls savent qu'elle existe. Ils savent qu'on l'a gardée pour nous ». Duflot s'était effondré sur une chaise bancale, le visage encore plus fermé. « Justement. C'est pour ça qu'ils jouent la discrétion aujourd'hui. Ils veulent vous rassurer, vous faire croire que tout se calme. Mais c'est faux, Michel. Ils surveillent. Ils fouillent. Ils finiront par remettre la main sur toutes les données, tôt ou tard. »

Michel avait acquiescé, le regard perdu. Il s'en était douté, dès que la découverte avait quitté son labo. Ce savoir, à la fois promesse et menace, n'avait jamais cessé de lui peser sur les épaules.

« C'est pour ça qu'on doit agir vite, » avait repris Duflot, la voix ferme, décidée. Il avait sorti de sa poche une feuille soigneusement pliée et l'avait posée sur la table, sérieux. « J'ai fait une liste. Vingt-cinq scientifiques, des gens en qui j'ai une confiance totale. Prix Nobel, directeurs de labos, membres du GIEC, chercheurs de quinze pays différents. Si on leur donne les données sur les hydrocarbures, si on crée un réseau discret pour échanger et vérifier, Sonafi ne pourra plus étouffer la vérité. Ils n'arriveront pas à faire taire autant de voix, dispersées partout dans le monde. »

Adèle s'était penchée sur la feuille, glissant le doigt sur des noms inconnus, mais elle avait frissonné en découvrant les institutions : MIT, Cambridge, CNRS, Max Planck Institute, Université de Tokyo… Rien que des références en matière d'excellence et d'intégrité. « Vous leur faites vraiment confiance ? » avait-elle demandé, la voix un peu inquiète.

« Oui », avait répondu Duflot sans hésiter, les yeux dans les siens. « Certains ont été mes élèves, d'autres des collègues de longue date. Ce sont des gens droits. Ils comprendront l'enjeu, ils sauront ce que ça implique. » Michel avait pris la liste, l'avait lue lentement. Il avait pesé chaque nom, puis avait relevé la tête vers Duflot, grave. « Et après ? Qu'est-ce qu'on fait, une fois que vingt-cinq personnes sauront tout ? »

« On leur laisse six mois. Six mois pour tout revoir, vérifier chaque point, peser chaque conséquence. Ensuite, on décide tous ensemble. Peut-être qu'on publiera tout, peut-être seulement une partie, ou alors on créera un protocole international. Je ne sais pas. Mais au moins, Michel, vous n'aurez plus à porter ça tout seul. »

Lorsque le silence était retombé, Michel avait ressenti tout le poids de la responsabilité qui, désormais, ne reposait plus uniquement sur ses épaules. Son histoire, ce n'était plus simplement la sienne. Elle s'était faufilée, doucement, dans un espace partagé. C'était devenu l'affaire de tous, quelque chose d'immense, qui, peut-être, allait bouleverser l'avenir. Il avait éprouvé une sorte de déchirure, puis, soudainement, la tension s'était relâchée. Comme si un fardeau insupportable lui était enfin retiré. Duflot avait raison : personne, même le plus solide, ne pouvait porter pareil secret seul. Il fallait s'y mettre ensemble, garder la tête froide.

« D'accord, professeur » souffla-t-il, la voix éraillée. « Allez-y. » Ils n'avaient pas perdu une minute. Duflot, toujours d'une prudence extrême, avait utilisé, des VPN, des canaux sécurisés, des messageries chiffrées, des serveurs anonymes disséminés à travers le monde. À chaque collègue, il envoyait un message bref, direct, où l'urgence transparaissait :

« Cher collègue, j'ai besoin de votre expertise sur une découverte majeure. Confidentialité absolue requise. Merci de me confirmer la réception de ce message. »

Les réponses étaient arrivées rapidement. Certains, intrigués, se montraient déjà curieux. D'autres, franchement troublés, laissaient deviner une réelle inquiétude. Mais tous, sans exception, avaient cette étincelle dans leurs réponses : celle des chercheurs confrontés à l'inconnu. Duflot leur transmettait alors tout le dossier : le protocole détaillé sur l'eau chlorée, les résultats expérimentaux, les analyses approfondies de Michel concernant la transformation étrange du plastique en hydrocarbures. Après chaque envoi, le silence revenait, lourd, que Michel imaginait chargé de stupeur et de doutes. Puis les

réactions tombaient, brèves, sidérées : « Mon Dieu. » « Vous êtes sûr de ces résultats ? » « Je dois vérifier. Je vous recontacte sous quarante-huit heures. »

Et chacun vérifiait, avec minutie, reproduisant l'expérience dans le plus grand secret. Boston, Zurich, Kyoto, Melbourne… Dans des laboratoires isolés, à l'abri des regards, la procédure se répétait, souvent en pleine nuit. Les confirmations arrivaient, implacables, ne laissant plus de place au doute. « Résultats identiques. La conversion en alcanes fonctionne. Rendement : très élevé. C'est… incroyable. »

La première réunion virtuelle s'était tenue un mardi soir, tard. Vingt-trois sommités des quatre coins du globe s'étaient connectées sur un serveur crypté, en Islande : ce simple détail montrait à quel point ils se montraient prudents. Michel et Adèle, cachés dans la pénombre du refuge, assistaient à la visioconférence, projetés au cœur d'une affaire qui les dépassait. Duflot, en chef d'orchestre, dirigeait la réunion.

Sur l'écran, les visages, tous coincés dans de petites fenêtres, affichaient la même tension, mélange d'excitation et d'inquiétude. Certains noms disaient quelque chose à Michel, il avait lu leurs articles ; d'autres lui étaient totalement inconnus. Mais tous laissaient transparaître cette gravité, ce respect sidéré devant l'ampleur de ce qui se produisait.

« On est devant une découverte qui peut bouleverser l'économie mondiale, » lançait Duflot, posément. « Plus personne ici ne doute de la validité scientifique. La vraie question maintenant, c'est : qu'est-ce qu'on fait de ce savoir ? » Un long silence avait suivi, rendant presque tangible la responsabilité qui pesait sur eux. C'était une professeure du MIT qui avait fini par rompre la torpeur : « Il faut publier. Tout de suite. La science n'appartient à personne, elle appartient à l'humanité. » Un chercheur allemand avait aussitôt explosé : « Publier, c'est semer la pagaille à l'échelle mondiale. Vous avez pensé à ce que ça ferait aux pays producteurs de pétrole ? À l'équilibre économique mondial ? »

Juste après, une scientifique japonaise avait pris la parole. Sa voix tremblait un peu, on sentait le poids de la question : « Et si on décide de ne rien publier ? On tiendra combien de temps avec cette info ? Un an, deux, pas plus. D'autres finiront par tomber sur la même chose, comme le professeur Lans. Et là, ce sera pire. On n'aura pas anticipé, rien ne sera prêt, aucune règle, aucun cadre. »

Le débat était vite monté d'un cran. Les gens laissaient éclater leurs

peurs, leurs convictions. Certains voulaient publier tout de suite, par devoir moral. D'autres demandaient un moratoire, histoire de prendre la mesure de la découverte. D'autres encore proposaient une diffusion progressive, très encadrée. Michel, lui, restait muet, écrasé par la taille du problème. Comment trancher ? Quelques semaines plus tôt, il n'avait voulu qu'une chose : comprendre cette fichue bactérie qui dévorait le plastique.

Puis Duflot avait levé la main. Rien qu'avec ce geste, tout le monde s'était calmé. Il avait proposé : « On ne peut pas décider maintenant. Je vous suggère qu'on se donne six mois. Six mois pour tout étudier à fond : les impacts économiques, écologiques, géopolitiques. Six mois pour réfléchir ensemble à la meilleure façon d'annoncer ça, en posant des limites. Dans six mois, on se retrouve iciet on tranche. » Un à un, les scientifiques avaient hoché la tête, graves, tendus. Ce délai, ce sursis, avait calmé les plus nerveux. Ça leur donnait un peu de répit.

« Mais d'ici là, » avait lancé un chercheur suisse, la voix lourde, « il faut absolument qu'on reste discrets. Si Sonafi ou un autre géant apprend ce qu'on fait, ils feront tout pour nous diviser, nous acheter, nous faire taire. - Ou pire encore, » avait soufflé quelqu'un, tout bas. Michel avait senti un frisson glacé le traverser. Il savait trop bien ce que « pire encore » voulait dire. Il avait déjà vécu ça, dans sa chair, dans ses souvenirs.

Pour Michel et Adèle, les jours suivants avaient passé comme en apnée. Dehors, c'était la fête : la « Dévoreuse » était accueillie comme le début d'une ère nouvelle. Cinq pays lançaient des programmes pilotes, les gouvernements rivalisaient de promesses et d'annonces tonitruantes, prêts à investir des sommes folles dans la bio-dépollution. Sonafi, au centre de cette euphorie, ouvrait une division « Environnement et Biotechnologies », inondant les médias de communiqués et de dirigeants tout sourire.

Mais dans le huis clos du réseau des vingt-cinq, Michel et les autres faisaient face à une réalité bien plus brute. Les chercheurs travaillaient sans relâche, modélisaient, débattaient, s'inquiétaient. Pour certains, la transition prendrait quinze ans ; pour d'autres, cinquante, voire plus. Mais tous étaient d'accord sur la même chose : si leur découverte leur échappait, l'économie mondiale plongerait dans un gouffre encore pire que celui de 1929.

Un soir, le soleil glissait derrière les collines d'Ardèche. Adèle,

fatiguée, avait murmuré : « On a ouvert la boîte de Pandore. » Michel avait regardé longtemps la lumière s'éteindre. Il n'avait rien dit. Il avait pensé à Clara, en sécurité chez sa grand-mère, loin du chaos. À la vieille Bonneville, laissée sur le bord de la route, victime sacrifiée de leur fuite. Il pensait à tous ces inconnus, partout dans le monde, qui faisaient pousser la bactérie dans leur cuisine, pleins d'espoir, sans se douter des forces qui se déchaînaient en coulisse.

Peut-être, avait-il fini par souffler, la voix empreinte de cette tristesse calme que l'on porte quand il n'y a plus rien à tenter. Mais au moins, elle n'était pas vide, cette boîte. Adèle s'était blottie contre lui, cherchant un peu de chaleur, un abri fragile dans cette nuit douce mais implacable qui s'abattait sur eux, enveloppant le paysage d'un voile d'incertitude et d'attente.

## Chapitre 10 : Vingt ans plus tard.

Clara se tenait droite, presque immobile, devant le micro, les caméras qui retransmettait sa déclaration dans le monde entier, en plus de 54 langues ; comme si la moindre oscillation pouvait trahir l'intensité de son trouble. Sa main serrait le rebord glacé du pupitre, ses doigts crispés sur la surface lisse, espérant y puiser une assurance qui, ce jour-là, semblait lui échapper. Dans l'amphithéâtre imposant du Palais des Nations à Genève, deux mille regards convergeaient vers elle, la scrutant avec une attention qui n'appartenait qu'aux grands moments. Les diplomates, le visage fermé, dissimulaient leurs pensées derrière un masque d'impassibilité ; les scientifiques, attentifs, semblaient peser chaque mot à venir comme une équation décisive ; les journalistes, fébriles, se tenaient prêts à capter la moindre faille, la moindre étincelle. Les militants, eux, la fixaient d'un regard brûlant, porteurs de l'espoir et de la colère de tout un siècle. C'était comme si, pour une fois, le monde entier s'était donné rendez-vous dans cette salle, pour honorer deux destins qui, à jamais, avaient bousculé le cours de l'Histoire. Son père, et sa compagne de quelques mois qui, sans lien de sang mais avec une tendresse inébranlable, avait été de sa famille.

Ce jour-là, Clara avait trente-quatre ans. Exactement l'âge qu'avait eu son père lorsque, presque par inadvertance, il avait découvert la Dévoreuse dans le modeste laboratoire de Privas. Cette coïncidence, à la fois cruelle et d'une perfection troublante, lui donnait le vertige. Elle avait la sensation étrange qu'un fil invisible reliait chaque instant présent à ce passé lointain, et que, dans le silence solennel de cette

salle, le temps lui-même hésitait à avancer.

La salle baignait dans une pénombre empreinte de gravité. Seule la lumière blanche du pupitre découpait son visage, faisant scintiller les feuilles de son discours, où chaque mot semblait peser d'un poids nouveau. Elle avait jeté un regard à ses notes, mais elle les connaissait par cœur. Chaque phrase avait été polie, reprise, murmurée des nuits entières, jusqu'à sonner juste, comme une note tenue sur le fil fragile de la mémoire. Pourtant, au moment d'ouvrir la bouche, l'émotion avait surgi, soudaine, la saisissant à la gorge et la ramenant à l'enfant qu'elle avait été, fragile, démunie, cherchant à comprendre un monde devenu brusquement trop vaste.

Derrière elle, sur l'écran immense, deux portraits veillaient sur la salle. Michel, les lunettes rondes agrandissant un regard curieux et attentif, le sourire doux, tenant un bécher comme s'il portait l'équilibre du monde dans ses mains. À ses côtés, Adèle, debout, droite, le visage franc, une force tranquille irradiante, traversant la photographie malgré les années. Cette photo datait de quelques mois à peine avant leur disparition, prise dans la lumière tamisée du refuge du professeur Duflot, juste devant un ordinateur. On y lisait la fatigue dans les traits tirés, mais la sérénité, cette paix profonde, persistait sur leurs visages. Clara ne savait plus qui avait pris ce cliché : c'était la dernière image, la dernière trace tangible de ces deux vies unies par l'audace et la tendresse.

Elle avait inspiré profondément, cherchant au plus intime d'elle-même la paix qu'Adèle lui avait transmise, ce soir-là sur la Bonneville, quand tout semblait s'écrouler autour d'eux, quand il avait fallu apprivoiser la peur, la dompter, pour simplement continuer à avancer, pas à pas, dans l'obscurité.

« Mesdames, Messieurs, » avait-elle lancé, et sa voix, soudain amplifiée, avait tranché le silence recueilli de l'assemblée. « Il y a exactement vingt ans, mon père, le professeur Michel Lans, et sa compagne, Adèle Fournier, ont perdu la vie dans l'explosion de leur voiture, sur une route de l'Ardèche. L'enquête a conclu à un accident. Mais personne n'y a jamais cru. » À ces mots, aucun geste, pas même un souffle. Le public semblait suspendu à ses lèvres, comme si chacun, dans cette salle, percevait la fragilité de la vérité, et comprenait que le poids du souvenir, parfois, écrasait tout le reste. L'air vibrait d'une tension presque palpable, comme si l'histoire, soudain, remontait le temps pour s'inviter dans ce silence partagé.

Un frisson avait parcouru la salle, discret mais réel, comme une

onde silencieuse. Clara avait laissé passer cette rumeur, attendant qu'elle se dissipe, pour reprendre la parole, la voix plus ferme, quand le silence, une fois encore, était revenu, tranchant comme la lame d'un couperet.

« Ils savaient. Ils savaient parfaitement à quoi ils s'exposaient, qu'ils dérangeaient ceux dont le pouvoir semblait sans limite, qu'ils menaçaient des empires industriels bâtis sur des décennies de compromissions, et que des fortunes, jusque-là inébranlables, pouvaient vaciller, puis s'effondrer. Et malgré tout, ils avaient choisi de publier. D'abord la première partie, celle sur le nettoyage des plastiques, rien que cela, déjà, avait commencé à sauver nos océans. Puis, six mois plus tard, après des débats interminables, après avoir consulté, discuté, parfois affronté des scientifiques venus du monde entier, ils avaient publié la seconde partie. Celle qui avait tout bouleversé. Le « SynLans »

Elle s'était interrompue. Les mots tombaient dans la salle comme des pierres dans un puits sans fond. Nul ne bougeait. Certains retenaient leurs larmes, d'autres, silencieux, acquiesçaient d'un geste à peine perceptible, comme pour reconnaître, dans le secret de leur cœur, qu'ils savaient, eux aussi, que tout cela était vrai. Personne ne bougeait, figé dans une attente respectueuse. Le silence, dense, s'étirait, presque palpable, comme une étreinte collective.

Certains, discrètement, essuyaient une larme du revers de la main, tentant de cacher une émotion trop vive. D'autres hochaient la tête, à peine, leurs gestes furtifs trahissant une forme d'accord silencieux, comme s'ils confirmaient enfin une vérité qu'ils avaient toujours devinée, sans jamais l'admettre tout haut, ni même se l'avouer à eux-mêmes.

« Juste avant que la publication du second protocole, mon père m'a dit ce qu'il comptait faire. Je lui ai demandé : "Papa, t'as peur ?" Il m'a regardée avec ce sourire triste que j'aimais, et il m'a répondu : "Oui, Clara. Bien sûr. Mais rester immobile parce qu'on a peur, c'est mourir un peu chaque jour. Autant mourir debout." »

Sa voix tremblait, pleine d'émotion. Elle fit une pause, but une gorgée d'eau, cherchant à calmer le flot de souvenirs qui affluaient et la gorge encore serrée, puis elle reprit, plus doucement. « Adèle, elle, a trouvé d'autres mots. Elle m'a prise dans ses bras, c'était rare, Adèle montrait rarement ce genre de gestes et elle m'a soufflé à l'oreille : "On ne choisit pas le monde dans lequel on naît. Mais on peut choisir celui qu'on laisse derrière soi." »

Clara ferma les yeux un instant, s'abandonnant à la mémoire. Elle revit Adèle, grande et fine, ses tresses jetées sur les épaules, ce regard noisette calme et décidé, qui ne flanchait jamais, même dans l'adversité. Elle revit aussi son père, les lunettes glissant sur le nez, toujours penché sur ses feuilles de chiffres, absorbé par la recherche de la vérité, incapable de mentir, même quand le mensonge aurait pu lui éviter bien des tourments. Elle se souvint de ces soirées où il restait éveillé, la lumière de son bureau découpant son ombre sur le mur, l'esprit obsédé par l'idée de transmettre un héritage qui ait du sens, quelque chose de plus que du confort ou de l'argent : une responsabilité, un engagement.

« Ils voulaient laisser un monde meilleur, » dit-elle, sa voix retrouvant un peu de fermeté, portée par la conviction. « Et ils l'ont fait. Malgré tous les obstacles, ils ont tenu bon. »

Elle tendit le bras vers la salle, embrassant du regard tous ces visages venus de loin, des visages marqués par l'effort, la détermination, la diversité. Les yeux grands ouverts, attentifs, suspendus à chaque mot. Elle les invita à se regarder, à prendre conscience de ce qui les unissait. « Regardez-vous. Pensez d'où vous venez. Tokyo, Nairobi, Lima, Oslo, Mumbai. Vous êtes tous venus ici, en train, en avion qui tourne au biocarburant synthétique, le SynLans, comme on l'a appelé, du nom de mon père et du mien… Pas une goutte de pétrole fossile pour ce voyage. Aujourd'hui, le pétrole, ça ne vaut plus rien. Trop cher, trop sale, franchement… dépassé. »

Un sourire, à peine perceptible, passa sur son visage, empreint d'une certaine nostalgie. Elle pensait à tous les sacrifices, aux luttes, à la peur de l'inconnu qui avait traversé des générations entières.

« Personne ne va dire que ça a été facile. Mon père et Adèle le savaient mieux que quiconque. Ils ont passé des nuits entières à décortiquer tous les rapports, à passer au crible toutes les projections, à anticiper chaque conséquence, chaque effondrement, chaque résistance. Ils savaient que des pays allaient tomber, que des millions de gens perdraient leur travail, que certains s'accrocheraient de toutes leurs forces à un monde en train de s'effondrer, refusant de lâcher prise, même quand tout indiquait qu'il fallait changer. Et c'est exactement ce qui est arrivé. »

Clara laissa planer un silence, le temps que chacun mesure le chemin parcouru, mais aussi le prix payé. Elle songea à tous ceux qui avaient dû réinventer leur vie, apprendre de nouveaux métiers, accepter l'incertitude et la perte. Elle pensait à ceux qui n'avaient pas

survécu à la transition, à ceux qui avaient résisté jusqu'au bout, aveuglés par la peur du changement. Mais elle se rappelait aussi les initiatives, les solidarités nouvelles, les inventions qui avaient émergé dans la tourmente, la force collective qui avait fini par l'emporter.

Elle regarda les caméras et la salle une dernière fois, le regard brillant, et pensa que, malgré les blessures et les renoncements, ils étaient là, debout, porteurs d'un autre avenir.

Elle avait cessé de parler. Dans la salle, un silence pesant s'était installé ; chacun semblait fuir le regard de l'autre, comme si croiser un visage connu risquait de réveiller des souvenirs trop douloureux. Tous, sans exception, songeaient à ces années sombres, ces années noires dont on murmurait encore le nom comme une malédiction : 2026 à 2032. Ce fut une époque où les certitudes s'étaient effondrées les unes après les autres : les monarchies du Golfe, autrefois si puissantes, avaient été balayées en un souffle, comme si l'histoire voulait enfin réclamer sa dette. La Russie, déchirée par une guerre civile sanglante, s'était repliée sur elle-même, incapable de retrouver la stabilité. Le Venezuela, déjà meurtri, avait été jeté dans la tourmente des émeutes, la population désespérée descendant dans la rue pour réclamer justice et survie.

Et pendant ce temps, l'industrie pétrolière, fidèle à elle-même, refusait de lâcher prise. Elle s'acharnait à salir la réputation de la Dévoreuse, cette invention qui avait bouleversé l'ordre établi. Les magnats du secteur orchestrait une campagne féroce, présentant la Dévoreuse comme un péril incontrôlable, allant jusqu'à inventer de fausses catastrophes écologiques, tentant de convaincre l'opinion que le remède serait pire que le mal. Mais derrière ces manœuvres, il y avait simplement la peur de perdre un pouvoir érigé sur des décennies de dépendance.

« Pourtant, ils étaient sûrs que s'ils tenaient bon, le monde d'après serait mille fois meilleur que celui qu'ils laissaient derrière eux. Et ils avaient raison. »

Un frémissement parcourut la salle, comme une onde invisible. Les souvenirs de sacrifices, de luttes, de pertes, se mêlèrent à une émotion collective. Clara sentit la vague monter en elle, mais elle la repoussa d'un mouvement du cœur, puisant dans ce passé douloureux une détermination plus forte encore. Animée d'une énergie nouvelle, elle poursuivit, la voix vibrante d'espoir.

« Aujourd'hui, les océans revivent. Les immenses plaques de

plastique qui flottaient dans le Pacifique, ces cicatrices honteuses de notre époque, ont pratiquement disparu. Les plages de Bali, de Thaïlande, du Sénégal, toutes ces plages que j'ai connues enfant, recouvertes de détritus, défigurées par l'indifférence humaine, retrouvent maintenant leur beauté originelle. Les tortues marines reviennent pondre sous la lune, les coraux renaissent, colorés et pleins de vie, comme si la nature voulait nous pardonner. »

Elle laissa passer un court silence, mesurant l'ampleur de ces changements.

« L'énergie, aujourd'hui, ce n'est plus un privilège réservé à une poignée de puissants ou à ceux qui contrôlaient les ressources. Toutes les villes, tous les villages, même les plus isolés, fabriquent leur propre carburant à partir de déchets plastiques et d'eau. On n'entend plus les vieux discours alarmistes : il n'y a plus de guerres pour le pétrole, plus de conflits pour un pipeline ou un gisement. Les affrontements meurtriers du XXe siècle appartiennent au passé. Bien sûr, il reste des conflits, ce serait mentir de dire le contraire, mais au moins, cette malédiction-là a disparu. Les peuples ne s'entretuent plus pour alimenter une machine qui les dévorait. »

Le silence qui suivit avait changé de nature ; il n'était plus tendu, mais chargé d'une douceur inattendue, d'une gratitude partagée. Clara reprit, sa voix apaisée, pleine de reconnaissance pour tous ceux qui, dans l'ombre, avaient œuvré à ce basculement, souvent au prix de sacrifices immenses.

« Mon père, ce n'était pas un héros. Il détestait ce mot, qui l'encombrait comme un manteau trop grand. C'était un chercheur, un rêveur distrait, souvent maladroit, capable de passer dix minutes à hésiter devant deux yaourts dans un supermarché, perdu dans ses pensées. Il adorait les vieilles motos, le café trop fort, et les questions auxquelles personne ne voulait répondre. Il ne cherchait pas à sauver le monde ; il voulait juste comprendre comment une bactérie pouvait digérer du plastique. C'était tout. »

Un souffle de légèreté parcourut la salle et, pour la première fois, un petit rire sincère monta, brisant la solennité du moment. Clara sourit, les yeux embués de larmes, mais le cœur apaisé par ce partage.

« Adèle Brisset, elle, c'était une survivante. Elle avait passé cinq ans en prison parce qu'elle avait refusé de se taire, parce qu'elle avait résisté. À sa sortie, elle aurait pu tourner la page, disparaître dans l'anonymat, refaire sa vie ailleurs, loin de la lutte. Mais non. Elle avait

choisi de continuer, à sa manière. Elle avait protégé mon père, elle m'avait sauvée ce jour-là, sur la Bonneville. Elle avait accepté un fardeau qu'elle n'avait jamais désiré, simplement parce qu'elle savait que c'était la chose juste à faire. Son courage silencieux avait changé des vies, sans jamais exiger la moindre reconnaissance. »

Dans la salle, chacun respirait plus librement. Les ombres du passé semblaient moins lourdes, éclairées par la mémoire de celles et ceux qui avaient osé croire en un avenir différent. Clara s'était arrêtée net, figée comme frappée par une vague invisible. Ses mains, posées sur le pupitre, tremblaient à peine, mais ce frémissement avait la densité d'un séisme intime. On aurait dit que tout le poids du passé venait de s'abattre sur elle en un seul instant, la clouant sur place.

« Ils sont morts ensemble. Dans la SM, cette vieille Citroën que mon père adorait, sur une route qu'ils connaissaient par cœur. L'explosion a été si violente… il ne restait plus rien. Des bouts de métal tordu, de la cendre. L'enquête a parlé d'une fuite de carburant. Mais on sait tous ce qui s'est vraiment passé. On sait qui voulait les faire taire, ou les faire payer. »

Elle avait relevé la tête, le regard cherchant désespérément, dans la foule immense, un visage, un seul, qui saurait accueillir sa peine sans qu'elle ait besoin d'un mot de plus. Elle cherchait ce regard qui, par sa seule présence, lui rappellerait qu'elle n'était pas seule à porter le fardeau du deuil. « Sonafi n'existe plus. L'entreprise s'est effondrée en 2029, balayée par les scandales, les procès, les révélations. Ceux qui dirigeaient à l'époque sont morts ou en prison. Mais ça ne console pas. Parce que mon père et Adèle ne sont pas là pour voir le monde qu'ils ont aidé à créer. »

Sa voix s'était brisée, éteinte par l'émotion. Cette fois, elle n'avait pas essayé de retenir les larmes qui montaient, acceptant de paraître vulnérable devant les deux mille personnes réunies là, portées par la mémoire et la reconnaissance.

Le silence s'était installé, lourd, presque sacré, enveloppant la salle d'un voile d'intensité rare. Clara avait tenté de poursuivre, mais sa gorge serrée l'en empêchait. Dans la foule, nul ne bougeait. On retenait son souffle, comme si le moindre bruit pouvait profaner la gravité de l'instant. Certains pleuraient en silence, laissant couler des larmes discrètes ; d'autres, raides et droits, exprimaient leur respect par la force tranquille de leur recueillement.

« Mais ils vivent dans nos mémoires. Nos cœurs. Dans chaque usine de biocarburant qui ne pollue plus. Chaque plage nettoyée. Chaque enfant qui respire un air plus pur que celui que j'ai connu à son âge. Ils sont là. Et ils y resteront. Alors aujourd'hui, en leur nom, en mémoire de Michel Lans et d'Adèle Fournier, je vous demande une seule chose. N'ayez jamais peur de faire ce qui est juste. Ne laissez jamais les puissants vous dire que le changement est impossible. N'abandonnez jamais le courage à l'inertie. »

Elle s'était tue, laissant le silence s'installer à nouveau, lourd d'émotion et d'admiration. Plus rien n'était à ajouter. Ce silence parlait pour elle, il portait en lui la souffrance, la gratitude, la dignité d'un combat mené jusqu'au bout. Elle avait reculé d'un pas, s'était inclinée, offrant à la mémoire de ses disparus un salut plein de respect, un hommage silencieux à leur grandeur, et elle avait dévoilé la statue de dix mètres de haut, son père et Adèle , comme luttant contre le vent, main dans la main pour l'éternité.

Fin